









5
L E

C H E M I N

D E L A

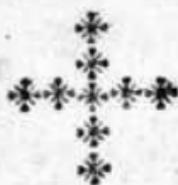
P E R F E C T I O N ,

T I R E'

D E S O E U V R E S
de Sainte Therese.

D E L A T R A D U C T I O N
de M. ARNAULD D'ANDILLY,

NOUVELLE EDITION.



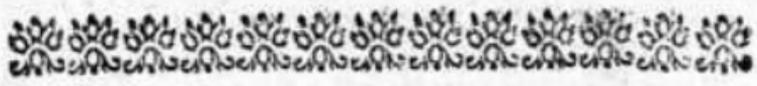
A P A R I S ,

Chez L. ROULLAND , rue Saint Jacques,
à S. Louÿs & aux armes de la Reine.

M. D C. X C V I I.

[AVEC PRIVILEGE ET APPROBATIONS]





AU LECTEUR.

LE *Traité du Chemin de la Perfection* fait par sainte Thérèse a paru si utile & si édifiant à quelques personnes de piété, qu'elles ont desiré qu'il fust traduit en nôtre langue, afin qu'étant imprimé à part, il pust estre plus aisément entre les mains de tout le monde. Car encore que la doctrine de cette grande Sainte soit vraiment celeste, & que tous ses écrits meritent a'estre également reverez: neanmoins il se trouve dans les autres en quelques endroits des choses si extraordinairement élevées, qu'elles semblent estre moins proportionnées à l'intelligence & à la piété ordinaire des Fideles.

Mais ce qu'il y a de particulier dans ce Livre du Chemin de la Perfection, c'est qu'il paroist que la

AU LECTEUR.

Sainte s'est étudiée à se rabaisser autant qu'elle a pû pour se rendre plus intelligible. Ce qui a fait qu'on peut dire de cet Ouvrage, qu'il est tres-utile, soit pour les personnes Religieuses & retirées, soit pour celles qui se trouvent engagées dans le commerce du monde. Car les ames les plus spirituelles & les plus parfaites y trouveront d'excellentes regles pour s'avancer toujours davantage dans la plus haute vertu : & ceux qui étant dans le siecle desirent de servir Dieu, y apprendront avec quel respect ils doivent s'adresser à luy dans leurs prieres, & y trouveront une admirable explication du Pater, qui fait voir clairement par les excellentes instructions qu'elle contient, la verité de ce qu'a dit un ancien Auteur Ecclesiastique : que cette Oraison du Seigneur est l'abregé de tout l'Evangile.

AU LECTEUR.

Comme l'on a donc vû que l'édition de ce Livre estoit toute débitée, on a jugé à propos de le réimprimer tel qu'il a esté donné par son illustre & pieux Traducteur, afin que le Public ne soit pas privé d'un si excellent guide de la vie spirituelle.

Il seroit inutile de recommander davantage ce Traicté. Tous ceux qui ont quelque sentiment de piété ne pourront le lire sans l'estimer. Et ils seront véritablement heureux, si à l'imitation de cette admirable Sainte qui a tiré ces pensées plutôt de son cœur que de son esprit, ils s'en servent plus pour nourrir leur piété, que pour éclairer leur ame; & s'ils ont encore plus de soin de les pratiquer que de les lire.



A P P R O B A T I O N
des Docteurs.

L E s faveurs que sainte Therese a
reçeuës du Ciel , sont si extraor-
dinaires & si élevées qu'on ne les peut
pas comprendre aisément sans en avoir
eu l'experience & le sentiment dans
le cœur ; & quelque idée que l'on en
pust concevoir , il seroit difficile de
trouver des paroles dans le langage
commun pour les bien exprimer. Il a
fallu pour en reconnoître la verité
qu'elles ayent esté examinées par des
Saints , qui avoient part aux mesmes
graces & qui avoient le don de discer-
ner les esprits ; & il a esté nécessaire
que cette Sainte prist la plume , &
qu'elle fist elle-mesme son histoire
pour les faire connoître à toute l'E-
glise. Elle ne pouvoit avoir d'inter-
prete en nostre Langue qui pût mieux
soutenir dans une traduction la gran-
deur de ses pensées & la force de ses
paroles que Monsieur d'Andilly , qui

a signalé son mérite par tant d'ouvrages excellens. Nous estimons que celui-cy répond parfaitement à la dignité de son sujet , & qu'il est tres-capable d'édifier la foy & la piété des personnes les plus chrestiennes & les plus spirituelles. A Paris ce 25. May 1670.

A. DEBRED A Curé de S. André.

T. FORTIN Proviseur du College de Harcourt.

G. RENET Curé de S. Benoist.

P. MARLIN Curé de S. Eustache.

N. GOBILLON Docteur de Sorbonne , Curé de S. Laurent.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege de Sa Majesté donné au Conseil d'Etat du Roy , tenu à Versailles le 3. Aoust 1675. il est permis à PIERRE LE PETIT son Imprimeur Ordinaire , d'imprimer ou réimprimer les œuvres de sainte Therese , de la traduction de M. Arnauld Dandilly , pendant le temps & espace de cinquante années , avec deffenses à tous autres de contrefaire lesdites œuvres, sur les peines portées dans l'Original dudit Privilege.

Le susdit Privilege a esté cédé & transporté au sieur Denys Thierry Imprimeur & Libraire à Paris , suivant qu'il appert par le Procès verbal de la vente du Fond dudit sieur le Petit par Ganneau Sergent à Verge au Chastelet de Paris , le 21. Avril 1687.

Et le sieur Roulland a acquis le susdit Privilege du sieur Thierry , pour en jouïr en son lieu & place.

AVANT

*AVANT-PROPOS
de la Sainte.*

LES Sœurs de ce Monastere de saint Joseph d'Avila sçachant que le Pere Presenté Dominique Bagniez Religieux de l'Ordre du glorieux saint Dominique, qui est à present mon Confesseur, m'a permis d'écrire de l'Oraison, elles ont crû que je le pourrois faire utilement, à cause que j'ay traité sur ce sujet avec plusieurs personnes fort spirituelles & fort saintes; & m'ont tant pressée de leur en dire quelque chose, que je me suis resoluë de leur obeïr, parce que le grand amour qu'elles me portent leur fera mieux recevoir ce qui leur viendra de moy, quelque imparfait & mal écrit qu'il puisse estre, que des livres dont le stile est excellent, & qui ont esté faits par des hommes fort sçavans en cette matiere. Je mets ma confiance en leurs prieres, qui pourront peut-estre obtenir de Dieu que me donnant dequoy leur

Avant-propos.

donner , je diray quelque chose d'utile par rapport à la maniere de vivre qui se pratique en cette maison. Que si je rencontre mal , le Pere Bagnez qui sera le premier qui le verra , le corrigera ou le brûlera. Ainsi je ne perdray rien pour avoir obeï à ces servantes de Dieu : & elles connoistront ce que je puis de moy-mesme lors que sa grace ne m'assiste pas.

Mon dessein est d'enseigner des remedes pour de legeres tentations excitées par le demon , dont les personnes religieuses ne tiennent compte, à cause qu'elles ne les croient pas considerables ; de traiter aussi d'autres points selon que nostre Seigneur m'en donnera l'intelligence , & que je pourray m'en souvenir. Car ne sçachant ce que j'ay à dire , je ne sçauois le dire par ordre : & je croy que c'est le meilleur de n'en point garder , puisque c'est déjà un si grand renversement de l'ordre que j'entreprene d'écrire sur un tel sujet.

J'implore l'assistance de Dieu , afin que je me conforme entierement à sa sainte volonté. C'est à quoy tendent

tous mes desirs , encore que mes actions n'y répondent pas. Mais au moins je ne manque pas d'affection & d'ardeur pour aider de tout mon pouvoir mes cheres Sœurs à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu.

Cet amour que j'ay pour elles estant joint à mon âge & à mon experience de ce qui se passe dans quelques Maisons Religieuses , fera peut-estre qu'en de petites choses je rencontreray mieux que les Sçavans , à cause qu'ayant d'autres occupations plus importantes, & estant des personnes fortes , ils ne tiennent pas grand compte de ces imperfections qui paroissent n'estre rien en elles-mesmes , & ne considerent pas que les femmes estant foibles , tout est capable de leur nuire. Joint aussi que les artifices dont le demon se sert contre des Religieuses si étroitement renfermées sont en grand nombre , parce qu'il sçait qu'il a besoin de nouvelles armes pour les combattre. Et comme je m'en suis si mal défenduë , estant aussi mauvaise que je suis , je souhaiterois que mes Sœurs profitassent de mes fautes.

Avant-propos de la Sainte.

Je ne diray rien que je n'aye reconnu par experience , ou dans moy , ou dans les autres. Et quoyque m'ayant esté ordonné depuis peu de jours d'écrire une relation de ma vie , j'y aye aussi mis quelques avis touchant l'Oraison ; néanmoins parce que mon Confesseur ne voudra peut-estre pas que vous la voyiez maintenant , j'en rediray icy quelque chose , & y en ajousteray d'autres qui me paroistront nécessaires. Nostre Seigneur veuille s'il luy plaist m'assister , comme je l'en ay déjà prié , & faire réüssir à la plus grande gloire tout ce que j'écris.



LE CHEMIN

DE LA

PERFECTION.

CHAPITRE PREMIER,

*Des raisons qui ont porté la Sainte
à établir une observance si étroite
dans le Monastere de saint Joseph
d'Avila.*

L O R s que l'on commen-
ça de fonder ce Monastere
pour les raisons que j'ay
écrites dans la relation de
ma vie, & ensuite de quelques mer-
veilles par lesquelles nostre Seigneur
fit connoistre qu'il devoit estre beau-
coup servy en cette Maison, mon
dessein n'estoit pas que l'on y prati-

A

quaft tant d'austeritez exterieures, ny qu'elle fust fans revenu. Je desirois au contraire que s'il eust esté possible rien n'y manquaft de toutes les choses necessaires, agissant en cela comme une personne lasche & imparfaite, quoy que j'y fusse plûtoft portée par une bonne intention que par le desir d'une vie plus molle & plus relaschée.

Ayant appris en ce mesme temps les troubles de France, le ravage qu'y faisoient les heretiques, & combien cette malheureuse secte s'y fortifioit de jour en jour; j'en fus si vivement touchée que comme si j'eusse pû quelque chose, ou eusse moy-mesme esté quelque chose, je pleurois en la presence de Dieu, & le priois de remedier à un si grand mal. Il me sembloit que j'aurois donné mille vies pour sauver une seule de ce grand nombre d'ames qui se perdoient dans ce Royaume. Mais voyant que je n'estois qu'une femme, & encore si mauvaise & tres-incapable de rendre à mon Dieu le service que je desirois, je crus, comme je le croy encore, que puisqu'il a tant d'ennemis & si peu d'a-

mis , je devois travailler de tout mon pouvoir à faire que ces derniers fussent bons.

Ainsi je me resolus de faire ce qui dépendoit de moy pour pratiquer les conseils evangeliques avec la plus grande perfection que je pourrois , & tacher de porter ce petit nombre de Religieuses qui sont icy à faire la mesme chose. Dans ce dessein je me confiai en la grande bonté de Dieu qui ne manque jamais d'assister ceux qui renoncent à tout pour l'amour de luy , j'esperay que ces bonnes filles estant telles que mon desir se les figuroit , mes défauts seroient couverts par leurs vertus , & je crûs que nous pourrions contenter Dieu en quelque chose en nous occupant toutes à prier pour les Predicateurs , pour les défenseurs de l'Eglise , & pour les hommes sçavans qui soutiennent sa querelle , puis qu'ainsi nous ferions ce qui seroit en nostre puissance pour secourir nostre Maistre , que ces traistres qui luy sont redevables de tant de bienfaits traitent avec une telle indignité , qu'il semble qu'ils le voudroient crucifier encore ,

& ne luy laisser aucun lieu où il puisse reposer sa teste.

» O mon Redempteur, comment
» puis-je entrer dans ce discours sans
» me sentir déchirer le cœur? Quels
» sont maintenant les Chrestiens? Faut-
» il que vous n'ayez point de plus grands
» ennemis que ceux que vous choisissiez
» pour vos amis, que vous comblez de
» plus de faveurs, parmy lesquels vous
» vivez, & à qui vous vous communi-
» quez par les Sacremens? Et ne se con-
» tentent-ils pas de tant de tourmens
» que vous avez soufferts pour l'amour
» d'eux? Certes, mon Dieu, celuy qui
» quitte aujourd'huy le monde ne quitte
» rien. Car que pouvons-nous attendre
» des hommes, puisqu'ils ont si peu de
» fidelité pour vous-mesme? Meritons-
» nous qu'ils en ayent davantage pour
» nous que pour vous? Et leur avons-
» nous fait plus de bien que vous ne leur
» en avez fait, pour esperer qu'ils nous
» aiment plus qu'ils ne vous aiment?

Que pouvons-nous donc attendre du monde, nous qui par la misericorde de Dieu avons esté tirées du milieu de cet air si contagieux & si mor-

rel ? Car qui peut douter que ces personnes ne soient déjà sous la puissance du démon ? Elles sont dignes de ce chastiment, puisque leurs œuvres l'ont mérité ; & il est bien raisonnable que leurs délices & leurs faux plaisirs, aient pour récompense un feu éternel. Qu'ils jouissent donc ; puisqu'ils le veulent, de ce fruit malheureux de leurs actions. J'avouë toutefois que je ne puis voir tant d'ames se perdre sans en estre outrée de douleur. Je sçay que pour celles qui sont déjà perduës il n'y a plus de remede. Mais je souhaiterois qu'au moins il ne s'en perdist pas davantage.

O mes Filles en JESUS-CHRIST, aidez-moy à prier nostre Seigneur de vouloir remedier à un si grand mal. C'est pour ce sujet que nous sommes icy assemblées : c'est l'objet de nostre vocation : c'est le juste sujet de nos larmes : c'est à quoy nous devons nous occuper : c'est où doivent tendre tous nos desirs : c'est ce que nous devons sans cesse demander à Dieu, & non pas nous employer à ce qui regarde les affaires seculieres. Car je confesse que je me

ris, ou plutôt que je m'afflige de voir ce que quelques personnes viennent recommander avec tant d'instance à nos prières, jusques à desirer même que nous demandions pour eux à Dieu de l'argent & des revenus : au lieu que je voudrois au contraire le prier de leur faire la grace de fouler aux pieds toutes ces choses. Je veux croire que leur intention n'est pas mauvaise, & on se laisse aller à ce qu'ils souhaitent : mais je tiens pour certain que Dieu ne m'exauce jamais en de semblables occasions. Toute la Chrestienté est en feu : ces malheureux heretiques veulent, pour le dire ainsi, condamner une seconde fois J E S U S - C H R I S T, puisqu'ils suscitent contre luy mille faux témoins, & travaillent à renverser son Eglise : & nous perdons le temps en des demandes qui, si Dieu nous les accordoit, ne serviroient peut-estre qu'à fermer à une ame la porte du Ciel ? Non certes, mes Sœurs, ce n'est pas icy le temps de traiter avec Dieu pour des affaires si peu importantes : & s'il ne falloit avoir quelque égard à la foiblesse des

DE LA PERFECT. Ch. I. 7
hommes qui cherchent en tout de la
consolation qu'il seroit bon de leur
donner si nous le pouvions, je serois
fort aise que chacun sçût que ce n'est
pas pour de semblables interests que
l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur
dans le Monastere de S. Joseph d'A-
vila.

CHAPITRE II.

*Que les Religieuses ne doivent point se
mettre en peine de leurs besoins tem-
porels. Des avantages qui se ren-
contrent dans la pauvreté. Contre
les grands bastimens.*

NE vous imaginez pas, mes
Sœurs, que pour manquer à
contenter les gens du monde, il vous
manque dequoy vivre. Ne prétendez
jamais de faire subsister vostre Maison
par des inventions & des adresses hu-
maines : autrement vous mourrez de
faim ; & avec raison. Jetez seulement
les yeux sur vostre divin Epoux, puis-
que c'est luy qui vous doit nourrir.

Pourvû que vous le contentiez, ceux mesme qui vous sont les moins affectionnez vous donneront dequoy vivre, encore qu'ils ne le voulussent pas, ainsi que vous l'avez reconnu par experience. Mais quand vous mourriez de faim en vous conduisant de la sorte : ô que bienheureuses seroient les Religieuses de saint Joseph ! Je vous conjure au nom de Dieu de graver ces paroles dans vostre memoire : & puisque vous avez renoncé à avoir du revenu, renoncez aussi au soin de ce qui regarde vostre nourriture. Si vous ne le faites, vous estes perduës.

Que ceux à qui nostre Seigneur permet d'avoir du revenu prennent ces sortes de soins, à la bonne heure, puisqu'ils le peuvent sans contrevénir à leur vocation. Quant à nous, mes Filles, il y auroit de la folie. Car ne seroit-ce pas porter ses pensées sur ce qui appartient aux autres, que de penser à ces revenus ? & vos soins inspireroient-ils aux personnes une volonté qu'ils n'ont point pour les engager à vous faire des charitez ? Remettez-vous de ce soin à celuy qui domine sur

le cœur, & qui n'est pas moins le maître des richesses que des riches. C'est par son ordre que nous sommes venues icy. Ses paroles sont véritables, sont infaillibles, & le Ciel & la terre passeront plutôt qu'elles manquent de s'accomplir.

Prenons garde seulement de ne pas manquer à ce que nous luy devons, & ne craignez point qu'il manque à ce qu'il nous a promis. Mais quand cela arriveroit, ce seroit sans doute pour nostre avantage; de mesme que la gloire des Saints s'est augmentée par le martyre. O que ce seroit un heureux échange de mourir bien-tost faute d'avoir dequoy vivre, pour jouir d'autant plutôt d'une vie & d'un bonheur qui ne finiront jamais.

Pesez bien, je vous prie, mes Sœurs, l'importance de cet avis que je vous laisse par écrit, afin que vous vous en souveniez après ma mort: car tandis que je seray au monde je ne manqueray pas de vous en renouveler souvent la mémoire, à cause que je sçay par experience l'avantage qu'il y a de le pratiquer. Moins nous avons,

moins j'ay de soin : & nostre Seigneur ſçait qu'il eſt tres-vray que la neceſſité ne me donne pas tant de peine que l'abondance , ſi je puis dire avoir éprouvé de la neceſſité , vû la promptitude avec laquelle il a touſjours plû à Dieu de nous ſecourir.

Que ſi nous en uſions autrement , ne ſeroit-ce pas tromper le monde ; puisſque voulant paſſer pour pauvres , il ſe trouveroit que nous ne le ſerions pas d'affection ; mais ſeulement en apparence ? J'avouë que j'en aurois du ſcrupule , parce qu'il me ſemble que nous ſerions comme des riches qui demanderoient l'aumône : & Dieu nous garde que cela ſoit. Après s'eſtre laiſſé aller une & deux fois à ces ſoins exceſſifs de recevoir des charitez , ils ſe retourneroient enfin en couſtume : & il pourroit arriver que nous demanderions ce qui ne nous ſeroit pas neceſſaire à des perſonnes qui en auroient plus de beſoin que nous. Il eſt vray qu'elles pourroient gagner en nous les donnant : mais nous y perdrons ſans doute beaucoup.

Dieu ne permette pas , s'il luy plaiſt,

mes Filles, que vous tombiez dans cette faute : & si cela devoit estre, j'aime-
Des
avanta-
ges de la
Pauvre-
té,
 rois encore mieux que vous eussiez du revenu. Je vous demande en aumosne & pour l'amour de nostre Seigneur, qu'une pensée si dangereuse n'entre jamais dans vostre esprit. Mais si ce malheur arrivoit en cette Maison, celle-là mesme qui seroit la moindre de toutes les Sœurs devoit pousser des cris vers le Ciel, & représenter avec humilité à sa Supérieure, que cette faute est si importante qu'elle ruineroit peu à peu la véritable pauvreté. J'espère avec la grace de Dieu que cela ne sera point ; qu'il n'abandonnera pas ses servantes ; & que quand ce que j'écris pour satisfaire à vostre desir ne seroit utile à autre chose, il servira au moins à vous réveiller si vous tombiez en cecy dans la negligence. Croyez, je vous prie, mes Filles, que Dieu a permis pour vostre bien que j'eusse quelque intelligence des avantages qui se rencontrent dans la sainte pauvreté. Ceux qui la pratiqueront les comprendront ; mais non pas peut-estre autant que moy, parce qu'au lieu d'estre pau-

vre d'esprit, comme j'avois fait vœu de l'estre, j'ay esté long-temps folle d'esprit : & ainsi plus j'ay esté privée d'un si grand bien, plus j'ay reconnu par experience que c'est un extrême bonheur à une ame de le posséder.

Cette heureuse pauvreté est un si grand bien qu'il enferme tous les biens du monde. Oüy, je le redis encore, il enferme tous les biens du monde, puisque mépriser le monde c'est estre le maistre du monde. Car que me souciay-je d'avoir la faveur des Grands & des Princes si je ne voudrois ni avoir leurs biens, ni jouir de leurs délices, & que je serois très fâchée de rien faire pour leur plaire qui pust déplaire à Dieu en la moindre chose ? Comment pourrois-je desirer aussi leurs vains honneurs, sçachant que le plus grand honneur d'un pauvre consiste à estre pauvre veritablement ? Je tiens que les honneurs & les richesses vont presque toujourns de compagnie : Celuy qui aime l'honneur ne sçauroit haïr les richesses ; & celuy qui méprise les richesses ne se soucie guere de l'honneur.

Comprenez bien cecy, je vous prie. Pour moy il me semble que l'honneur est toujourns suivi de quelque interest de bien. Car il arrive tres-rarement qu'une personne pauvre soit honorée dans le monde, quoy que sa vertu la rende digne de l'estre, & l'on en tient au contraire fort peu de compte. Mais quant à la veritable pauvreté, elle est accompagnée d'un certain honneur, qui fait qu'elle n'est à charge à personne. J'entens par cette pauvreté celle que l'on souffre seulement pour l'amour de Dieu, laquelle ne se met en peine de contenter que luy seul; & l'on ne manque jamais d'avoir beaucoup d'amis lorsque l'on n'a besoin de personne. Je le sçay par experience. Mais comme l'on a déjà écrit de cette vertu tant de choses excellentes que je n'ay garde de pouvoir exprimer par mes paroles, puisque je n'ay pas assez de lumiere pour le bien comprendre, outre que je craindrois d'en diminuer le prix en entreprenant de la louer, je me contenteray de ce que j'ay dit en avoir éprouvé: & j'avouë que jusques icy je me suis trouvée de telle sorte

comme hors de moy que je ne me suis pas entenduë moy-mesme. Mais que ce que j'ay dit demeure dit pour l'amour de nostre Seigneur.

Puis donc, mes Filles, que nos armes sont la sainte pauvreté, & que ceux qui le doivent bien sçavoir m'ont appris que les Saints Peres, qui ont esté les Fondateurs de nostre Ordre, l'ont dès le commencement tant estimée & si exactement pratiquée qu'ils ne gardoient rien d'un jour à l'autre : si nous ne les pouvons imiter dans l'exterieur en la pratiquant avec la mesme perfection, tâchons au moins de les imiter en l'interieur. Nous n'avons que deux heures à vivre : la récompense qui nous attend est tres-grande : & quand il n'y en auroit point d'autre que de faire ce que nostre Seigneur nous conseille, ne serions-nous pas assez bien récompensées par le bonheur d'avoir imité en quelque chose nostre divin Maistre ?

Je le dis encore : ce sont-là les armes qui doivent paroistre dans nos enseignes ; & il n'y a rien en quoy nous ne devions témoigner nostre amour

DE LA PERFECT. Ch. II. 15
pour la pauvreté, dans nos logemens,
dans nos habits, dans nos paroles,
& par dessus tout, dans nos pensées.
Tandis que vous tiendrez cette con-
duite, ne craignez point qu'avec la
grace de Dieu l'observance soit ban-
nie de cette Maison. Car comme di-
soit sainte Claire, la pauvreté est un
grand mur : & elle ajoûtoit, qu'elle
vouloit s'en servir, & de celui de
l'humilité, pour enfermer ses Mona-
steres. Il est certain que si on pratique
veritablement cette sainte pauvreté, la
continence & toutes les autres vertus
se trouveront beaucoup mieux soute-
nuës & plus fortifiées par elle que par
de somptueux édifices.

Je conjure au nom de J E S U S -
C H R I S T & de son précieux sang
celles qui viendront après nous de se
bien garder de faire de ces bâtimens
superbes, & si c'est une priere que je
puisse faire en conscience, je prie Dieu
que si elles se laissent emporter à un
tel excès, ces bâtimens tombent sur
leur teste, & qu'ils les écrasent toutes.
Car, mes Filles, quelle apparence y
auroit-il de bâtir de grandes maisons

Contre
les Bâti-
mens
magnifi-
ques.

du bien des pauvres ? Mais Dieu ne permette pas, s'il luy plaist, que nous ayons rien que de vil & de pauvre. Imitons en quelque chose nostre Roy, il n'a eu pour maison que la grotte de Bethléem où il est né, & la Croix où il est mort. Estoit-ce-là des demeures fort agreables ? Quant à ceux qui font de grands bâtimens ils en sçavent les raisons ; & ils peuvent avoir des intentions saintes que je ne sçay pas : mais le moindre petit coin peut suffire à treize pauvres Religieuses.

Que si à cause de l'estroite closture on a besoin de quelque enclos pour y faire des hermitages afin d'y prier séparément, cela pouvant sans doute aider à l'oraison & à la devotion, j'y consens à la bonne heure. Mais quant à de grands bâtimens, & à avoir rien de curieux, Dieu nous en garde par sa grace. Ayez continuellement devant les yeux que tous les édifices du monde tomberont au jour du Jugement, & que nous ignorons si ce jour est proche. Or quelle apparence y auroit-il que la maison de treize pauvres filles ne pust tomber sans faire un grand bruit ?

bruit ? les vrais pauvres doivent-ils en faire ? Et auroit-on compassion d'eux s'ils en faisoient ?

Quelle joie vous seroit-ce , mes Sœurs , si vous voyiez quelqu'un estre delivré de l'enfer par l'aumône qu'il vous auroit faite , car cela n'est pas impossible ? Vous estes donc obligées de beaucoup prier pour ceux qui vous donnent dequoy vivre ; puis qu'encore que l'aumône vous vienne de la part de Dieu , il veut que vous en sçachiez gré à ceux par qui il vous la donne : & vous ne devez jamais y manquer.

Je ne sçay ce que j'avois commencé de dire , parce que j'ay fait une grande digression. Mais je croy que nostre Seigneur l'a permis , puisque je n'avois jamais pensé à écrire ce que je viens de vous dire. Je prie sa divine Majesté de nous tenir toujourns par la main , afin que nous ne l'abandonnions jamais.

CHAPITRE III.

La Sainte exhorte ses Religieuses à prier continuellement Dieu pour ceux qui travaillent pour l'Eglise. Combien ils doivent estre parfaits. Priere de la Sainte à Dieu pour eux.

Prier
pour
ceux qui
travail-
lent pour
l'Eglise.

POUR retourner au principal sujet qui nous a assemblés en cette Maison, & pour lequel je souhaiterois que nous pussions faire quelque chose qui fust agreable à Dieu, je dis, que voyant que l'heresie qui s'est élevée en ce siecle est comme un feu devorant qui fait toujours de nouveaux progrès, & que le pouvoir des hommes n'est pas capable de l'arrester, il me semble que nous devons agir comme feroit un Prince, qui voyant que ses ennemis ravageroient tout son païs, & qu'il ne seroit pas assez fort pour leur resister en campagne, se retireroit avec quelques troupes choisies dans une place qu'il feroit extrême-

ment fortifier, d'où il feroit avec ce petit nombre, des sorties sur eux, qui les incommoderoient beaucoup plus que ne pourroient faire de grandes troupes mal aguerries. Car il arrive souvent que par ce moyen on demeure victorieux : & au pis aller on ne scauroit perir que par la famine, puisqu'il n'y a point de traistres parmi ces gens-là. Or icy, mes Sœurs, la famine peut bien nous presser ; mais non pas nous contraindre de nous rendre. Elle peut bien nous faire mourir, mais non pas nous vaincre.

Or pourquoy vous dis-je cecy ? C'est pour vous faire connoître que ce que nous devons demander à Dieu est qu'il ne permette pas que dans cette place où les bons Chrestiens se sont retirez, il s'en trouve qui s'aillent jetter du costé des ennemis ; mais qu'il fortifie la vertu & le courage des Prédicateurs & des Theologiens qui sont comme les chefs de ces troupes, & fasse que les Religieux qui composent le plus grand nombre de ses soldats, s'avancent de jour en jour dans la perfection que demande une vocation si

sainte. Car cela importe de tout, parce que c'est des forces Ecclesiastiques & non pas des seculieres que nous devons attendre nostre secours.

Puisque nous sommes incapables de rendre dans cette occasion du service à nostre Roy, efforçons-nous au moins d'estre telles que nos prieres puissent aider ceux de ses serviteurs, qui n'ayant pas moins de doctrine que de vertu, travaillent avec tant de courage pour son service. Que si vous me demandez pourquoy j'insiste tant sur ce sujet, & vous exhorte d'assister ceux qui sont beaucoup meilleurs que nous : Je répons que c'est parce que je croy que vous ne comprenez pas encore assez quelle est l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir conduites en un lieu où vous estes affranchies des affaires, des engagements, & des conversations du monde. Cette faveur est plus grande que vous ne le sçauriez croire; & ceux dont je vous parle sont bien éloignez d'en jouir. Il ne seroit pas mesme à propos qu'ils en jouissent; principalement en ce temps; puisque c'est à eux de fortifier les foibles, &

d'encourager les timides. Car à quoy feroient bons des soldats qui manqueroient de Capitaine ? Il faut donc qu'ils vivent parmi les hommes ; qu'ils conversent avec les hommes, & qu'entrant dans les Palais des Grands & des Rois, ils y paroissent quelquefois pour ce qui est de l'exterieur semblables aux autres hommes.

Or pensez-vous, mes Filles, qu'il faille peu de vertu pour vivre dans le monde, pour traiter avec le monde, & pour s'engager dans les affaires du monde ? Pensez-vous qu'il faille peu de vertu pour converser avec le monde, & pour estre en mesme temps dans son cœur, non-seulement éloigné du monde, mais aussi ennemi du monde : pour vivre sur la terre comme dans un lieu de bannissement ; & enfin pour estre des Anges & non pas des hommes ? Car s'ils ne sont tels ils ne meritent pas de porter le nom de Capitaines ; & je prie nostre Seigneur de ne pas permettre qu'ils sortent de leurs cellules. Ils feroient beaucoup plus de mal que de bien ; puisque ce n'est pas maintenant le temps de voir

Qu'il n'appartient qu'aux parfaits de servir l'Eglise.

des défauts en ceux qui doivent enseigner les autres ; & que s'ils ne sont bien affermis dans la piété , & fortement persuadez combien il importe de fouler aux pieds tous les intérêts de la terre , & de se détacher de toutes les choses perissables pour s'attacher seulement aux éternelles , ils ne sçauroient empêcher que l'on ne découvre leurs défauts , quelque soin qu'ils prennent de les cacher. Comme c'est avec le monde qu'ils traitent , ils peuvent s'assurer qu'il ne leur pardonnera pas ; mais qu'il remarquera jusques à leurs moindres imperfections , sans s'arrêter à ce qu'ils auront de bon ; ni peut-estre mesme sans le croire.

J'admire qui peut apprendre à ces personnes du monde ce que c'est que la perfection. Car ils la connoissent , non pour la suivre , puisqu'ils ne s'y croient point obligez , & s'imaginent que c'est assez d'observer les simples commandemens ; mais pour employer cette connoissance à examiner , & à condamner jusques aux moindres défauts des autres. Quelquefois mesme ils raffinent de telle sorte , qu'ils pren-

nent pour une imperfection & pour un relâchement ce qui est en effet une vertu. Vous imaginez-vous donc que les serviteurs de Dieu n'ayent pas besoin qu'il les favorise d'une assistance toute extraordinaire pour s'engager dans un si grand & si perilleux combat ?

Tâchez, je vous prie, mes Sœurs, de vous rendre telles que vous meritez d'obtenir ces deux choses de sa divine Majesté : La première, que parmi tant de personnes sçavantes & tant de Religieux il s'en trouve plusieurs qui ayent les conditions que j'ay dit estre nécessaires pour travailler à ce grand ouvrage, & qu'il luy plaise d'en rendre capables ceux qui ne le sont pas encore assez, puisqu'un seul homme parfait rendra plus de service qu'un grand nombre d'imparfaits : La seconde, que lorsqu'ils seront engagez dans une guerre si importante, nostre Seigneur les soustienne par sa main route-puissante, afin qu'ils ne succombent pas dans les perils continuels où l'on est exposé dans le monde ; mais qu'ils bouchent leurs oreilles aux

chants des Sirenes , qui se rencontrent sur une mer si dangereuse. Que si dans l'étroite closture où nous sommes nous pouvons par nos prieres contribuer quelque chose à ce grand dessein , nous aurons aussi combattu pour Dieu , & je m'estimeray avoir tres-bien employé les travaux que j'ay soufferts pour établir cette petite Maison , où je prétens que l'on garde la regle de la sainte Vierge nostre Reine avec la mesme perfection qu'elle se pratiquoit au commencement.

Ne croyez pas, mes Filles, qu'il soit inutile de faire sans cesse cette priere, quoy que plusieurs pensent que c'est une chose bien rude de ne prier pas beaucoup pour soy-mesme. Croyez-moy, nulle priere n'est meilleure & plus utile. Que si vous craignez qu'elle ne serve pas à diminuër les peines que vous devez souffrir dans le Purgatoire; je vous répons qu'elle est trop sainte pour n'y pas servir. Mais quand vous y perdriez quelque chose en vostre particulier: à la bonne heure. Et que m'importe quand je demeurerois jusqu'au jour du Jugement

en

en Purgatoire, si je pouvois par mes oraisons estre cause du salut d'une ame : & à plus forte raison si je pouvois servir à plusieurs & à la gloire de Nostre Seigneur ? Méprifez, mes Sœurs, des peines qui ne sont que passageres lorsqu'il s'agit de rendre un service beaucoup plus considerable à celuy qui a tant souffert pour l'amour de nous.

Tâchez à vous instruire sans cesse de ce qui est le plus parfait, puisque pour les raisons que je vous diray ensuite, j'ay à vous prier instamment de traiter toujours de ce qui regarde vôtre salut avec des personnes doctes & capables. Je vous conjure au nom de Dieu de luy demander qu'il nous accorde cette grace, ainsi que je luy demande toute miserable que je suis, parce qu'il y va de sa gloire & du bien de son Eglise, qui sont le but de tous mes desirs.

J'avouë que ce seroit une grande témérité à moy de croire que je puisse contribuer quelque chose pour obtenir une telle grace. Mais je me confie, ^{Prière à Dieu,} ce mon Dieu, aux prieres de vos servan- ce

tes avec qui je suis, parce que je sçay
qu'elles n'ont autre dessein ny autre
prétention que de vous plaire. Elles
ont quitté pour l'amour de vous le peu
qu'elles possédoient, & auroient vou-
lu quitter davantage pour vous servir.
Comment pourrois-je donc croire, ô
mon Createur, qu'estant aussi recon-
noissant que vous estes, vous rejettaf-
siez leurs demandes? Je sçay que lors-
que vous estiez sur la terre, non-seu-
lement vous n'avez point eu de mé-
pris pour nostre sexe, mais vous avez
mesme répandu vos faveurs sur plu-
sieurs femmes avec une bonté admira-
ble. Quand nous vous demanderons
de l'honneur, ou de l'argent, ou du
revenu, ou quelqu'une de ces autres
choses que l'on recherche dans le
monde: alors ne nous écoutez point.
Mais pourquoy n'écouteriez-vous pas,
ô Pere Eternel, celles qui ne vous de-
mandent que ce qui regarde la gloire
de vostre Fils, qui mettent toute la
leur à vous servir, & qui donneroient
pour vous mille vies? Je ne prétens
pas néanmoins, Seigneur, que vous
accordiez cette grace pour l'amour de

nous : je ſçay que nous ne la meritons ce pas. Mais j'eſpere de l'obtenir en con- ce ſideration du ſang & des merites de ce voſtre Fils. Pourriez - vous bien, ô ce Dieu tout-puiſſant, oublier tant d'in- ce jures, tant d'outrages & tant de tour- ce mens qu'il a ſoufferts ? & vos entrail- ce les paternelles toutes brûlantes d'a- ce mour, pourroient-elles bien permet- ce tre que ce que ſon amour a fait pour ce vous plaire en nous aimant comme ce vous le luy aviez ordonné, ſoit auffi ce mépriſé qu'il l'eſt aujourd'huy dans le ce tres-ſaint Sacrement de l'Euchariftie ce par ces malheureux heretiques qui le ce chassent de chez luy en abbattant les ce Eglises où l'on l'adore ? Que s'il avoit ce manqué à quelque choſe de ce qui ce eſtoit le plus capable de vous conten- ce ter. Mais n'a-t-il pas accompli parfai- ce tement tout ce qui pouvoit vous eſtre ce agreable ? Ne ſuffit-il pas, mon Dieu, ce que durant qu'il a eſté dans le monde ce il n'ait pas eu où pouvoir repoſer ſa ce teſte, & qu'il ait eſté accablé par tant ce de ſouffrances, ſans qu'on luy raviffe ce maintenant les maiſons où il reçoit ſes ce amis, & où connoiſſant leur foibleſſe ce

» il les nourrit & les fortifie par cette
» viande toute divine pour les rendre
» capables de soutenir les travaux où ils
» se trouvent engagez pour vostre ser-
» vice ? N'a-t-il pas suffisamment satis-
» fait par sa mort au peché d'Adam ?
» Et faut-il donc que toutes les fois que
» nous pechons , ce tres-doux & tres-
» charitable Agneau satisfasse encore
» pour nos offenses ? Ne le permettez
» pas , ô souverain Monarque de l'uni-
» vers : appeaisez vostre colere : détour-
» nez vos yeux de nos crimes : consi-
» derez le sang que vostre divin Fils a
» répandu pour nous racheter : ayez seu-
» lement égard à ses merites , & à ceux
» de la glorieuse Vierge sa mere , des
» Martyrs , & de tous les Saints qui ont
» donné leur vie pour vostre service.
» Mais hélas ! mon Seigneur , qui suis-
» je pour oser au nom de tous vous pre-
» senter cette requeste ? Ha , mes Fil-
» les , quelle mauvaise médiatrice pour
» faire une telle demande pour vous , &
» pour l'obtenir ? Ma temerité ne ser-
» vira-t-elle pas plutôt d'un sujet tres-
» juste pour augmenter l'indignation de
» ce redoutable & souverain Juge dont

j'implore la clemence ? Mais Seigneur
 puisque vous estes un Dieu de miseri-
 corde ayez pitié de cette pauvre pe-
 chereffe, de ce ver de terre; & par-
 donnez à ma hardiesse. Ne confide-
 rez pas mes pechez : considerez plû-
 tost mes desirs & les larmes que je ré-
 pans en vous faisant cette priere. Je
 vous en conjure par vous-mesme.
 Ayez pitié de tant d'ames qui se per-
 dent : Secourez, Seigneur, vostre
 Eglise : arrestez le cours de tant de
 maux qui affligent la Chrestienté; &
 faites luire vostre lumiere parmi ces
 tenebres.

Je vous demande, mes Sœurs,
 pour l'amour de J E S U S - C H R I S T
 & comme une chose à quoy vous estes
 obligées, de prier sa divine Majesté
 pour cette pauvre & trop hardie pe-
 chereffe qui vous parle, afin qu'il luy
 plaise de me donner l'humilité qui
 m'est necessaire. Quant au Roy & aux
 Prelats de l'Eglise, & particuliere-
 ment nostre Evesque, je ne vous les
 recommande point, parce que je vous
 voy si soigneuses de prier pour eux,
 que je ne croy pas qu'il en soit besoin.

Mais puisqu'on peut dire que celles qui viendront après nous seront saintes si elles ont un saint Evesque : comme cette grace est si importante, demandez-la sans cesse à Nostre Seigneur. Que si vos desirs, vos oraisons, vos disciplines, & vos jeûnes ne s'employent pour de tels sujets, & les autres dont je vous ay parlé, sçachez que vous ne tendez point à la fin pour laquelle Dieu nous a icy assemblées.

CHAPITRE IV.

La Sainte exhorte ses Religieuses à l'observation de leur Regle. Que les Religieuses doivent extrêmement s'entr'aimer. Eviter avec grand soin toutes singularitez & partialitez. De quelle sorte on se doit aimer. Des Confesseurs. Et qu'il en faut changer lorsqu'on remarque en eux de la vanité.

De l'observation de la Regle.

VOUS venez de voir, mes Filles, combien grande est l'entreprise que nous prétendons d'exécuter.

Car quelles devons-nous estre pour ne point passer pour téméraires au jugement de Dieu & des hommes ? Il est évident qu'il faut pour cela beaucoup travailler, & qu'il est besoin pour y réussir d'élever fort haut nos pensées, afin de faire de si grands efforts que nos œuvres y répondent. Car il y a sujet d'esperer que Nostre Seigneur exaucera nos prieres, pourvû que nous n'oublions rien de ce qui peut dépendre de nous pour observer exactement nos Constitutions & nostre Regle. Je ne vous impose rien de nouveau, mes Filles. Je vous demande seulement d'observer les choses à quoy vostre vocation & vostre profession vous obligent, quoy qu'il y ait grande difference entre les diverses manieres dont on s'en acquitte.

La premiere Regle nous ordonne de prier sans cesse : & comme ce precepte enferme le plus important de nos devoirs, si nous l'observons exactement nous ne manquerons ny aux jeûnes, ny aux disciplines, ny au silence, auxquels nostre Institut nous oblige, puisq'ue vous sçavez que tou-

tes ces choses contribuent à la perfection de l'Oraison, & que les délicatesses & la priere ne s'accordent point ensemble.

Vous avez désiré que je vous parle de l'Oraison : & moy je vous demande pour récompense de ce que je vay vous en dire, non-seulement de le lire fort souvent avec beaucoup d'attention, mais aussi de pratiquer ce que je vous ay déjà dit.

Avant que d'en venir à l'interieur qui est l'Oraison, je vous diray certaines choses si nécessaires à ceux qui prétendent de marcher dans ce chemin, que pourvû qu'ils les pratiquent ils pourront s'avancer beaucoup dans le service de Dieu, quoy qu'ils ne soient pas fort contemplatifs : au lieu que sans cela, non-seulement il est impossible qu'ils le deviennent, mais ils se trouveront trompez s'ils croyent l'estre. Je prie Nostre Seigneur de me donner l'assistance dont j'ay besoin, & de m'enseigner ce que j'ay à dire afin qu'il réussisse à sa gloire.

Ne croyez pas, mes cheres Sœurs, que les choses auxquelles je prétens de

vous engager soient en grand nombre. Nous serons trop heureuses si nous accomplissons celles que nos saints Peres ont ordonnées & pratiquées, puisqu'en marchant par ce chemin ils ont mérité le nom de Saints, & que ce seroit s'égarer de tenir une autre route, ou de chercher d'autres guides pour nous conduire. Je m'étendray seulement sur trois choses portées par nos Constitutions, parce qu'il nous importe extrêmement de comprendre combien il nous est avantageux de les garder pour jouir de cette paix extérieure, & intérieure que J E S U S C H R I S T nous a tant recommandée. La première est un amour sincere des uns envers les autres. La seconde un entier détachement de toutes les choses créées, & la troisième une véritable humilité, qui bien que je la nomme la dernière est la principale de toutes & embrasse les deux autres.

Quant à la première qui est de nous entr'aimer beaucoup, elle est d'une grande consequence, parce qu'il n'y a rien de si difficile à supporter qui ne paroisse facile à ceux qui s'aiment, &

De quelle
forte les
Religieu
ses se
doivent
aimer,

qu'il faudroit qu'une chose fust merveilleusement rude pour leur pouvoir donner de la peine. Que si ce commandement s'observoit avec grand soin dans le monde ; je croy qu'il serviroit beaucoup pour faire garder les autres : Mais comme nous y manquons toujourns en aimant trop ce qui doit estre moins aimé, ou trop peu ce qui doit l'estre davantage, nous ne l'accomplissons jamais parfaitement.

Il y en a qui s'imaginent que parmi nous l'excés ne peut en cela estre dangereux. Il est néanmoins si préjudiciable & tire tant d'imperfections après soy, que j'estime qu'il n'y a que ceux qui l'ont remarqué de leurs propres yeux qui le puissent croire. Car le demon s'en sert comme d'un piege si imperceptible à ceux qui se contentent de servir Dieu imparfaitement, que cette affection démesurée passe dans leur esprit pour une vertu. Mais ceux qui aspirent à la perfection en connoissent bien le danger, & sçavent que cette affection mal réglée affoiblit peu à peu la volonté, & l'empesche de s'employer entierement à aimer

Dieu. Ce défaut se rencontre encore plûtoſt à mon avis entre les femmes qu'entre les hommes, & apporte un dommage viſible à toute la Communauté, parce qu'il arrive de-là que l'on n'aime pas également toutes les Sœurs : que l'on ſent le déplaiſir qui eſt fait à ſon amie : que l'on deſire d'avoir quelque choſe pour luy donner : que l'on cherche l'occaſion de luy parler, ſans avoir le plus ſouvent rien à luy dire, ſinon qu'on l'aime, & autres choſes impertinentes, plûtoſt que de luy parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu. Il arrive meſme ſi peu ſouvent que ces grandes amitez ayent pour fin de ſ'entr'aider à l'aimer, que je croy que le demon les fait naiſtre pour former des ligues & des factions dans les Monafteres. Car quand on ne ſ'aime que pour ſervir ſa divine Majeſté, les effets le font bien-toſt connoiſtre, en ce qu'au lieu que les autres ſ'entr'aiment pour ſatisfaire leur paſſion, celles cy cherchent au contraire dans l'affection qu'elles ſe portent un remede pour vaincre leurs paſſions.

Quant à cette dernière sorte d'amitié, je souhaitterois que dans les grands Monasteres il s'y en trouuast beaucoup. Car pour celuy-cy où nous ne sommes & ne pouuons estre que treize, toutes les Sœurs doivent estre amies : toutes se doivent cherir : toutes se doivent aimer : toutes se doivent assister ; & quelque saintes qu'elles soient je les conjure pour l'amour de Nostre Seigneur de se bien garder de ces singularitez où je voy si peu de profit, puisqu'entre les freres mesmes c'est un poison d'autant plus dangereux pour eux qu'ils sont plus proches.

Croyez - moy, mes Sœurs, quoy que ce que je vous dis vous semble un peu rude, il conduit à une grande perfection : il produit dans l'ame une grande paix ; & fait éviter plusieurs occasions d'offenser Dieu à celles qui ne sont pas tout-à-fait fortes. Que si nostre inclination nous porte à aimer plutôt une Sœur que non pas une autre, ce qui ne sçauroit pas ne point arriver, puisque c'est un mouvement naturel qui souvent mesme nous fait aimer davantage les personnes les plus

imparfaites quand il se rencontre que la nature les a favorisées de plus de graces ; nous devons alors nous tenir extrêmement sur nos gardes, afin de ne nous laisser point dominer par cette affection naissante. Aimons les vertus, mes Filles, & les biens interieurs: ne negligions aucun soin pour nous desaccoutumer de faire cas de ces biens extérieurs ; & ne souffrons point que nostre volonté soit esclave, si ce n'est de celuy qui l'a rachetée de son propre sang.

Que celles qui ne profiteront pas de cet avis prennent garde de se trouver sans y penser dans des liens dont elles ne pourront se dégager. Helas ! mon Dieu mon Sauveur, qui pourroit nombrer combien de sottises & de niaiseries tirent leur origine de cette source ? Mais comme il n'est pas besoin de parler icy de ces foiblesses qui se trouvent parmi les femmes, ny de les faire connoistre aux personnes qui les ignorent, je ne veux pas les rapporter par le menu. J'avouë que j'ay quelquefois esté épouventée de les voir : je dis de les voir ; car par la misericorde de Dieu

je n'y suis jamais gueres tombée. Je les ay remarquées souvent, & je crains bien qu'elles ne se rencontrent dans la pluspart des Monasteres, ainsi que je l'ay vû en plusieurs, parce que je sçay que rien n'est plus capable d'empescher les Religieuses d'arriver à une grande perfection, & que dans les Superieures, comme je l'ay déjà dit, c'est une peste.

Il faut apporter un extrême soin à couper la racine de ces partialitez & de ces amitez dangereuses aussi-tost qu'elles commencent à naistre. Mais il le faut faire avec adresse & avec plus d'amour que de rigueur. C'est un excellent remede pour cela de n'estre ensemble qu'aux heures ordonnées, & de ne se point parler, ainsi que nous le pratiquons maintenant; mais de demeurer separées comme la Regle le commande, & nous retirer chacune dans nostre cellule. Ainsi quoy que ce soit une coûtume loüable d'avoir une chambre commune où l'on travaille, je vous exhorte à n'en point avoir dans ce Monastere, parce qu'il est beaucoup plus facile de garder le silence

lorsque l'on est seule ; outre qu'il importe extrêmement de s'accoutumer à la solitude pour pouvoir bien faire l'Oraison, qui devant estre le fondement de la conduite de cette Maison, puisque c'est principalement pour ce sujet que nous sommes icy assemblées, nous ne sçaurions trop nous affectionner à ce qui peut le plus contribuer à nous l'acquérir.

Pour revenir, mes Filles, à ce que je disois de nous entr'aimer, il me semble qu'il seroit ridicule de vous le recommander, puisqu'il n'y a point de personnes si brutales qui demeurant & communiquant toujours ensemble, n'ayant ny ne devant point avoir de conversations, d'entretiens & de divertissemens avec les personnes de dehors, & ayant sujet de croire que Dieu aime les Sœurs, & qu'elles l'aiment, puisqu'elles ont tout quitté pour l'amour de luy, puissent manquer de s'aimer les unes les autres : outre que c'est le propre de la vertu de se faire aimer, & que j'espere avec la grace de Dieu qu'elle n'abandonnera jamais ce Monastere.

Je n'estime donc pas qu'il soit besoin de vous recommander beaucoup de vous entr'aimer en la maniere que je viens de dire. Mais je veux vous représenter quel est cet amour si loüable que je desire qui soit parmi nous, & par quelles marques nous pourrons connoistre que nous aurons acquis cette vertu, qui doit estre bien grande, puisque Nostre Seigneur l'a recommandée si expressément à ses Apostres. C'est dequoy je vay maintenant vous entretenir un peu selon mon peu de capacité. Que si vous le trouvez mieux expliqué en d'autres Livres, ne vous arrestez pas à ce que j'en écriray. Car peut-estre ne sçay-je ce que je dis.

De l'affection pour les Confesseurs.

Il y a deux sortes d'amour dont je vay parler. L'un est purement spirituel, ne paroissant rien en luy qui ternisse sa pureté, parce qu'il n'a rien qui tienne de la sensualité & de la tendresse de nostre nature. L'autre est aussi spirituel : mais nostre sensualité & nostre foiblesse s'y meslent. C'est toutefois un bon amour, & qui semble legitime : tel est celuy qui se voit entre les parens & les amis. J'ay déjà dit

dit quelque chose de ce dernier, & je veux maintenant parler de l'autre qui est purement spirituel & sans aucun mélange de passion. Car s'il s'y en rencontroit, toute la spiritualité qui y paroistroit s'évanouiroit & deviendroit sensuelle; au lieu que si nous nous conduisons dans cet autre amour, quoy que moins parfait, avec moderation & avec prudence, tout y sera meritoire, & ce qui paroissoit sensualité se changera en vertu. Mais cette sensualité s'y mesle quelquefois si subtilement qu'il est difficile de le discerner, principalement s'il se rencontre que ce soit avec un Confesseur, parce que les personnes qui s'adonnent à l'Oraison, s'affectionnent extrêmement à celuy qui gouverne leur conscience, quand elles reconnoissent en luy beaucoup de vertu & de capacité pour les conduire. C'est icy que le demon les assiege d'un grand nombre de scrupules dans le dessein de les inquieter & de les troubler: & sur tout s'il voit que le Confesseur les porte à une plus grande perfection: car alors il les presse d'une telle sorte qu'il les

fait refoudre à quitter leur Confesseur, & ne les laisse point en repos après mesme qu'elles en ont choisi un autre.

Ce que ces personnes peuvent faire en cet estat est de ne s'appliquer point à discerner si elles aiment ou n'aiment pas. Que si elles aiment, qu'elles aiment. Car si nous aimons ceux de qui nous recevons des biens qui ne regardent que le corps, pourquoy n'aimerons-nous pas ceux qui travaillent sans cesse à nous procurer les biens de l'ame? J'estime au contraire que c'est une marque que l'on commence à faire un progrès notable lorsque l'on aime son Confesseur quand il est saint & spirituel, & que l'on voit qu'il travaille pour nous faire avancer dans la vertu; nostre foiblesse estant telle que nous ne pourrions souvent sans son aide entreprendre de grandes choses pour le service de Dieu.

Que si le Confesseur n'est pas tel que je viens de dire, c'est alors qu'il y a beaucoup de peril, & qu'il peut arriver un tres-grand mal de ce qu'il voit qu'on l'affectionne, principale-

ment dans les Maisons où la closture est la plus étroite. Or d'autant qu'il est difficile de connoistre si le Confesseur a toutes les bonnes qualitez qu'il doit avoir, on doit luy parler avec une grande retenuë & une grande circonspection. Le meilleur seroit sans doute de faire qu'il ne s'apperçût point qu'on l'aime beaucoup, & de ne luy en jamais parler. Mais le demon use d'un si grand artifice pour l'empescher que l'on ne sçait comment s'en defendre. Car il fait croire à ces personnes que c'est à quoy toute leur confession se reduit principalement; & qu'ainsi elles sont obligées de s'en accuser. C'est pourquoy je voudrois qu'elles crussent que cela n'est rien, & n'en tinssent aucun compte. C'est un avis qu'elles doivent suivre si elles connoissent que tous les discours de leur Confesseur ne tendent qu'à leur salut; qu'il craint beaucoup Dieu, & n'a point de vanité: ce qui est tres-facile à remarquer, à moins de se vouloir aveugler soy-mesme. Car en ce cas, quelques tentations que leur donne la crainte de le trop aimer, au

lieu de s'en inquieter il faut qu'elles les méprisent & en détournent leur vûë, puisque c'est le vray moyen de faire que le demon se lasse de les persecuter, & se retire.

Mais si elles remarquent que le Confesseur les conduise d'une maniere qui leur puisse donner quelque vanité, tout le reste doit alors leur estre suspect : & quoy qu'il n'y ait rien que de bon dans ses entretiens il faut qu'elles se gardent bien d'entrer en discours avec luy : mais qu'elles se retirent après s'estre confessées en peu de paroles. Le plus seur dans ces rencontres sera de dire à la Prieure que l'on ne se trouve pas bien de luy, & de le changer comme estant le remede le plus certain si l'on en peut user sans blesser sa réputation.

Dans ces occasions & autres semblables qui sont comme autant de pièges qui nous sont tendus par le demon & où l'on ne sçait quel conseil prendre, le meilleur sera d'en parler à quelque homme sçavant & habile (ce que l'on ne refuse point en cas de nécessité) de se confesser à luy & de suj-

vre ses avis ; puisque si on ne cherchoit point de remede à un si grand mal on pourroit tomber dans de grandes fautes. Car combien en commet-on dans le monde que l'on ne commettrait pas si l'on agissoit avec conseil, principalement en ce qui regarde la maniere de se conduire envers le prochain pour ne luy point faire de tort ? Il faut donc necessairement dans ces rencontres travailler à trouver quelque remede, puisque quand le demon commence à nous attaquer de ce costé-là il fait en peu de temps de grands progrès si on ne se haste de luy fermer le passage. Ainsi cet avis de parler à un autre Confesseur est sans doute le meilleur, en cas qu'il se trouve quelque commodité pour le faire, & si, comme je l'espere de la misericorde de Nostre Seigneur, ces ames sont disposées à ne rien negliger de tout ce qui est en leur pouvoir, pour ne plus traiter avec le premier, quand elles devroient pour ce sujet s'exposer à perdre la vie.

Considerez, mes Filles, de quelle importance vous est cet avis, puisque

ce n'est pas seulement une chose perilleuse, mais une peste pour toute la Communauté, mais un enfer. N'attendez donc pas que le mal soit grand, & travaillez de bonne heure à le déraciner par tous les moyens dont vous pourrez user en conscience. J'espère que Nostre Seigneur ne permettra pas que des personnes qui font profession d'Oraison puissent affectionner que de grands serviteurs de Dieu. Car autrement elles ne seroient ny des ames d'Oraison, ny des ames qui tendissent à une perfection telle que je prétens que soit la vostre; puisque si elles voyoient qu'un Confesseur n'entendist pas leur langage, & qu'il ne se portast pas avec affection à parler de Dieu, il leur seroit impossible de l'aimer, parce qu'il leur seroit entierement dissemblable. Que s'il estoit comme elles dans la pieté, il faudroit qu'il fust bien simple & peu éclairé pour croire qu'un si grand mal püst entrer facilement dans une Maison si resserrée, & si peu exposée aux occasions qui l'auroient pû faire naistre, & pour vouloit ensuite s'inquieter soy-mesme,

& inquieter des servantes de Dieu.

C'est donc-là, comme je l'ay dit, tout le mal, ou au moins le plus grand mal que le demon puisse faire glisser dans les Maisons les plus resserrées. C'est celuy qui s'y découvre le plus tard, & qui est capable d'en ruiner la perfection sans que l'on en sçache la cause, parce que si le Confesseur luy-mesme estant vain, donne quelque entrée à la vanité dans le Monastere: comme il se trouve engagé dans ce défaut, il ne se met guere en peine de le corriger dans les autres. Je prie Dieu par son infinie bonté de nous délivrer d'un tel malheur. Il est si grand qu'il n'en faut pas davantage pour troubler toutes les Religieuses lorsqu'elles sentent que leur conscience leur diète le contraire de ce que leur dit leur Confesseur: & que si on leur tient tant de rigueur que de leur refuser d'aller à un autre, elles ne sçavent que faire pour calmer le trouble de leur esprit, parce que celuy qui devroit y remedier est celuy-là mesme qui le cause. Il se rencontre sans doute en quelques Maisons tant de peines de cette sorte, que vous ne

devez pas vous étonner que la compassion que j'en ay m'ait fait prendre un si grand soin de vous avertir de ce peril.

CHAPITRE V.

Suite du mesme sujet. Combien il importe que les Confesseurs soient sçavans. En quels cas on peut changer. Et de l'autorité des Superieurs.

Du besoin d'avoir des Confesseurs sçavans.

JE prie Dieu de tout mon cœur de ne permettre qu'aucune de vous éprouve dans un Monastere d'une si étroite closture ces troubles d'esprit & ces inquietudes dont je viens de vous parler. Que si la Prieure & le Confesseur sont bien ensemble, & qu'ainsi on n'ose rien dire ny à elle de ce qui le touche, ny à luy de ce qui la regarde : ce sera alors que l'on se trouvera tenté de taire dans la confession des pechez fort importans, par la crainte de ce trouble & de cette inquietude où l'on s'engageroit en les disant. O mon Dieu mon Sauveur, quel ravage
le

le demon ne peut-il point faire par ce moyen : & que cette dangereuse retenue & ce malheureux point d'honneur coûte cher ! Car par la fausse créance qu'il y va de la réputation du Monastere de n'avoir qu'un Confesseur, cet esprit infernal met ces pauvres filles dans une gese d'esprit où il ne pourroit par d'autres voyes les faire tomber. Ainsi si elles demandent d'aller à un autre Confesseur, on croit que c'est renverser toute la discipline de la Maison : & quand celuy qu'elles desirent seroit un saint, s'il se rencontre qu'il ne soit pas du mesme Ordre, on s' imagine ne pouvoir le leur donner sans faire un affront à tout l'Ordre.

Loüez extrêmement Dieu, mes Filles, de la liberté que vous avez maintenant d'en user d'une autre sorte : puisqu'encore qu'elle ne se doive pas étendre à avoir beaucoup de Confesseurs, vous pouvez outre les ordinaires en avoir quelques-uns qui vous éclaircissent de vos doutes. Je demande au nom de Nostre Seigneur à celle qui sera Superieure de tâcher toujours

d'obtenir de l'Évesque ou du Provincial pour elle & ses Religieuses cette sainte liberté de communiquer de son interieur avec des personnes doctes, principalement si leurs Confesseurs ne le sont pas, quelque vertueux qu'ils puissent estre. Car Dieu les garde de se laisser conduire en tout par un Confesseur ignorant, quoy qu'il leur paroisse spirituel, & qu'il le soit en effet. La science sert extrêmement pour donner lumiere en toutes choses, & il n'est pas impossible de rencontrer des personnes qui soient tout-ensemble & sçavantes & spirituelles. Souvenez-vous aussi, mes Sœurs, que plus Nostre Seigneur vous fera de graces dans l'Oraison; & plus vous aurez besoin d'établir sur un fondement solide toutes vos actions & vos prieres.

Vous sçavez déjà que la premiere pierre de cet édifice spirituel est d'avoir une bonne conscience, de faire tous ses efforts pour éviter mesme de tomber dans les pechez veniels, & d'embrasser ce qui est le plus parfait. Vous vous imaginerez peut-estre que

tous les Confesseurs le sçavent : mais c'est une erreur. Car il m'est arrivé de traiter des choses de conscience avec un qui avoit fait tout son cours de Theologie, lequel me fit beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'estoient point considerables. Il n'avoit point toutefois intention de me tromper, ny sujet de le vouloir, & il n'y auroit rien gagné ; mais il n'en sçavoit pas davantage : & la mesme chose m'est arrivée avec deux ou trois autres.

Cette veritable connoissance de ce qu'il faut faire pour observer avec perfection la Loy de Dieu nous importe de tout. C'est le fondement solide de l'Oraison : & quand il manque, on peut dire que tout l'édifice porte à faux. Vous devez donc prendre conseil de ceux en qui l'esprit se trouve joint avec la doctrine : & si vostre Confesseur n'a ces qualitez, tâchez de temps en temps d'aller à un autre. Que si l'on fait difficulté de vous le permettre, communiquez au moins hors de la confession de l'estat de vostre conscience avec des personnes telles que

En quel cas on peut changer de Confesseur.

je viens de dire.

J'ose même passer plus avant, en vous conseillant de pratiquer quelquefois cet avis quand bien vostre Confesseur auroit de l'esprit & seroit sçavant, parce qu'il se pourroit faire qu'il se tromperoit, & qu'il seroit tres-fâcheux que vous fussiez toutes trompées par luy. Tâchez toujours néanmoins à ne rien faire qui contrevienne à l'obéissance : car à toutes choses il y a remede. Et puisqu'une ame est de si grand prix qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire pour son avancement dans la vertu : que ne doit-on point faire lorsqu'il s'agit de l'avancement de plusieurs ames ?

Tout ce que je viens de dire regarde principalement la Superieure. Je la conjure encore une fois, que puisqu'on ne cherche autre consolation en cette Maison que celle qui regarde l'ame, elle tâche de la luy procurer dans un point si important. Car comme il y a differens chemins par lesquels Dieu conduit les personnes pour les attirer à luy, il n'y a pas sujet de s'étonner que le Confesseur en ignore quelques-

uns. Et pourvû, mes Filles, que vous soyez telles que vous devez estre, quelque pauvres que vous soyez, vous ne manquerez pas de personnes qui veuillent par charité vous assister de leur conseil. Ce mesme Pere celeste qui vous donne la nourriture necessaire pour le corps, inspirera sans doute à quelqu'un la volonté d'éclairer vostre ame pour remedier à ce mal, qui est celuy de tous que je crains le plus. Et quand il arriveroit que le demon tenteroit le Confesseur pour le faire tomber dans quelque erreur, lorsque ce Confesseur verroit que d'autres vous parleroient, il prendroit garde de plus près à luy, & seroit plus circonspect dans toutes ses actions.

J'espere en la misericorde de Dieu, que si l'on ferme cette porte au diable il n'en trouvera point d'autre pour entrer dans ce Monastere : & ainsi je demande au nom de Nostre Seigneur à l'Evesque ou au Superieur sous la conduite duquel vous ferez, qu'il laisse aux Sœurs cette liberté; & que s'il se rencontre dans cette ville des personnes sçavantes & vertueuses, ce qui

est facile à sçavoir dans un lieu aussi petit qu'est celuy-cy, il ne leur refuse pas la permission de se confesser quelquefois à eux, quoy qu'elles ne manquent pas d'un Confesseur ordinaire. Je sçay que cela est à propos pour plusieurs raisons, & que le mal qui en peut arriver ne doit pas entrer en comparaison avec un mal aussi grand & aussi irremediable que seroit celuy d'être cause en leur refusant cette grace, qu'elles retinsent sur leur conscience des pechez qu'elles ne pourroient se résoudre de découvrir. Car les maisons Religieuses ont cela de propre que le bien s'y perd promptement si on ne le conserve avec grand soin : au lieu que quand le mal s'y glisse une fois il est tres-difficile d'y remedier ; la coûtume dans tout ce qui va au relâchement se tournant bien-tost en habitude. Je ne vous dis rien en cecy que je n'aye vû, que je n'aye remarqué & dont je n'aye conféré avec des personnes doctes & saintes, qui ont fort considéré ce qui estoit le plus propre pour l'avancement de la perfection de cette Maison.

Entre les inconveniens qui peuvent arriver, comme il s'en rencontre toujours par tout durant cette vie, il me semble que le moindre est qu'il n'y ait point de Vicaire ny de Confesseur qui ait le pouvoir d'entrer, de commander, & de sortir, mais seulement de veiller & de prendre garde à ce que la Maison soit dans le recueillement, que toutes choses s'y fassent avec bienséance, & que l'on y avance interieurement & exterieurement dans la pratique de la vertu; afin que s'il se trouve que l'on y manque il en informe l'Evesque; mais qu'il ne soit pas Supérieur. C'est ce qui s'observe maintenant icy, non par mon seul avis, mais par celuy de Monseigneur Dom Alvarez de Mendoçe, maintenant nostre Evesque & sous la conduite duquel nous sommes, personne de tres-grande naissance, grand serviteur de Dieu, tres-affectionné à tout ce qui est de la Religion, & à toutes les choses de pieté, & qui se porte avec une inclination tres-particuliere à favoriser cette Maison, qui pour plusieurs raisons n'est point encore soumise à

De l'autorité des Supérieurs.

l'Ordre. Ayant fait assembler sur ce sujet des hommes sçavans, spirituels & de grande expetience, ils resolerent ce que j'ay dit ensuite de beaucoup de prieres de plusieurs personnes, ausquelles toute miserable que je suis je joignis les miennes. Ainsi il est juste qu'à l'avenir les Superieures se conforment à cet avis, puisque c'est celuy auquel tant de gens de bien se sont portez après avoir demandé à Dieu de leur donner la lumiere necessaire pour connoistre ce qui seroit le meilleur, comme il l'est sans doute selon ce qui a paru jusques icy : & je le prie de faire que cela continuë toujours, pourvû que ce soit pour sa gloire. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

De l'amour spirituel quē l'on doit avoir pour Dieu, & pour ceux qui peuvent contribuer à nostre salut.

QUOY que j'aye fait une grande digression : ce que j'ay dit est si important que ceux qui en comprendront bien la consequence ne m'en blâmeront pas je m'assure.

De l'a-
mour de
Dieu qui
est tout
spirituel,

Je reviens maintenant à cet amour qu'il ne nous est pas seulement permis d'avoir, mais qu'il est utile que nous ayons. Je dis qu'il est purement spirituel ; & en le nommant ainsi je ne sçay si je sçay bien ce que je dis : Il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'en parler beaucoup, dans la crainte que j'ay que peu d'entre vous le possèdent, & s'il y en a quelqu'une que Nostre Seigneur favorise d'une telle grace, elle l'en doit beaucoup louer, parce qu'un si grand don sera sans doute accompagné d'une tres-grande perfection. Je veux néanmoins vous

en dire quelque chose qui pourra peut-estre servir ; à cause que ceux qui desirent d'acquérir la vertu s'y affectionnent lorsqu'on l'expose devant leurs yeux. J'avouë que je ne sçay comment je m'engage à parler de ce sujet dans la créance que j'ay de ne discerner pas bien ny ce qui est spirituel, ny quand la sensualité s'y mesle. Dieu veuille s'il luy plaist me le faire connoistre, & me rendre capable de l'expliquer. Je ressemble à ces personnes qui entendent parler de loin sans sçavoir ce que l'on dit : car quelquefois je n'entens pas moy-mesme ce que je dis ; & Dieu fait pourtant qu'il est bien dit. D'autres fois ce que je dis est impertinent : & c'est ce qui m'est le plus ordinaire.

Il me semble que lorsque Dieu fait connoistre clairement à une personne ce que c'est que ce monde : qu'il y a un autre monde : la difference qui se trouve entr'eux : que l'un passe comme un songe, & que l'autre est éternel : ce que c'est que le Createur, ce que c'est que la creature : quel bonheur c'est d'aimer l'un, & quel mal-

heur c'est que d'aimer l'autre. Il me semble, dis-je, que lorsque cette personne connoist toutes ces veritez & plusieurs autres que Dieu enseigne avec certitude à ceux qui se laissent conduire par luy dans l'Oraison, & qu'elle le connoist par experience & par un vray sentiment de cœur, ce qui est bien different de le croire seulement & de le penser, cette personne l'aime sans doute d'une maniere toute autre que nous qui ne sommes pas encore arrivées à cet estat.

Il vous paroistra peut-estre, mes Sœurs, que c'est inutilement que je vous parle de la sorte, & que je ne dis rien que vous ne sçachiez. Je prie Dieu de tout mon cœur que cela se trouve veritable, & que le sçachant aussi-bien que je le souhaite, vous le graviez profondément dans vostre cœur. Que si vous le sçavez en effet, vous sçavez donc que je ne ments pas lorsque je dis que ceux à qui Dieu fait cette grace, & à qui il donne cet amour sont des ames genereuses & toutes Royales. Ainsi quelque belles que soient les creatures : de quelques

grâces qu'elles soient ornées : quoy qu'elles plaisent à nos yeux : & nous donnent sujet de louer celuy qui en les créant les a rendues si agréables, ces personnes favorisées de Dieu ne s'y arrestent pas de telle sorte que cela passe jusques à y attacher leur affection ; parce qu'il leur semble que ce seroit aimer une chose de néant & comme embrasser une ombre : ce qui leur donneroit une si grande confusion, qu'elles ne pourroient sans rougir de honte dire après cela à Dieu qu'elles l'aiment.

N'aimer
que ceux
qui sça-
vent con-
tribuer à
nostre sa-
lut,

Vous me direz peut-estre que ces personnes ne sçavent ce que c'est que d'aimer & de répondre à l'amitié qu'on leur porte. Je répons qu'au moins se soucient-elles peu d'estre aimées : & quoy que d'abord la nature les fasse quelquefois se réjouir de voir qu'on les aime, elles ne rentrent pas plûtoſt en elles-mêmes qu'elles connoissent que ce n'est qu'une folie, excepté au regard de ceux qui peuvent contribuer à leur salut par leurs prières ou par leur doctrine. Toutes les autres affections les lassent & les en-

nuyent, parce qu'elles sçavent qu'elles ne leur peuvent profiter de rien, & qu'elles seroient capables de leur nuire. Elles ne laissent pas d'en sçavoir gré, & de payer cet amour en recommandant à Dieu ceux qui les aiment. Car elles considerent l'affection de ces personnes comme une dette dont Nôtre Seigneur est chargé : parce que ne voyant rien en elles-mêmes qui merite d'estre aimé, elles croient qu'on ne les aime qu'à cause que Dieu les aime. Ainsi elles luy laissent le soin de payer cet amour qu'on a pour elles, & en le priant de tout leur cœur elles s'en croient déchargées, & demeurent aussi tranquilles que si cette affection ne les touchoit point.

Ces considerations me font penser quelquefois qu'il y a beaucoup d'aveuglement dans ce desir d'estre aimé, si ce n'est comme je l'ay dit, de ceux qui nous peuvent aider à acquérir les biens éternels. Surquoy il faut remarquer qu'au lieu que dans l'amour du monde nous n'aimons jamais sans qu'il y entre quelque interest d'utilité ou de plaisir : au contraire ces person-

nes si parfaites foulent aux pieds tout le bien qu'on leur pourroit faire, & route la satisfaction qu'on leur pourroit donner dans le monde; leur ame estant disposée de telle sorte, que quand pour parler ainsi, elles le voudroient, elles n'en sçauroient trouver qu'en Dieu & dans les entretiens dont luy seul est tout le sujet. Comme elles ne comprennent point quel avantage elles pourroient tirer d'estre aimées, elles se soucient peu de l'estre; & sont si persuadées de cette verité, qu'elles se rient en elles-mesmes de la peine où elles estoient autrefois de sçavoir si l'on récompensoit leur affection par une égale affection. Ce n'est pas qu'il ne soit fort naturel, mesme dans l'amour honneste & permis, de vouloir quand nous aimons qu'on nous aime. Mais lorsqu'on nous a payez en cette monnoye qui nous paroissoit si précieuse; nous découvrons qu'on ne nous a donné que des pailles que le vent emporte. Car quoy que l'on nous aime beaucoup, qu'est-ce qu'à la fin il nous en reste? C'est ce qui me fait dire que ces grandes ames ne se sou-

cient non plus de n'estre pas aimées que de l'estre, si ce n'est de ceux qui peuvent contribuer à leur salut; dont encore elles ne sont bien-aïses d'estre aimées qu'à cause qu'elles sçavent que le naturel de l'homme est de se lasser bien-toft de tout s'il n'est souûtenu par l'amour.

Que s'il vous semble que ces personnes n'aiment donc rien sinon Dieu, je vous répons qu'elles aiment aussi leur prochain, & d'un amour plus veritable, plus utile, & mesme plus grand que ne font les autres, parce qu'elles aiment touûjours beaucoup mieux, mesme à l'égard de Dieu, donner que de recevoir. C'est à cet amour qu'il est juste de donner le nom d'amour; & non pas à ces basses affections de la terre qui l'usurpent si injustement.

Que si vous me demandez: A quoy ces personnes peuvent-elles donc s'affectionner si elles n'aiment pas ce qu'elles voyent? Je répons qu'elles aiment ce qu'elles voyent & s'affectionnent à ce qu'elles entendent. Mais les choses qu'elles voyent & qu'elles en-

tendent sont permanentes & non passageres. Ainsi sans s'arrester au corps elles attachent leurs yeux sur les ames pour connoistre s'il y a quelque chose en elles qui merite d'estre aimé. Et quand elles n'y remarqueroient que quelque disposition au bien, qui leur donne sujet de croire que pourvû qu'elles approfondissent cette mine elles y trouveront de l'or; elles s'y affectionnent, & il n'y a ny peines, ny difficultez qui les empeschent de travailler de tout leur pouvoir à procurer leur bonheur, parce qu'elles desirerent de continuer à les aimer; ce qui leur seroit impossible si elles n'avoient de la vertu & n'aimoient beaucoup Dieu. Je dis impossible: car encore que ces personnes ayent un ardent amour pour elles; qu'elles les comblent de bienfaits; qu'elles leur rendent tous les offices imaginables, & que mesme elles soient ornées de toutes les graces de la nature; ces ames saintes ne sçauroient se résoudre par ces seules considerations à les aimer d'un amour ferme & durable. Elles connoissent trop le peu de valeur de toutes les choses
d'icy-

d'icy-bas pour pouvoir estre trompées. Elles sçavent que ces personnes ont des sentimens differens des leurs, & qu'ainsi cette amitié ne sçauroit durer, parce que n'estant pas également fondée sur l'amour de Dieu & de ses Commandemens, il faut de necessité qu'elle se termine avec la vie ; & qu'en se séparant par la mort l'un aille d'un costé & l'autre de l'autre.

Ainsi l'ame à qui Dieu a donné une veritable sagesse, au lieu de trop estimer cette amitié qui finit avec la vie, l'estime moins qu'elle ne merite. Elle ne peut estre désirée que par ceux qui estant enchantez des plaisirs, des honneurs & des richesses passageres, sont bien-aïses de trouver des personnes riches qui les satisfassent dans leurs malheureux divertissemens. Si donc ces ames parfaites ont quelque amitié pour une personne, ce n'est que pour la porter à aimer Dieu, afin de pouvoir ensuite l'aimer ; sçachant, comme je l'ay dit, que si elles les aimoient d'une autre sorte, cette amitié ne dureroit pas & leur seroit préjudiciable. C'est pourquoy elles n'oublient rien pour

tâcher à leur estre utiles ; & elles donneroient mille vies pour leur procurer un peu de vertu. O amour sans prix que vous imitez heureusement l'amour de J E S U S , qui est tout ensemble nostre bien & l'exemple du parfait amour !

CHAPITRE VII.

Des qualitez admirables de l'amour spirituel que les personnes saintes ont pour les ames à qui Dieu les lie. Quel bonheur c'est que d'avoir part à leur amitié. De la compassion que mesme les ames les plus parfaites doivent avoir pour les foiblesses d'autrui. Divers avis touchant la maniere dont les Religieuses se doivent conduire. Et avec quelle promptitude & severité il faut reprimer les desirs d'honneur & de preference.

De l'a-
mour spi-
rituel
qu'on a

C'EST une chose incroyable que la vehemence de cet amour qu'on a pour une ame. Que de larmes il fait

répandre ! que de penitences il pro-
duit ! que d'Oraisons il fait adresser à
Dieu ! que de soins il fait prendre de
la recommander aux prieres des gens
de bien ! Quel desir n'a-t-on point de
la voir avancer dans la vertu ? quelle
douleur ne ressent-on point lorsqu'elle
n'avance pas ? Que si après s'estre
avancée elle recule, il semble qu'on
ne puisse plus goûter aucun plaisir
dans la vie : on perd l'appetit & le
sommeil : on est dans une peine con-
tinuelle ; & on tremble par l'appre-
hension que cette ame ne se perde &
ne se sépare de nous pour jamais. Car
quant à la mort du corps ces person-
nes embrasées de charité ne la consi-
derent point, tant elles sont éloignées
de s'attacher à une chose qui échape
des mains comme une feüille que le
moindre vent emporte. C'est-là ce
qu'on peut nommer, comme je l'ay
dit, un amour entierement desinte-
ressé, puisqu'il ne prétend & ne de-
sire que de voir cette ame devenir ri-
che des biens du Ciel.

C'est-là ce qui merite de porter le
nom d'amour ; & non pas ces infor-

tunez amours du monde , par lesquels je n'entens point ces amours criminels & impudiques dont le seul nom nous doit faire horreur. Car pourquoy me tourmenterois - je à déclamer contre une chose qui peut passer pour un enfer , & dont le moindre mal est si grand que l'on ne sçauroit trop l'exagerer ? Nous ne devons jamais , mes Sœurs , proferer le nom seulement de ce malheureux amour , ny penser qu'il y en ait dans le monde , ny en entendre parler , soit serieusement ou en riant ; ny souffrir que l'on s'entretienne de semblables folies en nostre presence ; cela ne pouvant jamais nous servir , & nous pouvant beaucoup nuire. Mais j'entens parler de cet autre amour qui est permis , de l'amour que nous nous portons les unes aux autres , & de celuy que nous avons pour nos parens & pour nos amis.

Ce dernier amour nous met dans une apprehension continuelle de perdre la personne que nous aimons. Elle ne peut avoir seulement mal à la teste que nostre ame n'en soit touchée de douleur : Elle ne peut souffrir la

moindre peine sans que nous ne perdions presque patience ; & ainsi de tout le reste. Mais il n'en va pas de mesme de cet autre amour qui est tout de charité. Car encore que nostre infirmité nous rende sensibles aux maux de la personne que nous aimons ; nostre raison vient aussi-tost à nostre secours & nous fait considerer s'ils sont utiles pour son salut , s'ils la fortifient dans la vertu , & de quelle maniere elle les supporte. On prie Dieu ensuite de luy donner la patience dont elle a besoin , afin que ses souffrances la fassent meriter & luy profitent. Que si on voit qu'il la luy donne , la peine que l'on avoit se change en consolation & en joye , quoy que l'affection qu'on luy porte fasse qu'on aimeroit mieux souffrir que de la voir souffrir , si on pouvoit en souffrant pour elle luy acquerir le merite qui se rencontre dans la souffrance. Mais cela se passe sans en ressentir ny trouble ny inquietude.

Je redis encore , qu'il semble que l'amour de ces saintes ames imite celui que J E S U S le parfait modele de

parfait amour nous a porté, puis-
qu'elles voudroient pouvoir prendre
pour elles toutes ces peines, & que
ces personnes en profitassent sans les
souffrir. Ce qui rend leur amitié si
avantageuse que ceux qui ont le bon-
heur d'y avoir part ont sujet de croi-
re, ou qu'elles cesseront de les aimer
de la sorte, ou qu'elles obtiendront
de Nostre Seigneur qu'ils les suivent
dans le chemin qui les mene au Ciel,
ainsi que sainte Monique obtint de luy
cette grace pour saint Augustin son
fils.

Ces ames parfaites ne peuvent user
d'aucun artifice avec les personnes
qu'elles aiment, ny dissimuler leurs
fautes si elles jugent qu'il soit utile de
les en reprendre. Ainsi elles n'y man-
quent jamais, tant elles desirent de
les voir devenir riches en vertus.
Combien de tours & de retours font-
elles pour ce sujet, quoy qu'elles soient
si des-occupées du soin de toutes les
choses du monde? Et elles ne sçau-
roient faire autrement. Elles ne sçau-
vent ny déguiser ny flater; il faut ou
que ces personnes se corrigent, ou

qu'elles se séparent de leur amitié, parce qu'elles ne peuvent ny ne doivent souffrir la continuation de leurs défauts.

Ainsi cette affection produit entre eux une guerre continuelle. Car bien que ces ames vraiment charitables & détachées de toutes les choses de la terre ne prennent pas garde si les autres servent Dieu, mais veillent seulement sur elles-mêmes, elles ne peuvent vivre dans cette indifférence pour ces personnes à qui Dieu les a liées. Elles voyent en elles jusques aux moindres atomes ; elles ne laissent rien passer sans le leur dire ; & portent ainsi pour l'amour d'elles une croix merveilleusement pesante. Qu'heureux sont ceux qui sont aimez de ces ames saintes, & qu'ils ont sujet de benir le jour que Dieu leur a donné leur connoissance !

O mon Seigneur & mon Dieu, voudriez-vous bien me faire tant de faveur que plusieurs m'aimassent de la sorte ? Je prefererois ce bonheur à l'amitié de tous les Rois & de tous les Monarques de la terre, & certes avec

raison , puisque ces amis incomparables n'oublient aucun de tous les moyens qu'on se peut imaginer pour nous rendre les maistres du monde , en nous assujettissant tout ce qui est dans le monde.

Lorsque vous rencontrerez , mes Sœurs , quelques-unes de ces ames , il n'y a point de soin que la Superieure ne doive apporter pour faire qu'elles traitent avec vous : & ne craignez point de les trop aimer si elles sont telles que je dis. Mais il y en a peu de la sorte : & quand il s'en trouve quelques-unes , la bonté de Dieu est si grande qu'il permet qu'on les connoisse.

Je prévoiy que l'on vous dira que cela n'est point necessaire , & que Dieu nous doit suffire. Je vous assure au contraire que c'est un excellent moyen de posseder Dieu que de traiter avec ses amis. Je sçay par experience l'avantage que l'on en reçoit : & je dois après Dieu à de semblables personnes la grace qu'il m'a faite de ne tomber pas dans l'enfer. Car je n'ay jamais esté sans un extrême desir qu'ils me recom-

DE LA PERFECT. Ch. VII. 73
recommandassent à Nostre Seigneur,
& je les en priois toujous avec in-
stance.

Mais il faut revenir à mon sujet. Cette maniere d'aimer est celle que je souhaite que nous pratiquions. Et quoy que d'abord elle ne soit pas si parfaite, Nostre Seigneur fera qu'elle le deviendra de plus en plus. Commençons par ce qui est proportionné à nos forces. Bien qu'il s'y rencontre un peu de tendresse elle ne sçauroit faire de mauvais effet, pourveu qu'elle ne soit qu'en general. Il est même quelquefois necessaire d'en témoigner & d'en avoir, en compatissant aux peines & aux infirmités des Sœurs quoy que petites, parce qu'il arrive assez souvent qu'une occasion fort legere donne autant de peine à une personne, qu'une fort considerable en donne à une autre. Peu de chose est capable de tourmenter ceux qui sont foibles; & si vous vous rencontrez estre plus fortes, vous ne devez pas laisser d'avoir pitié de leurs peines, ny mesme vous en étonner, puisque le diable a peut-estre fait de plus grands

Compassion que l'on doit avoir des foibles.

efforts contre elles que ceux dont il s'est servi pour vous faire souffrir des peines plus grandes. Que sçavez-vous aussi si Nostre Seigneur ne vous en reserve point de semblables en d'autres rencontres, & si celles qui vous semblent fort rudes, & qui le sont en effet, ne paroissent pas legeres à d'autres.

Ainsi nous ne devons point juger des autres par l'estat où nous nous trouvons; ny nous considerer selon le temps present auquel Dieu par sa grace, & peut-estre sans que nous y ayons travaillé, nous aura renduës plus fortes; mais selon le temps où nous avons esté les plus lâches & les plus foibles. Cet avis est fort utile pour apprendre à compatir aux travaux de nostre prochain quelque petits & legers qu'ils soient: & il est encore plus necessaire pour ces ames fortes dont j'ay parlé, parce que le desir qu'elles ont de souffrir leur fait estimer les souffrances peu considerables: au lieu qu'elles doivent se souvenir du temps qu'elles estoient encore foibles, & reconnoistre que leur force vient de

Dieu seul, & non d'elles-mêmes; puisqu'autrement le demon pourroit refroidir en elles la charité envers le prochain, & leur faire prendre pour perfection ce qui en effet seroit une faute.

Vous voyez par-là, mes Filles, qu'il faut continuellement veiller & se tenir sur ses gardes, puisque cet ennemi de nostre salut ne s'endort jamais. Et celles qui aspirent à une plus grande perfection y sont encore plus obligées que les autres; parce que n'osant pas les tenter grossièrement il employe contre elles tant d'artifices, qu'à moins d'estre dans un soin continuel de s'en garantir elles ne découvrent le peril qu'après y estre tombées. Je leur dis donc encore une fois qu'il faut toujours veiller & prier, puisque l'oraison est le meilleur de tous les moyens pour découvrir les embûches de cet esprit de tenebres, & le mettre en fuite.

Lorsque dans le besoin de faire la recreation les Sœurs sont assemblées pour ce sujet, demeurez-ygayement durant tout le temps qu'ell doit du-

rer, quoy que vous n'y preniez pas grand plaisir, vous souvenant que pourveu que vous vous conduisiez sagement & avec une bonne intention, tout deviendra un amour parfait. Je voulois traiter de celuy qui ne l'est pas; mais il n'est pas à propos que nous l'ayons dans cette Maison, puisque si c'est pour en faire un bon usage il faut comme je l'ay dit le ramener à son principe qui est cet amour parfait. Ainsi quoy que j'eusse dessein d'en beaucoup parler, il me semble après y avoir bien pensé, que vû la maniere dont nous vivons il doit estre banni d'entre nous. Je n'en diray donc pas davantage; & j'espere avec la grace de Nostre Seigneur que nous ne nous porterons dans ce Monastere à ne nous aimer qu'en cette maniere, puisque c'est sans doute la plus pure, quoy que nous ne le fassions pas peut-estre avec toute la perfection que l'on pourroit desirer.

J'approuve fort que vous ayez compassion des infirmités les unes des autres. Mais prenez garde que ce soit avec la discretion necessaire, & sans manquer à l'obeissance.

Quoy que ce que la Superieure vous commandera de faire vous semble rude, n'en témoignez rien, si ce n'est à elle-mesme, & avec humilité; puis-que si vous en usiez autrement, vous nuiriez beaucoup à toutes vos Sœurs.

Divers
excellens
avis

Il importe de sçavoir quelles sont les choses que l'on doit sentir, & en quoy l'on doit avoir compassion de ses Sœurs. Il faut toujours estre fort touché des moindres fautes qu'on leur voit faire si elles sont manifestes; & l'on ne sçauroit mieux leur témoigner l'amour qu'on leur porte qu'en les souffrant & ne s'en étonnant pas: ce qui fera qu'elles supporteront aussi les vôtres, qui bien que vous ne vous en apperceviez point, sont sans doute en plus grand nombre. Vous devez aussi fort recommander ces personnes à Dieu, & tâcher de pratiquer avec grande perfection les vertus contraires aux defauts que vous remarquez en elles, parce que vous devez beaucoup plutôt vous efforcer de les instruire par vos actions que par vos paroles. Elles ne les comprendroient peut-estre pas bien, ou elles ne leur

profiteroient pas , non plus que d'autres chastimens dont on pourroit se servir pour les corriger : au lieu que cette imitation des vertus que l'on voit reluire dans les autres fait une si forte impression dans l'esprit qu'il est difficile qu'elle s'en efface. Cet avis est si utile que l'on ne sçauroit trop s'en souvenir.

O que l'amitié d'une Religieuse qui profite à toutes les Sœurs en préférant leurs interests aux siens propres , en s'avancant sans cesse dans la vertu , & en observant sa regle avec une grande perfection , est une amitié veritable & avantageuse ! Elle vaut mille fois mieux que celle que l'on témoigne par ces paroles de tendresse dont on use & dont on ne doit jamais user en cette Maison : ma vie : mon ame : mon bien ; & autres semblables. Il faut les réserver pour vostre divin Epoux. Vous avez tant de temps à passer seules avec luy seul qu'elles vous seront nécessaires , & il ne les aura pas desagreables ; au lieu que si vous vous en serviez entre vous ; elles ne vous attendriroient pas tant le cœur quand

vous vous en servirez avec luy ; & qu'ainsi c'est le seul usage que vous en devez faire. Je sçay que c'est un langage fort ordinaire entre les femmes : mais je ne puis souffrir que vous passiez pour des femmes en quoy que ce soit. Je vous souhaite aussi fortes que les hommes les plus forts : & si vous faites ce qui est en vous , je vous assure que Nostre Seigneur vous rendra si fortes que les hommes s'en étonneront. Car cela n'est-il pas facile à celui qui nous a tirez du neant ?

C'est aussi une excellente marque d'une veritable amitié de s'efforcer de décharger les autres de leur travail dans les offices du Monastere , en s'en chargeant au lieu d'elles , & de louer beaucoup Dieu de leur avancement dans la vertu.

Ces pratiques outre le grand bien qu'elles produisent , contribuënt beaucoup à la paix & à la conformité qui doit estre entre les Sœurs ; ainsi que par la misericorde de Dieu nous le connoissons par experience. Je prie sa divine Majesté que cela aille toujours croissant. Ce seroit une chose

Que la
division
est une
peste
dans les
Monastere
res.

bien terrible si le contraire arrivoit. Car qu'y auroit-il de plus déplorable qu'estant en si petit nombre nous ne fussions pas tres-unies ? Ne le permettez pas , mon Dieu : & comment un si grand malheur pourroit-il nous arriver sans aneantir tout le bien que vous avez fait dans cette Maison ?

S'il s'échapoit quelque petite parole qui fust contraire à la charité, ou qu'on vist quelque parti se former, ou quelque desir de préférence, ou quelque pointille d'honneur, il faut y remédier à l'heure mesme, & faire beaucoup de prieres. J'avouë que je ne sçaurois écrire cecy sans que la pensée que cela pourroit arriver un jour me touche si sensiblement que je sens ce me semble mon sang se glacer, parce que c'est l'un des plus grands maux qui puisse se glisser dans les Monasteres.

Que si vous tombez jamais dans un tel malheur, tenez-vous, mes Sœurs, pour perduës. Croyez que vous avez chassé vostre divin Epoux de sa maison, & qu'ainsi vous le contraignez en quelque sorte d'en aller chercher

DE LA PERFECT. Ch. VII. 81
une autre : Implorez son secours par
vos cris & par vos gemiffemens : Tra-
vaillez de tout vofre pouvoir pour
trouver quelque remede à un fi grand
mal : & fi vos confeffions & vos com-
munions frequentes n'y en peuvent
apporter, craignez qu'il n'y ait parmi
vous quelque Judas. Je conjure au
nom de Dieu la Prieure de prendre
extrêmement garde à n'y point don-
ner de lieu, & de travailler avec grand
foin à arrêter dès le commencement
ce defordre : car fi on n'y remede d'a-
bord il deviendra fans remede.

Quant à celle qui fera caufe de ce
trouble, il faut la renvoyer en un au-
tre Monaftere, & Dieu fans doute
vous donnera le moyen de la doter.
Il faut chaffer bien loin cette peste ; il
faut couper les rameaux de cette plan-
te venimeufe : & fi cela ne fuffit pas,
il faut en arracher la racine. Que fi
tout ce que je viens de dire eft inutile,
il faut l'enfermer dans une prifon d'où
elle ne forte jamais, puisqu'il vaut
beaucoup mieux la traiter avec cette
juſte ſeverité, que de ſouffrir qu'elle
empoifonne toutes les autres. O que

ce mal est effroyable ! Dieu nous garde s'il luy plaist d'estre jamais dans un Monastere où il ait pû se glisser. J'aimerois beaucoup mieux voir le feu reduire en cendres celuy-cy, & nous y consumer toutes.

Mais parce que je fais estat de parler de cela plus au long ailleurs, je n'en diray pas davantage maintenant, & me contenteray d'ajôûter, qu'encore que cette amitié accompagnée de tendresse ne soit pas si parfaite que l'amour dont j'ay parlé, j'aime mieux que vous l'ayez pourveu que ce ne soit qu'en commun, que d'y avoir entre vous la moindre division. Je prie Nôtre Seigneur par son extrême bonté de ne le permettre jamais : & vous luy devez extrêmement demander, mes Sœurs, qu'il nous délivre d'une telle peine, puisque luy seul nous peut faire cette grace.

CHAPITRE VIII.

Qu'il importe de tout de se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu. De l'extrême bonheur de la vocation Religieuse. Humilité de la Sainte sur ce sujet. Qu'une Religieuse ne doit point estre attachée à ses parens.

JE viens maintenant au détachement dans lequel nous devons estre, & qui importe de tout s'il est parfait. Ouy, je le redis encore, il importe de tout s'il est parfait. Car lorsque nous ne nous attachons qu'à nostre seul Createur, & ne considérons que comme un neant toutes les choses créées, la souveraine Majesté remplit nostre ame de tant de vertus, que pourveu qu'en travaillant de tout nostre pouvoir nous nous avancions peu à peu, nous n'aurons pas ensuite beaucoup à combattre, parce que Nostre Seigneur s'armera pour nostre défense contre les demons & contre le monde.

Du besoin de ne s'attacher qu'à Dieu.

Croyez-vous, mes Filles, que ce soit un bien peu considerable que de nous en procurer un aussi grand qu'est celuy de nous donner entierement à Dieu sans division & sans partage; puis que tous les biens sont en luy comme dans leur source? Rendons - luy mille graces, mes Sœurs, de ce qu'il luy a plû nous rassembler & nous unir en un lieu où l'on ne s'entretient d'autre chose. Mais pourquoy vous dire cecy, puis qu'il n'y a pas une de vous qui ne soit capable de m'instruire, & qu'estant si important d'estre détachées de tout, je me voy si éloignée de l'être autant que je le souhaiterois, & que je comprends qu'on le doit estre? Je pourrois dire le mesme de toutes les vertus dont je parle dans ce discours, puis qu'il est plus difficile de les pratiquer que d'en écrire, & que même je m'acquitte mal de ce dernier, parce qu'il n'y a quelquefois que l'expérience qui puisse en faire bien parler. Ainsi s'il arrive que je ne rencontre pas mal en quelque chose, c'est que les contraires se reconnoissant par leurs contraires, j'ay appris à connoistre ces

vertus en tombant dans les vices qui leur sont contraires.

Quant à ce qui est de l'exterieur, on voit assez combien nous sommes separées de toutes choses dans cette retraite : & il semble que Nostre Seigneur en nous y amenant nous ait voulu separer de tout en cette maniere, pour lever les obstacles qui pourroient nous empescher de nous approcher de luy. O mon Seigneur & mon maistre, comment ay-je pû en mon particulier, & comment avons-nous pû toutes meriter une aussi grande faveur que celle que vous nous avez faite de daigner nous chercher & nous choisir parmi tant d'autres pour vous communiquer si particulièrement à nous ? Plaise à vostre divine bonté que nous ne nous rendions pas indignes par nôtre faute d'une telle grace. Je vous conjure, mes Filles, au nom de Dieu tout-puissant de songer à l'extrême obligation que nous luy avons de nous avoir amenées en cette Maison. Que chacune de vous rentre en elle-mesme pour la bien considerer, & se mette deyant les yeux que de douze seule-

Du bonheur de la vocation Religieuse.

ment qu'il a plû à sa haute Majesté d'assembler icy, elle a le bonheur d'en estre l'une. Helas ! combien y en a-t-il de meilleures que moy qui auroient reçû avec une incroyable joye la place qu'il luy a plû de m'y donner quoy que j'en fusse si indigne ? Beny soyez-vous, mon Sauveur, & que les Anges & toutes les creatures vous loient de cette faveur que je ne puis assez reconnoistre, non plus que tant d'autres que vous m'avez faites, entre lesquelles celle de m'avoir appelée à la Religion est si grande. Mais comme j'ay tres-mal répondu à une vocation si sainte, vous n'avez pas voulu, Seigneur, me laisser plus long-temps sur ma foy dans un Monastere où entre ce grand nombre de Religieuses qu'il y avoit, il s'en trouvoit tant de vertueuses parmi lesquelles on n'auroit pû connoistre le déreglement de ma vie, que j'aurois cachée moy-mesme comme j'ay fait durant tant d'années. Ainsi vous m'avez amenée, mon Dieu, dans cette Maison, où n'y ayant qu'un si petit nombre de personnes il est comme impossible que

mes defauts ne soient pas connus ; & pour m'engager à veiller davantage sur moy-mesme vous m'ostez toutes les occasions qui seroient capables de m'en empêcher. Je confesse donc , ô mon Createur , qu'il ne me reste maintenant aucune excuse , & que j'ay plus besoin que jamais de vostre misericorde pour obtenir le pardon de mes offenses.

Je conjure celles qui jugeront ne pouvoir observer ce qui se pratique parmi nous de le déclarer avant que de faire profession. Il y a d'autres Monasteres où Dieu est servi , & où elles peuvent aller sans troubler ce petit nombre qu'il luy a plû de rassembler en cette Maison. On permet ailleurs aux Religieuses de se consoler avec leurs parens : mais icy on ne parle point à ses parens si ce n'est pour les consoler eux-mesmes. Toute Religieuse qui desire de voir ses proches pour sa propre consolation , & qui la seconde fois qu'elle leur parle ne se lasse pas de les voir , à moins qu'ils soient dans la pieté , doit se reputer imparfaite , & croire qu'elle n'est point

Du déia-
chement
des Pa-
rens,

détachée. Son ame est malade : elle ne jouïra point de la liberté de l'esprit : elle n'aura point de paix véritable ; & elle a besoin d'un medecin. Que si elle renonce à cette attache & ne se guerit de cette imperfection , je luy déclare qu'elle n'est pas propre pour demeurer dans ce Monastere. Le meilleur remede à ce mal est à mon avis de ne point voir ses parens jusques à ce qu'elle se sente délivrée de l'affection de les voir , & qu'elle ait obtenu de Dieu cette grace après l'en avoir beaucoup prié. Que si ce luy est une peine , & comme une croix que de les voir , qu'elle les voye quelquefois à la bonne heure pour leur profiter en quelque chose , ainsi qu'elle leur profitera sans doute sans se nuire à elle-mesme. Mais si elle les aime : si elle s'afflige beaucoup de leurs peines ; & si elle écoute volontiers ce qui se passe sur leur sujet dans le monde , elle doit croire qu'elle leur sera inutile , & se fera beaucoup de tort à elle-mesme.

CHAPITRE IX.

Combien il est utile de se détacher de la trop grande affection de ses proches. Et que l'on reçoit plus d'assistance des amis, que Dieu donne que l'on n'en reçoit de ses parens.

SI nous qui sommes Religieuses Du détachement des parens. sçavons quel est le préjudice que nous recevons de converser beaucoup avec nos proches, de quelle sorte ne les fuirions-nous pas? J'avouë que je ne comprends point, laissant mesme à part ce qui est de Dieu, quel avantage nous pouvons recevoir d'eux pour nostre consolation & nostre repos, puisque ne pouvant ny ne nous estant pas permis de prendre part à leurs plaisirs, nous ne sçaurions que sentir leurs déplaisirs & répandre des larmes dans leurs peines plus quelquefois qu'ils n'en répandent eux-mesmes. Ainsi je puis dire hardiment à ces Religieuses, que si elles en reçoivent quelque satisfaction dans leurs sens,

H

cette satisfaction coûtera cher à leur esprit.

Vous estes, mes Sœurs, bien délivrées de cette crainte dans ce Monastere, puisque vous n'avez rien qu'en commun; & qu'ainsi ne pouvant recevoir d'aumône qui ne soit pour toute la Communauté, nulle de vous n'est obligée pour ce sujet d'avoir de la complaisance pour ses parens, & ne peut douter que Dieu ne vous assiste toutes en general, & ne pourvoye à tous vos besoins.

Je ne sçauois penser sans étonnement au dommage que l'on reçoit de converser avec ses proches. Il est tel que je doute qu'on le puisse croire si on ne l'a expérimenté. Et je ne suis pas moins étonnée de ce que la perfection de nostre estat qui nous oblige de nous en separer, paroist aujourd'huy si effacée dans la pluspart des Maisons Religieuses qu'il n'y en reste presque plus aucune trace. Je ne sçay pas ce que nous quittons en quittant le monde, nous qui disons que nous quittons tout pour Dieu, si nous ne quittons le principal, qui est nos pa-

rens. Cela est venu jusques à un tel point, que l'on prétend faire passer pour un défaut de vertu en des personnes Religieuses de ne pas aimer beaucoup leurs proches ; & l'on veut mesme prouver par des raisons que c'est un défaut de ne converser pas souvent avec eux. Mais, mes Filles, ce que nous devons faire en cette Maison après nous estre acquittées des devoirs dont je vous ay parlé & qui regardent l'Eglise, c'est de recommander beaucoup nos parens à Dieu, & d'effacer ensuite le plus que nous pourrons de nostre memoire ce qui les regarde, parce que c'est une chose naturelle que d'y attacher nostre affection plutôt qu'aux autres personnes. Mes parens m'ont extrêmement aimée à ce qu'ils disoient, & je les aimois d'une maniere qui ne leur permettoit pas de m'oublier. Mais j'ay éprouvé en moy-mesme & en d'autres, qu'excepté les peres & les meres que l'on voit rarement abandonner leurs enfans, & dont ainsi que de nos freres & de nos sœurs il n'est pas juste de nous éloigner lorsqu'ils ont besoin

de consolation, & que nous pouvons la leur donner en demeurant toujours dans un parfait détachement : j'ay éprouvé, dis-je, lorsque je me suis veuë dans de grands besoins, que tous mes autres proches ont esté ceux dont j'ay reçu le moins d'assistance, & n'ay eu du secours que des personnes qui faisoient profession d'estre à Dieu. Croyez, mes Sœurs, que si vous le servez fidèlement vous ne trouverez point de meilleurs parens. Je le sçay par experience : & pourveu que vous demeuriez fermes dans cette resolution, dont vous ne pourriez vous départir sans manquer à vostre celeste Epoux qui est vostre ami le plus veritable, vous vous trouverez bien-tost délivrées de cette attache à vos parens.

Assurez-vous aussi que vous pouvez beaucoup plus vous confier en ceux qui ne vous aimeront que pour l'amour de Nostre Seigneur, que non pas en tous vos parens. Ils ne vous manqueront jamais ; & lorsque vous y penserez le moins vous trouverez en eux & des peres & des freres. Com-

me ils esperent d'en recevoir de Dieu la récompense, ils nous assistent de tout leur pouvoir pour l'amour de luy : au lieu que ceux qui prétendent tirer de nous leur récompense, nous voyant incapables par nostre pauvreté de la leur donner & que nous leur sommes entierement inutiles, se lassent bien-tost de nous assister. Je sçay que cela n'est pas general : mais qu'il arrive d'ordinaire, parce que le monde est toujourns le monde.

Si on vous dit le contraire & qu'on veuille le faire passer pour une vertu, ne le croyez pas. Il vous en arriveroit tant de maux qu'il faudroit m'engager dans un grand discours pour vous les représenter. Mais puisque de plus habiles que moy en ont écrit, je me contenteray de ce que je vous en ay dit. Que si toute imparfaite que je suis j'ay vû clairement le préjudice que cela apporte, jugez ce que pourront faire ceux qui sont beaucoup plus intelligens & plus vertueux que moy.

Les Saints nous conseillent de fuir le monde : & qui doute que tout ce qu'ils nous disent sur ce sujet ne nous

soit tres-utile? Croyez-moy, comme je vous l'ay déjà dit, rien ne nous y attache tant que nos parens, & rien n'est si difficile que de nous en détacher.

J'estime pour cette raison que celles qui abandonnent leur païs, font bien, pourveu que cet éloignement les détache de l'affection de leurs proches. Car le veritable détachement ne consiste pas à s'éloigner d'eux d'une presence corporelle, mais à s'unir de tout son cœur & de toute son ame à J E S U S - C H R I S T, parce que trouvant tout en luy, on n'a pas de peine à tout oublier pour l'amour de luy, quoy que la separation de nos proches soit toujourns fort avantageuse jusques à ce que nous connoissions cette verité. Mais alors Nostre Seigneur pour nous faire trouver de la peine à ce qui nous donnoit auparavant du plaisir, permettra peut-estre que nous serons obligées de converser avec nos parens.

CHAPITRE X.

Qu'il ne suffit pas de se détacher de ses proches si on ne se détache de soy-mesme par la mortification. Que cette vertu est jointe à celle de l'humilité. Qu'il ne faut pas preferer les penitences que l'on choisit à celles qui sont d'obligation, ny se flater dans celles que l'on doit faire.

LORS QUE nous serons ainsi détachées du monde & de nos parens, & que nous vivrons renfermées dans un Monastere en la maniere que nous avons dit, il semblera peut-estre que tout sera fait & qu'il ne nous restera plus d'ennemis à combattre. O mes Sœurs, n'ayez pas cette opinion, & gardez-vous bien de vous endormir. Vous feriez comme celuy qui se va coucher sans crainte après avoir bien fermé sa porte de peur des voleurs, & qui les auroit dans sa maison. Il n'y en a point de plus dangereux que les domestiques : & comme

Du détachement de soy-mesme,

nous sommes nous-mêmes ces voleurs intérieurs & secrets, & que nous demeurons toujours avec nous-mêmes, si nous ne prenons un soin tout particulier de combattre sans cesse notre volonté, plusieurs choses seront capables de nous faire perdre cette sainte liberté d'esprit, qui nous dégageant du poids de toutes les choses terrestres peut nous faire prendre notre vol vers notre celeste Createur.

Il sera utile pour ce sujet d'avoir toujours dans l'esprit que tout n'est que vanité & finit en un moment, afin de détacher nostre affection de ces choses passageres, pour l'attacher à ce qui subsistera éternellement. Car bien que ce moyen semble foible il ne laisse pas de fortifier beaucoup nostre ame, en faisant dans les moindres choses, que lorsque nous nous appercevons que nostre inclination nous y porte, nous prenons un extrême soin d'en retirer nostre pensée pour la tourner toute vers Dieu; en quoy sa Majesté nous assiste. Que nous luy sommes obligées en cette Maison, de ce qu'en renonçant à nos propres affections
nous

nous avons fait le plus difficile, puisqu'il est certain que ce grand & intime amour que nous nous portons fait que rien ne nous paroist si rude que cette séparation de nous-mêmes, & cette guerre que nous nous faisons par une mortification continuelle.

C'est icy que la véritable humilité peut trouver sa place : car il me semble que cette vertu, & celle du renoncement à nous-mêmes se tiennent toujours compagnie. Ce sont deux sœurs que nous ne devons jamais séparer : & au lieu que je vous conseille de vous éloigner de vos autres parens, je vous exhorte d'embrasser ceux-cy, de les aimer, & de ne les perdre jamais de vûë.

O souveraines vertus, Reines du monde, & cheres amies de Nostre Seigneur; vous qui dominez sur toutes les choses créées & nous délivrez de toutes les embûches du demon : celuy qui vous possède peut combattre hardiment contre tout l'enfer uni ensemble, contre le monde tout entier & tous ses attrait, sans avoir de quoy que ce soit, parce que le Royaume

De l'humilité jointe à la mortification & au détachement de soy mesme,

du Ciel luy appartient. Que pourroit-il craindre, puisqu'il compte pour rien de tout perdre, & ne compte pas mesme cette perte pour une perte? Son unique apprehension est de déplaire à son Dieu: & il le prie sans cesse de le fortifier dans ces deux vertus, afin qu'il ne les perde point par sa faute. Elles ont cela de propre de se cacher de telle sorte à celuy qu'elles enrichissent, qu'il ne les apperçoit point, ny ne peut croire de les avoir, quoy qu'on luy dise pour le luy persuader. Et il les estime tant qu'il ne se lasse jamais de travailler pour les acquérir, & s'y perfectionne ainsi de plus en plus. Or quoy que ceux qui possèdent ces vertus ne veuillent pas estre estimez tels qu'ils sont en effet, ils se font connoistre, contre leur intention, & l'on ne scauroit traiter avec eux sans s'en appercevoir aussitost.

Mais quelle folie me fait entreprendre de louer l'humilité & la mortification, après qu'elles ont reçu de si hautes loüanges de celuy-mesme qui est le Roy de la gloire: & qu'il a fait

voir par ses souffrances jusques à quel point il les estime ? C'est donc icy, mes Filles, qu'il faut faire tous vos efforts pour sortir hors de l'Egypte, puisqu'en possédant ces deux vertus elles seront comme une manne celeste qui vous fera trouver de la douceur & des délices dans les choses qui sont les plus âpres & les plus ameres au goust du monde.

Ce que nous devons premierement faire pour ce sujet est de renoncer à l'amour de nostre corps : en quoy il n'y a pas peu à travailler, parce que quelques-unes de nous aiment tant leurs aises & leur santé, qu'il n'est pas croyable combien ces deux choses font une rude guerre aussi-bien aux Religieuses qu'aux personnes du monde. Il semble que quelques-unes n'ayent embrassé la Religion que pour travailler à ne point mourir, tant elles prennent soin de vivre. Je demeure d'accord qu'en cette Maison cela ne se remarque gueres dans les actions; mais je voudrois que l'on n'en eust pas même le desir. Faites estat, mes Sœurs, que vous venez icy à dessein d'y mou-

rir pour JESUS-CHRIST; & non pas d'y vivre à vostre aise pour pouvoir servir JESUS-CHRIST, comme le diable s'efforce de le persuader, en insinuant que cela est nécessaire pour bien observer la Regle. Ainsi l'on a tant de soin de conserver sa santé pour garder la Regle, qu'on ne la garde jamais en effet, & qu'on meurt sans l'avoir accomplie entierement durant un seul mois, ny mesme peut-estre durant un seul jour.

J'avouë ne comprendre pas pourquoy nous sommes donc venuës icy. Et en verité il n'y a pas sujet d'apprehender que la discretion nous manque en ce point. Ce seroit une grande merveille si cela arrivoit. Car nos Confesseurs craignent aussi-tost que nous ne nous fassions mourir par des penitences excessives; & nous avons par nous-mesmes une telle repugnance à ce manquement de discretion, que plût à Dieu que nous fussions aussi exactes en tout le reste. Je sçay que celles qui pratiquent fidellement ces penitences austeres n'en demeureront pas d'accord, & répondront peut-

estre que je juge des autres par moy-
mesme. Je confesse qu'il est vray :
mais il y en a plus si je ne me trompe
qui me ressemblent dans ma foiblesse,
qu'il n'y en aura qui se trouveront of-
fensées de ce que je croy les autres aussi
foibles que je la suis. C'est pour cette
raison à mon avis que Nostre Seigneur
permet que nous soyons si mal saines :
& je considere comme une grande mi-
sericorde qu'il m'a faite, de l'estre.
Comme il voit que je prendrois tant
de soin de me conserver, il a voulu
qu'il y en eût au moins quelque sujet.

C'est une chose plaisante de voir les
tourmens que quelques-unes se don-
nent sans que personne les y oblige.
Il leur vient quelquefois un caprice de
faire des penitences déreglées & in-
discrettes, qui durent environ deux
jours ; & le diable leur met ensuite
dans l'esprit qu'elles font tort à leur
santé, & qu'après avoir éprouvé com-
bien elles leur sont préjudiciables, el-
les ne doivent jamais plus en faire,
non pas mesme celles qui sont d'obli-
gation dans nostre Ordre. Nous n'ob-
servons pas seulement les moindres

*Des penie-
rences in-
discrettes.*

choses de la Regle comme le silence ; quoy qu'il ne puisse nuire à nostre santé. Nous ne nous imaginons pas plutôt d'avoir mal à la teste , que nous cessons d'aller au Chœur , quoy qu'en y allant nous n'en fussions pas plus malades. Ainsi nous manquons un jour d'y aller , parce que nous avons mal à la teste : un autre jour parce que nous y avons eu mal ; & deux ou trois autres jours , de crainte d'y avoir mal. Et nous voulons après cela inventer selon nostre fantaisie , des penitences qui ne servent le plus souvent qu'à nous rendre incapables de nous acquitter de celles qui sont d'obligation. Quelquefois mesme l'incommodité qu'elles nous causent estant fort petite , nous croyons devoir estre déchargées de tout , & satisfaire à nostre devoir pourveu que nous demandions permission.

Vous me demanderez sans doute pourquoy la Prieure vous donne donc cette permission. Je répons , que si elle pouvoit voir le fonds de vostre cœur , elle ne vous la donneroit peut-estre pas. Mais comme vous luy re-

presentez qu'il y a de la necessité, & ne manquez ny d'un Medecin qui confirme ce que vous dites, ny d'une amie ou d'une parente qui vient pleurer auprès d'elle : quoy que la pauvre Mere juge qu'il y a de l'abus : que peut-elle faire ? La crainte de manquer à la charité la met en scrupule. Elle aime mieux que la faute tombe sur vous que non pas sur elle ; & elle apprehende de faire un mauvais jugement de vous. O mon Dieu pardonnez-moy si je dis que je crains fort que ces sortes de plaintes ne soient déjà passées en coutume parmi les Religieuses. Comme elles sont du nombre des choses qui peuvent arriver quelquefois, j'ay crû, mes Filles, en devoir parler icy, afin que vous y preniez garde. Car si le demon commence à nous effrayer par l'apprehension de la ruine de nostre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Dieu veuille nous donner par sa grace la lumiere dont nous avons besoin pour nous bien conduire en toutes choses.

 CHAPITRE XI.

Ne se plaindre pour de legeres indispositions. Souffrir les grands maux avec patience. Ne point apprehender la mort : & quel bonheur c'est que d'assujettir le corps à l'esprit.

Ne se plaindre des legeres indispositions.

IL me semble, mes Sœurs, que c'est une tres-grande imperfection que de se plaindre sans cesse pour de petits maux. Si vous les pouvez souffrir souffrez-les. S'ils sont grands ils se plaindront assez d'eux-mêmes par une autre maniere de plainte, & ne pourront pas long-temps estre cachez. Considerez qu'estant icy en petit nombre, si vous avez de la charité, & que l'une de vous prenne cette mauvaise coûtume, elle donnera beaucoup de peine à toutes les autres. Quant à celles qui seront veritablement malades, elles doivent le dire & souffrir qu'on les assiste de ce qui leur sera necessaire. Que si vous estes une fois délivrées de l'amour propre, vous res-

sentirez de telle sorte jusques au moindre des bons traitemens qu'on vous fera , qu'il ne faudra pas craindre que vous en preniez aucun sans necessité , ny que vous vous plaigniez sans sujet. Mais quand vous en aurez un legitime , il sera aussi à propos de le dire , qu'il sera mal de prendre du soulagement sans besoin. On auroit mesme grand tort si l'on manquoit alors de soin à vous assister. Et vous ne scauriez douter qu'on ne le fasse dans une Maison d'oraison & de charité , comme celle-cy où le nombre des personnes qui y demeurent est si petit , qu'il est facile d'y remarquer les besoins les unes des autres. Desaccoûtumez-vous donc de vous plaindre de certaines foibleses & indispositions de femmes qui ne sont pas de longue durée , & dont le diable remplit quelquefois l'imagination. Contentez - vous donc d'en parler seulement à Dieu. Autrement vous courez fortune de n'en estre jamais délivrées.

J'insiste beaucoup sur ce point parce que je l'estime fort important , & croy que c'est l'une des choses qui cau-

sent le plus de relâchement dans les Monasteres. Car plus on flate le corps, plus il s'affoiblit & demande qu'on le caresse. C'est une chose étrange que les pretextes que cette inclination luy fait trouver pour se soulager dans ses maux quelque legers qu'ils puissent estre, il trompe ainsi l'ame & l'empesche de s'avancer dans la vertu. Songez je vous prie combien il y a de pauvres malades qui n'ont pas seulement à qui se plaindre, puisque ces deux choses ne s'accordent point ensemble, d'estre pauvre, & bien traité. Representez-vous aussi combien il y a de femmes mariées (car je sçay qu'il y en a beaucoup & de bonne condition) qui bien qu'elles souffrent de grandes peines n'osent s'en plaindre, de peur de fâcher leurs maris. Helas ! pecheresse que je suis ; sommes-nous donc venuës en Religion pour estre plus à nostre aise qu'elles n'y sont ? Puisque vous estes exemptes de tant de travaux que l'on souffre dans le monde, apprenez au moins à souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu sans que tout le monde le sçache. Une fem-

me mal mariée n'ouvre pas la bouche pour se plaindre, mais souffre son affliction sans s'en consoler avec personne, de crainte que son mari ne se fâche qu'elle se plaint : & nous ne souffrirons pas entre Dieu & nous quelques-unes des peines que meritent nos pechez, principalement lorsque nos plaintes seroient inutiles pour les soulager ?

Je ne prétens point en cecy parler des grands maux, tels que sont une fièvre violente, quoy que je desire qu'on les supporte toujours avec moderation & patience : mais j'entens parler de ces legeres indispositions que l'on peut souffrir sans se mettre au lit, & sans donner de la peine à tout le monde. Que si ce que j'écris estoit vû hors de cette Maison, que diroient de moy toutes les Religieuses ? Mais que de bon cœur je le souffrirois si cela pouvoit servir à quelqu'une. Car lorsqu'il s'en trouve une seulement dans un Monastere qui se plaint ainsi sans sujet des moindres maux ; il arrive que le plus souvent on ne veut plus croire les autres, quelque grands que

soient les maux dont elles se plaignent.

Souffrir
patiem-
ment les
grands
maux.

Remettons-nous devant les yeux les saints Hermites des siècles passés que nous considérons comme nos pères, & dont nous prétendons imiter la vie. Combien de travaux & de douleurs souffroient-ils dans leur solitude par l'extrême rigueur du froid, par l'excessive ardeur du soleil, par la faim & par tant d'autres incommoditez sans avoir à qui s'en plaindre sinon à Dieu seul ? Croyez-vous donc qu'ils fussent de fer, & non pas de chair & d'os comme nous ? Tenez pour certain, mes Filles, que lorsque nous commençons à vaincre & à nous assujettir nos corps, ils ne nous tourmentent plus tant. Assez d'autres prendront soin de ce qui vous est nécessaire : & ne craignez point de vous oublier vous-mêmes, à moins qu'une évidente nécessité ne vous oblige de vous en souvenir.

Si nous ne nous résolvons de fouler aux pieds l'apprehension de la mort & de la perte de nostre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Effor-

cez-vous donc pour en venir-là, de vous abandonner entierement à Dieu, quoy qu'il puisse vous en arriver. Car que nous importe de mourir ? Ce miserable corps s'estant tant de fois moqué de nous, n'aurons-nous pas le courage de nous moquer au moins une fois de luy ? Croyez-moy, mes Sœurs, cette resolution est d'une plus grande consequence que nous ne sçaurions nous l'imaginer, puisque si nous nous accoûtumons à traiter nostre corps avec cette fermeté, nous nous l'assujettirons peu à peu, & en deviendrons enfin les maîtresses. Or c'est un grand point pour demeurer victorieux dans les combats de cette vie, que d'avoir vaincu un tel ennemi, Je prie Dieu qui seul en a le pouvoir de nous en faire la grace. Je croy qu'il n'y a que ceux qui jouissent déjà du plaisir de cette victoire qui soient capables de comprendre l'avantage qu'elle nous apporte. Il est si grand que je me persuade que si quelqu'un le pouvoit connoistre avant que de le posséder, il souffriroit tout sans peine pour jouir de ce repos & de cet empire sur soy-mesme,

CHAPITRE XII.

De la nécessité de la mortification intérieure. Qu'il faut mépriser la vie, & assujettir nostre volonté. Quelle imperfection c'est que d'affecter les prééminences, & remède pour n'y pas tomber.

De la
mortifi-
cation.

IL faut passer à d'autres choses, qui bien qu'elles semblent peu importantes le sont beaucoup. Tout paroist penible dans la vie que nous menons, & avec raison, vû que c'est une guerre continuelle que nous nous faisons à nous-mêmes. Mais lorsque nous commençons à combattre, Dieu agit dans nos ames, & nous favorise de tant de graces, que tout ce que nous pouvons faire & souffrir nous paroist léger. Or puisqu'en nous rendant Religieuses nous avons fait le plus difficile, qui est d'engager pour l'amour de Dieu nostre liberté en l'assujettissant au pouvoir d'autrui, & de nous obliger à jeûner, à garder le silence,

à demeurer en closture , à assister au Chœur & à l'Office , & à tant d'autres travaux , sans que quelque desir que nous eussions de nous soulager nous le puissions que tres-rarement , ayant peut-estre esté la seule à qui cela soit arrivé dans tant de Monasteres où j'ay esté : pourquoy ne travaillerons-nous pas à mortifier aussi nostre interieur : puisqu'estant bien réglé , l'exterieur le sera aussi , & qu'il n'y aura rien que nous ne fassions non-seulement avec plus de perfection & de merite , mais avec beaucoup de douceur & de repos ?

Cela s'acquiert peu à peu comme je l'ay dit , en resistant mesme dans les moindres choses à nostre propre volonté , jusques à ce que nostre corps soit entierement assujetti à nostre esprit. Je le redis encore. Tout , ou presque tout consiste à renoncer au soin de nous-mesmes & à ce qui regarde nostre satisfaction. Et le moins que puisse faire celuy qui commence à servir Dieu veritablement , c'est de luy offrir sa vie après luy avoir donné sa volonté. Que peut-on craindre en la

luy offrant, puisque toutes les personnes veritablement Religieuses ou unies à Dieu par la priere, & qui prétendent recevoir de luy des faveurs, ne sçauroient ne vouloir point mourir pour luy & porter leur croix pour le suivre sans tourner jamais la teste en arriere ? Ne sçavez-vous pas, mes Sœurs, que la vie d'un bon Religieux & de celuy qui aspire à estre du nombre des plus chers amis de Dieu, est un long martyre ? Je dis long en comparaison de ceux à qui l'on tranche la teste, quoy qu'on le puisse nommer court eu égard à la bréveté de cette vie, qui ne pouvant jamais estre longue se trouve quelquefois estre tres-courte. Et que sçavons-nous si la nôtre ne finira point une heure, ou mesme un moment après que nous aurons pris la resolution de servir Dieu ? Car cela ne pourroit-il pas arriver, puisqu'on ne sçauroit faire de fondement certain sur une chose qui doit finir, & moins encoré sur cette vie qui n'a pas seulement un jour d'assuré ? Ainsi en pensant qu'il n'y a point d'heure qui ne puisse estre nostre derniere

niere heure , qui fera celuy qui ne voudra pas la bien employer ?

Croyez-moy , mes Sœurs , le plus sûr est d'avoir toujourns ces pensées devant les yeux. Apprenons donc à contredire en toutes choses nostre volonté. Car encore que vous n'en veniez pas si-tost à bout : neanmoins si vous y travaillez avec soin & par le moyen de l'Oraison , vous arriverez insensiblement & sans y penser au comble de cette vertu. Il est vray qu'il paroist bien rude de dire que nous ne devons faire nostre volonté en rien : mais c'est lorsqu'on ne dit pas en mesme temps combien de plaisirs & de consolations accompagnent cette mortification , & les avantages qu'on en tire mesme durant cette vie. Ainsi comme vous la pratiquez toutes , n'ay-je pas raison de dire que le plus difficile est déjà fait ? Vous vous entr'exercez : vous vous entr'aidez , & chacune de vous s'efforce en cela de surpasser sa compagne.

Il faut apporter un extrême soin à reprimer nos mouvemens interieurs , principalement en ce qui concerne la

Contre
les desirs
des pré-
mines

ces, & la
vanité,

preference. Dieu nous garde par sa sainte Passion d'avoir jamais volontairement ces pensées dans nostre esprit, ou ces paroles dans nostre bouche. Il y a plus long-temps que je suis dans l'Ordre que non pas cette autre : je suis plus âgée que celle-cy : j'ay plus travaillé que celle-là : on traite une telle mieux que moy. Il faut rejeter ces pensées à l'instant qu'elles se presentent. Car si vous vous y arrestiez ou vous en entreteniez avec d'autres, elles deviendroient comme un poison & comme une peste qui produiroit de grands maux dans le Monastere. Que s'il arrive que vostre Superieure y consente & le souffre pour peu que ce soit, croyez que Dieu a permis pour vos pechez qu'elle ait esté établie dans cette charge, afin d'estre le commencement de vostre perte. Implorez de tout vostre cœur le secours du Ciel, & que toutes vos Oraisons tendent à obtenir le remede qui vous est nécessaire dans un tel besoin, puisque vous estes sans doute en peril.

Il y en aura peut-estre qui demanderont pourquoy j'insiste tant sur ce

point, & croiront que ce que je dis est trop severe, puisq̃ue Dieu ne laisse pas de répandre ses faveurs sur ceux qui ne sont pas dans un si parfait détachement. Je croy que lorsque cela arrive, c'est parce qu'il connoist par sa sagesse infinie que ces ames en ont besoin pour se pouvoir résoudre d'abandonner toutes choses pour l'amour de luy. Mais je n'appelle pas abandonner toutes choses d'entrer en Religion, puisqu'on peut trouver encore des attaches & des liens dans la Religion mesme, & qu'au contraire il n'y a point de lieu où une ame parfaite ne puisse estre dans le détachement & l'humilité. Il est vray neanmoins qu'il faut plus travailler pour cela en certains lieux que non pas en d'autres, & que l'on trouve un grand secours dans la retraite. Mais croyez-moy, pour peu qu'il reste d'affection pour l'honneur ou pour le bien, ce qui peut arriver comme ailleurs dans les Monasteres encore qu'il y en ait moins d'occasions & que la faute seroit bien plus considerable; celles-là mesme qui auroient passé beaucoup d'années dans l'exercice de

l'Oraison , ou pour mieux dire de la speculation , car la parfaite Oraison corrige enfin ces mauvaises inclinations , ne s'avanceront jamais gueres , & ne goûteront point le veritable fruit de l'Oraison.

Quoy que ces choses semblent n'être que des bagatelles , confiderez , mes Sœurs , combien il vous importe de vous y bien conduire , puisque vous n'estes venuës icy que pour ce sujet. Que si vous en usez autrement vous ne ferez pas plus honorées pour avoir recherché un faux honneur , & vous perdrez au lieu de gagner : ou pour mieux dire , la honte sera jointe à votre perte. Que chacune de vous considere combien elle avance dans l'humilité , & elle connoistra combien elle aura avancé dans la pieté.

Il me semble que pour ce qui regarde les prééminences le demon n'oseroit tenter , non pas mesme d'un premier mouvement-une personne qui est veritablement humble , parce qu'il est trop clair-voyant pour ne pas craindre que l'affront luy en demeure. Il sçait que s'il attaque par cet endroit

une ame qui a de l'humilité, il est impossible qu'elle ne se fortifie encore davantage dans cette vertu, en faisant une reflexion serieuse sur toute sa vie. Car alors elle verra le peu de service qu'elle a rendu à Dieu, les extrêmes obligations dont elle luy est redevable : ce merveilleux abaiffement qui l'a fait descendre jusques à elle pour luy donner exemple d'humilité ; la multitude de ses pechez ; & le lieu où ils luy avoient fait meriter d'estre precipitée. Ce qui luy donnera une confusion qui luy sera si avantageuse, que cet ennemi de nostre salut n'aura pas comme je l'ay dit la hardiesse de recommencer à la tenter, sçachant bien que tous ses efforts luy seroient également honteux & inutiles.

J'ay sur cela un avis à vous donner que je vous prie de graver pour jamais dans vostre memoire. C'est que si vous desirez de vous vanger du demon & d'estre bien-tost délivrées de ces sortes de tentations, il ne faut pas seulement en tirer de l'avantage dans vostre interieur, puisque ce seroit une grande imperfection d'y manquer ;

mais tâcher de faire que les Sœurs en profitent aussi par la maniere dont vous vous conduirez en l'exterieur. Ainsi découvrez aussi-tost à la Pricure cette tentation que vous aurez eüe. Suppliez-la instamment de vous ordonner de faire quelque chose de vil & de bas , ou bien faites-le de vous-mesme le mieux que vous pourrez. Travaillez à surmonter vostre volonté dans les choses où elle aura de la repugnance , que Nostre Seigneur ne manquera pas de vous découvrir. Et pratiquez les mortifications publiques qui sont en usage dans cette Maison. Par ce moyen vostre tentation ne durera gueres : & il n'y a rien que vous ne soyez obligées de faire pour empêcher qu'elle ne dure long-temps.

Dieu nous garde de ces personnes qui veulent allier l'honneur ou la crainte du deshonneur avec son service. Jugez je vous prie combien malheureux seroit l'avantage que vous pourriez en esperer , puisque comme je l'ay déjà dit l'honneur se perd en le cherchant , principalement en ce qui regarde la preference dans les Char-

ges; n'y ayant point de poison qui tuë si promptement le corps que cette dangereuse inclination tuë, si l'on peut parler ainsi, la perfection dans une ame.

Vous direz peut-estre que comme ce sont de petites choses & naturelles à tout le monde, on ne doit pas s'en mettre beaucoup en peine: ne vous y trompez pas je vous prie, & gardez-vous bien de les negliger, puisqu'elles s'augmentent peu à peu dans les Monasteres comme on voit peu à peu s'élever l'écume. Il n'y a rien de petit quand le peril est aussi grand qu'il l'est dans ces points d'honneur où l'on s'arreste à faire des reflexions sur le tort que l'on peut nous avoir fait. Voulez-vous en sçavoir une raison entre plusieurs autres? C'est que le diable ayant possible commencé à vous tenter par une chose tres-peu considerable, il la fera paroistre à l'une de vos Sœurs si importante qu'elle croira faire une action de charité en vous disant, qu'elle ne comprend pas comment vous pouvez endurer un tel affront; qu'elle prie Dieu de vous donner de la pa-

tience, que vous luy devez offrir cette injure, & qu'un Saint ne pourroit pas souffrir davantage.

Enfin cet esprit infernal envenime de telle sorte la langue de cette Religieuse, qu'encore que vous soyez resoluë de souffrir ce déplaisir il vous reste une tentation de complaisance & de vaine gloire de l'avoir souffert, quoy que ce n'ait pas esté avec la perfection que vous voudriez. Car nostre nature est si foible, que lors mesme que nous retranchons les sujets de vanité en disant que cela ne merite pas de passer pour une souffrance, nous ne laissons pas de croire que nous avons fait quelque action de vertu & de le sentir. A combien plus forte raison donc le sentirons-nous quand nous verrons que les autres en sont touchez pour l'amour de nous ? Ainsi nostre peine s'augmente : nous nous imaginons d'avoir raison : nous perdons les occasions de meriter : nostre ame demeure foible & abattuë ; & nous ouvrons la porte au demon pour revenir encore plus dangereusement nous attaquer. Il pourra mesme arriver que
lorsque

lorsque vous serez dans la resolution de souffrir avec patience, quelques-unes vous viendront demander si vous estes donc une stupide & une beste, & s'il n'est pas juste d'avoir quelque sentiment des injures que l'on nous fait. Au nom de Dieu, mes cheres Filles, que nulle de vous ne se laisse aller à cette indiscrete charité de témoigner de la compassion en ce qui regarde ces injures & ces torts imaginaires, puisque ce seroit imiter les amis & la femme du bienheureux Job.

CHAPITRE XIII.

*Suite du discours de la mortification.
Combien il importe de déraciner
promptement une mauvaise coûtume,
& fuir le desir d'estre estimé.
Qu'il ne faut pas se haster de recevoir
les Religieuses à faire profession.*

JE ne me contente pas de vous l'avoir souvent dit, mes Sœurs, je veux encore vous le laisser par écrit, afin que vous ne l'oublyiez jamais.

L

De la
mortification,

Non-seulement toutes celles qui seront en cette Maison ; mais toutes les personnes qui desirent d'estre parfaites doivent fuir de mille lieux de tels & semblables discours ; J'avois raison ; on m'a fait tort ; & il n'y avoit nulle apparence de me traiter de la sorte. Dieu nous garde s'il luy plaist de ces mauvaises raisons. Y avoit-il donc à vostre avis quelque raison pour faire souffrir tant d'injures à J E S U S-CHRIST Nostre Sauveur qui estoit la mesme bonté , & pour le traiter avec des injustices & des cruautez si opposées à toute sorte de raison ? J'avouë que je ne conçois pas ce que peut faire une Religieuse dans un Monastere lorsqu'elle ne veut point porter d'autres croix que celles qui sont fondées en raison. Elle feroit beaucoup mieux de retourner dans le monde où toutes ces belles raisons ne l'empêcheroient pas de souffrir mille déplaisirs. Pouvez-vous donc endurer des choses si rudes que vous ne meritiez pas de souffrir encore davantage ? Et quelle raison pouvez-vous avoir de vous plaindre ? Pour moy je confesse

que je ne sçauois le comprendre.

Lorsqu'on nous rend de l'honneur, que l'on nous caresse, & que l'on nous traite favorablement, c'est alors que nous devrions nous servir de ces raisons, puisque c'est sans doute contre toute sorte de raison que nous sommes bien traitées durant cette vie. Mais quand on nous fait quelque tort (car c'est le nom que l'on donne à des choses qui ne le méritent pas) sans en effet nous faire tort, je ne voy pas quel sujet nous pouvons avoir de nous en plaindre. Nous sommes les épouses d'un Roy éternel; ou nous ne le sommes pas. Si nous le sommes, y a-t-il quelque honneste femme qui soit qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, ne participe point aux outrages que l'on fait à son mari, vû que tous les biens & les maux leur sont communs? Et puisqu'en qualité d'épouses nous prétendons de regner avec nostre Epoux dans le comble de son bonheur & de sa gloire: n'y auroit-il pas de la folie à ne vouloir point participer à ses injures & à ses travaux? Dieu nous preserve s'il luy plaist d'un desir

si extravagant. Mais au contraire que celle d'entre nous qui passera pour la moins considérée se croye la plus heureuse, ainsi que véritablement elle le fera, puisque supportant ce mépris comme elle doit, elle ne sçauroit manquer d'estre honorée dans cette vie & dans l'autre.

Croyez-moy donc en cela, mes Filles. Mais quelle folie à moy de dire que l'on me croye en une chose que la sagesse increée dit elle-mesme? Tâchons d'imiter en quelque sorte l'extrême humilité de la sainte Vierge dont nous avons l'honneur de porter l'habit. Estant ses Religieuses ce seul nom nous doit remplir de confusion, puisque quelque grande que nous paroisse nostre humilité, elle est si éloignée de celle que nous devrions avoir pour estre les véritables filles d'une telle Mere, & les dignes épouses d'un tel Epoux.

Contre
les mau-
vaises
coustu-
mes, &
la vanité.

Que si l'on ne travaille promptement à déraciner ces imperfections dont j'ay parlé, ce qui paroist aujourd'huy n'estre rien deviendra peut-estre demain un peché veniel, & si dange-

ceux que si on le neglige il sera suivi de beaucoup d'autres. Ainsi vous voyez combien cela est à craindre dans une Congregation, & combien celles qui sont sujettes à ces defauts sont obligées d'y prendre garde, afin de ne nuire pas aux autres qui travaillent pour nostre bien par le bon exemple qu'elles nous donnent.

Si nous sçavions quel malheur c'est de laisser introduire une mauvaise coutume, nous aimerions mieux mourir que d'en estre cause. Car la mort du corps est peu considerable; au lieu que les maux qui peuvent tirer après eux la perte des ames sont si grands qu'ils ne paroissent sans fin, à cause que de nouvelles Religieuses remplissant la place des anciennes à mesure qu'elles meurent, il arrivera peut-estre qu'elles imiteront plutôt un seul mauvais exemple qu'elles auront remarqué, que plusieurs vertus qu'elles auront vûës; parce que le demon nous renouvelle continuellement le souvenir de l'un, & que nostre infirmité nous fait oublier les autres si nous n'y prenons extrêmement garde, & n'im-

plorons sans cesse le secours de Dieu.

Ne se pas
hasster de
faire des
Professes.

O qu'une Religieuse qui se sent incapable d'observer les regles établies dans cette Maison, feroit une grande charité & rendroit un service agreable à Dieu si elle se retiroit avant que de faire profession, & laissoit ainsi les autres en paix ! Pour moy si j'en estois cruë il n'y a point de Monastere où avant que de recevoir une telle personne à faire profession, on n'éprouvast durant plusieurs années si elle ne se corrigeroit point. Je ne parle pas maintenant des fautes qui regardent la penitence & les jeûnes, parce qu'encore que ce soient des fautes, elles ne sont pas si dangereuses que les autres : Mais j'entens parler de ces imperfections qui consistent à prendre plaisir d'estre estimées, à remarquer les fautes d'autrui, & ne remarquer jamais les siennes, & autres semblables qui procedent sans doute d'un defect d'humilité. Car s'il y en a quelqu'une en qui ces defauts se rencontrent, & à qui Dieu ne donne pas après plusieurs années la lumiere necessaire pour les connoistre & s'en cor-

riger, gardez-vous bien de la retenir davantage parmi vous, puisqu'elle n'y auroit jamais de repos, ny ne vous permettroit jamais d'en avoir.

Je ne puis penser sans douleur qu'il arrive souvent que des Monasteres pour ne pas rendre l'argent que des filles y ont apporté, ou par la crainte de faire quelque deshonneur à leurs parens, enferment dans leur Maison le larron qui leur vole leur tresor. Mais n'avons-nous pas en celle-cy renoncé à l'honneur du monde, puisque des pauvres tels que nous sommes ne peuvent prétendre d'estre honorez ? Et quelle seroit donc nostre folie de vouloir que les autres le fussent à nos dépens ? Nostre bonheur consiste, mes Sœurs, à bien servir Dieu : & ainsi celle qui se sentira capable de vous détourner d'un si grand bien, doit se retirer & demeurer chez elle avec cet honneur qui luy est si cher. C'est pour ce sujet que nos saints Peres ont ordonné une année de Noviciat : Et je souhaiterois qu'on ne reçust icy les Religieuses à profession qu'au bout de dix ans. Car si elles sont humbles ce

retardement ne leur fera point de peine, sçachant que pourveu qu'elles soient bonnes on ne les renvoyera pas. Et si elles ne sont pas humbles, pourquoy veulent-elles nuire à cette assemblée de saintes ames qui se sont consacrées à J E S U S - C H R I S T ?

Quand je parle de celles qui ne sont pas bonnes je n'entens pas dire par-là qu'elles soient vaines, puisque j'espere avec la grace de Dieu qu'il n'y en aura point de telles dans cette Maison. Mais j'appelle n'estre pas bonnes, de n'estre pas mortifiées, & d'avoir au contraire de l'attache au monde & à elles-mesmes dans les choses que j'ay dites. Que celle qui sçait en sa conscience qu'elle n'est pas fort mortifiée me croye donc, & ne fasse point profession si elle ne veut dès ce monde trouver un enfer. Dieu veuille qu'elle ne le trouve pas aussi en l'autre, puisqu'elle a beaucoup de choses qui l'y conduisent : que ny elle-mesme ny les autres ne comprennent pas peut-estre si bien que je fais. Que si elle n'ajoute foy à mes paroles le temps luy fera connoistre que je dis vray. Car nous

ne prétendons pas seulement icy de vivre comme des Religieuses ; mais de vivre comme des Hermites à l'imitation de nos saints Peres des siècles passez ; & par consequent à nous détacher de l'affection de toutes les choses créées. Aussi voyons-nous que Nostre Seigneur fait cette faveur à celles qu'il a particulièrement choisies pour le servir dans ce Monastere ; & qu'encore que ce ne soit pas avec toute la perfection qui seroit à souhaiter , il paroist visiblement qu'elles y tendent par la joye qu'elles ont de considerer qu'elles n'auront jamais plus de commerce avec les choses qui regardent cette miserable vie , & par le plaisir qu'elles prennent à tous les exercices de la sainte Religion.

Je le dis encore , que celle qui sent avoir quelque inclination pour les choses de la terre , & ne s'avance pas dans la vertu n'est point propre pour ce Monastere ; mais elle peut aller dans un autre si elle veut estre Religieuse. Que si elle ne le fait pas , elle verra ce qui luy en arrivera. Au moins elle n'aura pas sujet de se plaindre de

moy qui ay commencé d'établir cette Maison, ny de m'accuser comme si je ne l'avois pas avertie de la maniere dont on y doit vivre. S'il peut y avoir un Ciel sur la terre, ce lieu-cy en est un sans doute pour les ames qui n'ayant autre desir que de plaire à Dieu méprisent leur satisfaction particuliere, & la vie qui s'y pratique est tres-sainte. Que si quelqu'une de vous desire autre chose que de contenter Dieu, elle ne sçauroit y estre contente, parce qu'elle ne l'y trouvera pas; & une ame mécontente est comme une personne dégoûtée à qui les meilleures viandes, que les personnes saines mangeroient avec le plus d'appetit, font mal au cœur. Ainsi elle fera mieux son salut en quelque autre lieu; il pourra arriver que peu à peu elle y acquerra la perfection qu'elle ne pouvoit souffrir icy à cause qu'on l'y embrasse tout d'un coup. Car bien qu'en ce qui regarde l'interieur on y donne du temps pour se détacher entierement de l'affection de toutes choses & pour pratiquer la mortification; il est vray que pour ce qui est de l'exterieur on y

en donne fort peu, à cause du dommage qu'en pourroient recevoir les autres Sœurs. Que si marchant en si bonne compagnie, & voyant que toutes les autres pratiquent ce que j'ay dit, l'on ne s'avance pas en un an, je croy que l'on ne s'avancera pas en plusieurs années. Ce n'est pas que je prétende que cette personne s'en acquitte aussi parfaitement que les autres : mais au moins doit-elle faire connoistre que la santé de son ame se fortifie peu à peu : & qu'ainsi la maladie n'est pas mortelle.

CHAPITRE XIV.

Bien examiner la vocation des filles qui se presentent pour estre Religieuses. Se rendre plus facile à recevoir celles qui ont de l'esprit. Et renvoyer celles qui ne sont pas propres à la Religion, sans s'arrester à ce que le monde peut dire.

JE ne doute point que Dieu ne favorise beaucoup celles qui se presentent avec bonne intention pour

Bien examiner la vocation des Religieuses.

estre reçûes. C'est pourquoy il faut bien examiner quel est leur dessein, & si elles ne sont point seulement poussées par l'esperance d'y estre plus commodément que dans le monde, ainsi qu'on le voit aujourd'huy arriver à plusieurs. Ce n'est pas que quand elles auroient mesme cette pensée Nôtre Seigneur ne puisse la corriger, pourveu que ce soient des personnes de bon sens. Car si elles en manquent il ne faut point les recevoir, parce qu'elles ne seroient pas capables de comprendre les bons avis qu'on leur donneroit, pour leur découvrir ce qu'il y auroit eu de defectueux en leur entrée, & leur montrer ce qu'elles devroient faire pour le reparer; à cause que la pluspart de celles qui ont peu d'esprit croient toujourns sçavoir mieux que les plus sages ce qui leur est propre: & ce mal me semble incurable, parce qu'il arrive tres-rarement qu'il ne soit accompagné de malice. Or quoy qu'on le pust tolerer dans une Maison où il y auroit quantité de Religieuses, on ne le sçauroit souffrir dans le petit nombre que nous som-

mes. Mais lorsqu'une personne de bon sens commence à s'affectionner au bien elle s'y attache fortement, à cause qu'elle connoist que c'est le meilleur & le plus sûr : & encore qu'elle ne s'avance pas beaucoup dans la vertu, elle pourra servir aux autres en plusieurs choses, particulièrement par ses bons conseils, sans donner de la peine à personne : au lieu que quand l'esprit manque je ne voy pas en quoy elle pourroit estre utile à une Communauté; mais je voy bien qu'elle luy pourroit estre fort nuisible.

Ce defaut d'esprit ne se peut pas si tost reconnoistre, parce qu'il y en a plusieurs qui parlent bien, & qui comprennent mal ce qu'on leur a dit; & d'autres qui encore qu'elles parlent peu & assez mal, raisonnent bien en plusieurs choses. Il y en a d'autres qui estant dans une sainte simplicité sont tres-ignorantes en ce qui regarde les affaires & la maniere d'agir du monde, & fort sçavantes en ce qui se doit traiter avec Dieu. C'est pourquoy il faut beaucoup les observer avant que de les recevoir, & extrê-

mement les éprouver avant que de les faire Professes. Que le monde sçache donc une fois pour toutes, que vous avez la liberté de les renvoyer, parce que dans un Monastere où il y a autant d'austeritez que dans celuy-cy, vous pouvez avoir plusieurs raisons qui vous y obligent. Et lorsque l'on sçaura que nous en usons ordinairement de la sorte, on ne le tiendra plus à injure.

Je dis cecy, parce que le siecle où nous vivons est si malheureux, & nôtre foiblesse si grande, qu'encore que nos saints predecesseurs nous ayent expressément recommandé de n'avoir point d'égard à ce que le monde considere comme un deshonneur, neanmoins la crainte de fâcher des parens, & afin d'éviter quelques discours peu considerables qui s'en feroient dans le monde, nous manquons à pratiquer cette ancienne & si loüable coutume. Dieu veuille que celles qui les recevront ainsi n'en soient point châtiées en l'autre vie; quoy qu'elles ne manquent jamais de pretextes pour faire croire que cela se peut legitimement.

Cecy vous est à toutes si important que chacune doit le considerer en particulier, le fort recommander à Nôtre Seigneur, & encourager la Supérieure d'y prendre soigneusement garde. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous donne la lumiere qui vous est necessaire pour ce sujet. Je suis persuadée que lorsque la Supérieure examine sans interest & sans passion ce qui est le plus utile pour le bien du Monastere, Dieu ne permet jamais qu'elle se trompe, & qu'au contraire elle ne peut sans faillir se laisser aller à ces fausses compassions & à ces impertinentes maximes d'une prudence toute seculiere & toute humaine.

CHAPITRE XV.

Du grand bien que c'est de ne se point excuser encore que l'on soit repris sans sujet.

AYANT dessein de vous exhorter maintenant à pratiquer une vertu d'un tel merite qu'est celle de De l'avantage qu'il y a de ne se

point ex-
cuser.

ne s'excuser jamais, j'avouë que c'est avec une grande confusion d'avoir si mal pratiqué moy - mesme ce que je me trouve obligée d'enseigner aux autres : parce qu'il est vray que je m'imagine toûjours d'avoir quelque raison de croire que je fais mieux de m'excuser. Ce n'est pas que cela ne soit permis en de certaines rencontres, & que ce ne fust mesme une faute d'y manquer. Mais je n'ay pas la discretion, ou pour mieux dire l'humilité qui me seroit necessaire pour faire ce discernement. Car c'est sans doute une action de fort grande humilité, & imiter Nostre Seigneur de se voir condamner sans avoir tort & de se taire. Je vous prie donc de tout mon cœur de vous y appliquer avec soin, puisque vous en pouvez tirer un grand avantage ; & qu'au contraire je n'en voy point à vous excuser, si ce n'est comme je l'ay dit en certaines occasions qui pourroient causer de la peine si on ne disoit pas la verité.

Celuy qui aura plus de discretion que je n'en ay, comprendra aisément cecy ; & je croy qu'il importe beaucoup

coup de s'exercer à cette vertu, ou de tâcher d'obtenir de Nostre Seigneur une veritable humilité qui en est comme la source. Car celuy qui est veritablement humble desire d'estre mésestimé, persecuté, & condamné, quoy qu'il n'en ait point donné de sujet. Que si vous voulez imiter Nôtre Seigneur, en quoy le pouvez-vous mieux, puisqu'on n'a besoin pour cela, ny de forces corporelles, ny de secours que de Dieu seul ?

Je souhaiterois, mes Sœurs, que nous nous efforçassions de mettre nôtre devotion à pratiquer ces grandes vertus plutôt qu'à faire des penitences excessives, dans lesquelles vous sçavez que je vous conseille d'estre retenuës, parce qu'elles peuvent nuire à la santé si elles ne sont accompagnées de discretion : au lieu que quelque grandes que soient les vertus interieures il n'y a rien du tout à craindre, puisqu'en fortifiant l'ame, elles ne diminuënt point les forces nécessaires au corps pour pouvoir servir la Communauté, & que comme je vous l'ay dit autrefois, on peut dans la pra-

rique des petites choses se rendre capable de remporter la victoire dans les grandes.

Mais que cela est aisé à dire, & que je le pratique mal ! Il est vray que je n'ay jamais pû l'éprouver en des choses de conséquence, puisque je n'ay jamais entendu dire de mal de moy que je n'aye vû clairement qu'il y avoit sujet d'en dire beaucoup davantage ; parce qu'encore que ce qu'on en disoit ne fust pas du tout comme on le disoit, j'avois en plusieurs autres choses offensé Dieu, & qu'ainsi on m'épargnoit en n'en parlant point : joint que je suis toujours plus aisé que l'on me blâme de ce que je n'ay pas fait, que non pas de ce que j'ay fait.

Il sert beaucoup pour acquerir cette vertu de considérer qu'on ne peut rien perdre, & qu'on gagne en diverses manieres en la pratiquant, dont la principale est qu'elle nous fait imiter en quelque sorte Nostre Seigneur : Je dis en quelque sorte, parce que tout bien considéré on ne nous accuse jamais d'avoir failli que nous ne soyons tombez dans quelque faute, puisque

nous y tombons sans cesse ; que les plus justes pechent sept fois le jour, & que nous ne sçaurions sans faire un mensonge , dire que nous sommes exemts de peché. Ainsi quoy que nous n'ayons pas fait la faute dont on nous accuse , nous ne sommes jamais entièrement innocens comme l'estoit nostre bon J E S U S.

Mon Dieu , quand je considere en ce combien de manieres vous avez souffert sans l'avoir merit  en nulle maniere , je ne sçay que dire ny où j'ay l'esprit lorsque je ne desire pas de souffrir ; & je sçay aussi peu ce que je fais lorsque je m'excuse. Vous n'ignorez pas ,   mon tout & mon bien unique, que s'il y a quelque chose de bon en moy je le tiens de vostre pure liberalité. Et qui vous empesche , Seigneur, de me donner aussi-tost beaucoup que peu , puisque si vous vous reteniez de me donner parce que je ne le merite pas , je meriterois aussi peu les faveurs que vous m'avez déja faites ? Seroit-il possible que je voulusse qu'on d t du bien d'une creature aussi mauvaise que je suis , sçachant combien de mal on

» a dit de vous qui estes le bien suprê-
 » me ? Ne le souffrez pas , ô mon Dieu,
 » ne le souffrez pas. Je ne voudrois
 » pour rien du monde que vous per-
 » missiez qu'il y eust la moindre chose
 » dans vostre servante qui fust defagree-
 » ble à vos yeux. Considerez , Seigneur,
 » que les miens sont pleins de tenebres ;
 » & qu'ainsi le moindre objet les arreste.
 » Illuminez-les , & faites que je desire
 » sincerement que tout le monde m'ait
 » en horreur , puisque j'ay cessé tant de
 » fois de vous aimer , quoy que vous
 » m'aimiez si fidèlement. Quelle folie,
 » mon Dieu , est la nostre ? quel avan-
 » tage prétendons-nous de satisfaire les
 » creatures : & que nous importe qu'el-
 » les nous accusent de mille fautes pour-
 » veu que nous n'en commettions point
 » en vostre presence ?

O mes Filles , qu'il est vray que
 nous ne comprenons point cette veri-
 té , & qu'ainsi nous n'arrivons jamais
 au comble de la perfection religieuse !
 Car pour y arriver il faut considerer
 & peser beaucoup ce qui est en effet ,
 & ce qui n'est qu'en apparence ; c'est-
 à-dire , ce qui est defectueux au juge-

DE LA PERFECT. Ch. XV. 141
ment du Createur, & ce qui ne l'est
qu'au jugement des creatures. Quand
il n'y auroit en cecy autre avantage
que la honte que recevra la personne
qui vous aura accusée de voir que vous
vous laissez condamner injustement :
ne seroit-il pas tres-considerable ? une
de ces actions instruit & édifie quel-
quefois davantage une ame, que dix
prédications ne le pourroient faire :
& la défense de l'Apostre jointe à nô-
tre insuffisance nous rendant incapa-
bles de prescher par des paroles, nous
devons toutes nous efforcer de pres-
cher par nos actions. Quelque ren-
fermées que vous soyez, ne vous ima-
ginez pas que le mal ou le bien que
vous ferez puisse estre caché ; & quoy
que vous ne vous excusiez point,
croyez-vous qu'il ne se trouve pas des
personnes qui prennent vostre défen-
se, & qui vous excusent ? Considerez
de quelle sorte Nostre Seigneur ré-
pondit en faveur de la Magdelene
dans la maison du Pharisien, & lors-
que Marthe sa sœur l'accusoit devant
luy-mesme. Il n'usera pas envers vous
de la rigueur qu'il a exercée envers

foy-mesme, en ne permettant que le bon Larron prist sa défense que lorsqu'il estoit déjà attaché à la croix : Mais il suscitera quelqu'un qui vous défendra ; & si cela n'arrive pas, ce sera pour vostre avantage.

Ce que je vous dis est tres-veritable, & je l'ay moy-mesme vû arriver. Je ne desirerois pas néanmoins que ce fust ce motif qui vous touchast ; & je serois bien-aïse que vous vous réjouissiez de n'estre point justifiées. Que si vous pratiquez ce conseil, le temps vous en fera connoistre l'utilité. Car on commence par-là d'acquérir la liberté de l'esprit, & l'on se soucie aussi peu que l'on dise de nous du mal que du bien, parce que l'on n'y prend non plus de part que s'il regardoit un autre. De mesme que lorsque deux personnes s'entretiennent nous ne pensons point à leur répondre, parce que ce n'est pas à nous à qui elles parlent : ainsi nous estant accoûtumées dans ces rencontres où l'on parle contre nous à ne rien répondre pour nostre défense, il nous semble qu'on ne parle point à nous. Comme nous sommes fort

DE LA PERFECT. Ch. XVI. 143
sensibles & fort peu mortifiées, cecy
nous pourra paroistre impossible; &
j'avouë que d'abord il est difficile de
le pratiquer : mais je sçay pourtant
qu'avec l'assistance de Nostre Seigneur
nous pouvons acquerir ce détachement
de nous-mesmes.

CHAPITRE XVI.

*De l'humilité. De la contemplation.
Que Dieu en donne tout d'un coup
à certaines ames une connoissance
passagere. De l'application conti-
nuelle que l'on doit avoir à Dieu.
Qu'il faut aspirer à ce qui est le plus
parfait.*

NE vous imaginez pas, mes Fil-
les, que je sois déjà entrée fort
avant dans ce discours, puisque je ne
fais encore comme l'on dit d'ordina-
re que de preparer le jeu. Vous m'a-
vez priée de vous instruire du com-
mencement de l'Oraison : & j'avouë
que je n'en sçay point d'autre que la
pratique de ces vertus, quoy que Dieu

*De l'hu-
milité,*

ne m'ait pas conduite par celui-cy ; puisque je n'ay pas mesme le commencement des dispositions saintes dont j'ay parlé. Ainsi vous avez sujet de croire , pour continuer à me servir de la comparaison du jeu des échecs , que celle qui ne sçait pas seulement arranger les pieces n'a garde de bienjouïer ny de pouvoir gagner la partie. Que si vous trouvez étrange que je vous parle d'un jeu que l'on ignore , & que l'on doit ignorer en cette Maison , jugez par-là quelle personne Dieu vous a donnée pour mere , puisque j'ay mesme sçeu autrefois une chose si vaine & si inutile. On dit néanmoins que ce jeu est permis en quelques rencontres. Et combien nous seroit-il non-seulement permis , mais avantageux de l'imiter en quelque sorte , en pratiquant les vertus avec tant d'ardeur que ce divin Roy püst estre reduit en peu de temps à ne pouvoir ny à ne vouloir plus échapper d'entre nos mains ? La Dame est celle de toutes les pieces qui luy fait le plus la guerre , les autres ne faisant que la soutenir : & dans la guerre sainte dont je veux parler , l'humilité est

cette

cette Dame qui le presse le plus de se rendre. C'est elle qui l'a tiré du Ciel pour le faire descendre dans le sein de la sainte Vierge : & c'est par elle que nous pouvons avec un seul de nos cheveux , comme dit l'Epoux dans le Cantique , le tirer à nous pour le faire venir dans nos ames. Ainsi ne doutez point , mes Filles , qu'à proportion de vostre humilité vous ne possédiez plus ou moins cette Majesté infinie. Car j'avouë ne pouvoir comprendre qu'il y ait de l'humilité sans amour , non plus que de l'amour sans humilité ; ny que l'on arrive à la perfection de ces deux vertus sans entrer dans un grand détachement de toutes les choses créées.

Que si vous me demandez pourquoy je vous parle des vertus , puisque vous avez tant de Livres qui en traitent , & que vous ne desirez d'apprendre de moy que ce qui regarde la contemplation ; je répons que si vous eussiez voulu que je vous parlasse de la méditation je l'aurois pû faire , & vous conseiller à toutes de la pratiquer , quand mesme vous n'aurez pas

les vertus, parce que c'est par-là qu'il faut commencer afin de les acquérir, parce que cela est important à la vie de l'ame, & parce qu'il n'y a point de Chrestien quelque grand pecheur qu'il puisse estre, qui manque d'en user de la sorte lorsque Dieu luy ouvre les yeux pour le rendre capable d'un si grand bonheur. Je l'ay déjà écrit ailleurs après plusieurs autres qui sçavent aussi-bien ce qu'ils disent comme il est certain que je l'ignore; mais il suffit que Dieu le sçache.

De la
contem-
plation.

La contemplation, mes Filles, est une chose differente de ce que je viens de dire, & c'est en quoy l'on se trompe. Car lorsqu'une personne donne quelque temps chaque jour à penser à ses pechez, ce qu'il n'y a point de Chrestien qui ne doive faire, à moins que de ne l'estre que de nom; on dit aussi-tost que c'est un grand contemplatif, & l'on veut qu'il ait toutes les vertus que doivent avoir ceux qui le sont veritablement; luy-mesme plus que nul autre le prétend aussi. Mais c'est errer dans les principes: c'est ne sçavoir pas seulement arranger son

jeu; & c'est croire qu'il suffit de connoistre les pieces pour pouvoir donner échec & mat : Cela, mes Filles, ne va pas ainsi : car ce Roy de gloire ne se rend & ne se donne qu'à celuy qui se donne tout entier à luy.

Ainsi si vous desirez que je vous montre le chemin qui mene à la contemplation, souffrez que je m'étende un peu sur ce sujet quoy que les choses que je vous diray ne vous paroissent pas d'abord fort importantes, puisqu'à mon avis elles le sont. Que si vous ne les voulez pas entendre ny les pratiquer, demeurez donc durant toute vostre vie avec vostre Oraison mentale : car je vous assure & tous ceux qui aspirent à ce bonheur, que vous n'arriverez jamais à la véritable contemplation. Il se peut faire néanmoins que je me trompe, parce que je juge des autres par moy-mesme qui ay travaillé durant vingt ans pour l'acquiescer.

Comme quelques-unes de vous ne sçavent ce que c'est qu'Oraison mentale, je veux maintenant vous en parler : & Dieu veuille que nous la pra-

tiquions aussi-bien qu'elle le doit estre. Mais je crains que nous n'ayons beaucoup de peine d'en venir à bout si nous ne travaillons pour acquerir les vertus, quoy que non pas en un si haut degré qu'il est besoin de les avoir pour arriver jusques à la contemplation.

Je dis donc que le Roy de gloire ne viendra jamais dans nos ames jusques à s'unir à elles, si nous ne nous efforçons d'acquerir les grandes vertus. Surquoy je m'explique, parce que si vous me surpreniez à vous dire quelque chose qui ne fust pas véritable, vous ne me croiriez plus en rien, & auriez raison si je le faisois à dessein : mais Dieu me garde de tomber dans une si grande faute. Si cela m'arrive, ce ne sera que manque d'intelligence. Ce que je veux dire est donc que Dieu fait quelquefois une si grande faveur à des personnes qui sont en mauvais estat, qu'il les élève jusques à la contemplation, afin de les retirer par ce moyen d'entre les mains du demon.

O mon Seigneur ! combien de fois

vous engageons - nous d'en venir aux prises avec luy : & ne vous suffit-il pas que pour nous apprendre à le vaincre, vous ayez bien voulu souffrir qu'il vous ait pris entre ses bras quand il vous porta sur le haut du Temple ? quel spectacle fut-ce alors, mes Filles, de voir le Soleil de justice enfermé par les tenebres : & quelle dût estre la terreur de cet esprit malheureux, quoy qu'il ignorast qui estoit celuy qu'il portoit, parce que Dieu ne luy permit pas de le connoistre ? pouvons-nous trop admirer une si grande bonté & une si grande misericorde ; & quelle honte ne doivent point avoir les Chrestiens de l'engager tous les jours à lutter encore avec un monstre si horrible ?

Certes, mon Dieu, vous aviez be-
soin pour le vaincre d'une aussi grande
force qu'est la vostre : Mais comment
n'avez-vous point esté affoibli par tant
de tourmens que vous avez soufferts à
la Croix ? O qu'il est bien vray que
l'amour répare tout ce qu'il fait souffrir !
Et ainsi je croy, mon Sauveur, que si vous eussiez voulu survivre à vos

» tourmens & à vos douleurs, le mes-
» me amour qui vous les fit endurer
» auroit sans nul autre remede refermé
» vos playes. O mon Dieu, si je pou-
» vois avoir ce mesme amour dans tou-
» tes les choses qui me causent de la pei-
» ne & de la douleur, que je souhait-
» terois de bon cœur toutes les souffran-
» ces, estant assurée d'estre guerrie de
» mes maux par un remede si divin &
» si salutaire.

Mais pour revenir à ce que je di-
sois, il y a certaines ames que Dieu
connoissant qu'il peut ramener par ce
moyen, quoy qu'elles soient entiere-
ment abandonnées au peché, il ne
veut pas qu'il tienne à luy de leur fai-
re cette grace. Ainsi, bien qu'elles
soient en mauvais estat & destituées
de toute vertu, il leur fait sentir des
douceurs, des consolations & des ten-
dresses qui commencent à émouvoir
leurs desirs. Et quelquefois mesme,
mais rarement, il les fait entrer dans
une contemplation qui dure peu, afin
d'éprouver, comme j'ay dit, si ces fa-
veurs les disposeront à s'approcher
souvent de luy. Que si elles ne les

portent pas à le desirer, elles me pardonneront, ou pour mieux dire, vous me pardonnerez s'il vous plaist, mon Dieu, si j'ose croire qu'il n'y a gueres de plus grand malheur; que lorsqu'après que vous avez fait l'honneur à une ame de vous approcher ainsi d'elle, elle vous quitte pour se rapprocher des choses de la terre & s'y attacher.

Je croy qu'il y a plusieurs personnes que Dieu éprouve en cette sorte, & que peu se disposent à jouir d'une si grande faveur. Mais pourveu qu'il ne tienne pas à nous que nous n'en tirions de l'avantage, je tiens pour certain qu'il ne cesse point de nous assister jusques à ce que nous arrivions à une plus grande perfection: au lieu que quand nous ne nous donnons pas à luy aussi pleinement qu'il se donne à nous; c'est beaucoup qu'il nous laisse dans l'Oraison mentale, & nous visite de temps en temps ainsi que des serviteurs qui travaillent à sa vigne. Car quant aux autres, ce sont ses enfans bien-aimez qu'il ne perd & ne veut jamais perdre de veüe, non plus

qu'eux s'éloigner de luy. Il les fait asseoir à sa table, & les nourrit des mesmes viandes dont il se nourrit luy-mesme.

Quel bonheur, mes Filles, de n'avoir point d'autre soin que de se rendre dignes d'une si grande faveur! O bienheureux abandonnement de toutes les choses basses & méprisables qui nous élève si haut! Quand tout le monde ensemble parleroit à nostre desavantage, quel mal nous en pourroit-il arriver estant en la protection, & comme entre les bras de Dieu? Puisqu'il est tout-puissant, il n'y a point de maux dont il ne soit capable de nous délivrer. Une seule de ses paroles a créé le monde: & vouloir & faire ne sont en luy qu'une mesme chose. Ne craignez donc point si vous l'aimez, qu'il permette que l'on parle contre vous, que pour vostre plus grande utilité. Il aime trop ceux qui l'aiment pour en user d'une autre sorte. Et pourquoy donc ne luy témoignons-nous pas tout l'amour qui sera en nostre pouvoir? Considérez, je vous prie, quel heureux échange ce

nous est de luy donner nostre cœur pour avoir le sien, luy qui peut tout, & nous qui ne pouvons rien sinon ce qu'il nous fait pouvoir. Qu'est-ce donc que nous faisons pour vous, ô mon Dieu, qui faites que nous sommes tout ce que nous sommes, puisque nous ne devons considerer que comme un neant cette foible résolution que nous avons prise de vous servir? Que si toutefois, mes Sœurs, la souveraine Majesté veut que nous achetions tout de luy en luy donnant le rien que nous sommes, ne soyons pas si folles que de refuser une si grande faveur.

Tout nostre mal vient, mon Dieu, de n'avoir pas toujours les yeux arrêtez sur vous. Car nous arriverions bien-tost où nous prétendons d'aller si nous ne détournions point nos yeux de dessus vous qui estes la voye & le chemin comme vous nous l'avez dit. Mais parce que nous n'avons pas cette attention, nous bronchons, nous tombons, nous retombons, & enfin nous nous égarons; parce, je le repete encore, que nous n'avons pas soin d'arrester sans cesse nostre veüe

sur le chemin véritable par lequel nous devons marcher. En vérité c'est une chose déplorable que la manière dont cela se passe quelquefois. Il me semble que nous ne soyons pas Chrestiens, & que nous n'ayons jamais lû la Passion de Nostre Seigneur. Car si l'on nous méprise en la moindre chose, on ne peut le souffrir, on le trouve insupportable, & on dit aussi-tost : Nous ne sommes pas des Saints. Dieu nous garde, mes Filles, lorsque nous tombons dans quelque imperfection de dire : Nous ne sommes pas des Saintes : nous ne sommes pas des Anges. Considérez qu'encore qu'il soit vray que nous ne soyons pas des Saintes, il nous est utile de penser que nous pouvons le devenir, pourveu que nous fassions tous nos efforts, & que Dieu veuille nous tendre les bras. Surquoy nous ne devons point craindre qu'il tienne à luy, s'il ne tient pas à nous.

Puis donc que nous ne sommes venues icy à autre dessein, mettons courageusement la main à l'œuvre, & croyons qu'il n'y a rien de si parfait dans son service que nous ne devions

nous promettre d'accomplir par son assistance. Je voudrois de tout mon cœur que cette sorte de presumption se trouvast dans ce Monastere , parce qu'elle fait croistre l'humilité , & donne une sainte hardiesse , qui ne peut estre que tres-utile , à cause que Dieu qui ne fait acception de personne , assiste touûjours ceux qui sont courageux dans son service.

J'ay fait une grande digression ; & il faut revenir où j'en estois. Il s'agit de sçavoir ce que c'est qu'Oraison mentale , & ce que c'est que contemplation. Surquoy j'avouë qu'il paroist impertinent que j'entreprenne d'en parler : Mais vous recevez si bien tout ce qui vient de moy , qu'il pourra arriver que vous le comprendrez mieux dans mon stile simple & grossier que dans des Livres fort éloquens. Dieu me fasse s'il luy plaist la grace de m'en pouvoir acquitter. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVII.

Que toutes les ames ne sont pas propres pour la contemplation. Que quelques-unes y arrivent tard, & que d'autres ne peuvent prier que vocalement. Mais que celles qui sont véritablement humbles, se doivent contenter de marcher dans le chemin par lequel il plaist à Dieu de les conduire.

De la
contem-
plation.

IL semble que j'entre déjà dans la matiere de l'Oraison. Mais j'ay auparavant une chose importante à dire touchant l'humilité si necessaire en cette Maison, puisqu'on doit s'y exercer particulièrement à la priere, & que l'humilité en est l'une des principales parties. Or comment celuy qui est véritablement humble pourrat-il jamais s'imaginer d'estre aussi bon que ceux qui arrivent jusques à estre contemplatifs? Dieu peut néanmoins faire par sa grace qu'il soit de ce nombre. Mais s'il me croit, il se mettra

toûjours au plus bas lieu , comme Nôtre Seigneur nous l'a ordonné & enseigné par son exemple. Que l'ame se dispose donc à marcher dans le chemin de la contemplation si c'est la volonté de Dieu qu'elle y entre. Et si ce ne l'est pas , que l'humilité la porte à se tenir heureuse de servir les servantes du Seigneur , & à benir sa Majesté de ce qu'il a daigné la faire entrer en leur sainte compagnie , elle qui meritoit d'estre la compagne & l'esclave des demons.

Je ne dis pas cela sans grande raison , puisqu'il importe tant de sçavoir que Dieu ne conduit pas toutes les personnes d'une mesme sorte , & que celuy qui paroist le plus rabaislé aux yeux des hommes , est peut-estre le plus élevé devant ses yeux. Ainsi quoy que les Religieuses de ce Monastere s'exercent toutes à l'Oraison , il ne s'ensuit pas qu'elles soient toutes contemplatives. Cela est impossible ; ce doit estre une grande consolation pour celles qui n'ont pas reçu ce don , de sçavoir qu'il vient purement de Dieu. Comme c'est une chose qui n'est point

nécessaire pour nostre salut, & qu'il ne l'exige point de nous pour nous récompenser de sa gloire, elles ne doivent pas non plus se persuader qu'on l'exige d'elles en cette Maison. Pourveu qu'elles fassent ce que j'ay dit elles pourront, quoy qu'elles ne soient pas contemplatives, devenir tres-parfaites; & mesme surpasser les autres en merite, parce qu'elles auront plus à souffrir, & que Dieu les traittant comme des ames fortes & courageuses, il joindra aux felicitez qu'il leur réserve en l'autre vie les consolations dont elles n'auront pas jouï en celle-cy.

Qu'elles ne perdent donc point courage: qu'elles n'abandonnent point l'Oraison; & qu'elles continuent de faire comme les autres. Car il arrive quelquefois qu'encore que Nostre Seigneur differe à leur départir ses faveurs, il leur donne tout à la fois ce qu'il a donné aux autres en plusieurs années. J'ay passé plus de quatorze ans sans pouvoir du tout méditer, si ce n'estoit en lisant. Il y en a plusieurs de cette classe; & il s'en trouve quel-

ques-unes qui ne sçauroient méditer mesme en lisant, ny prier que vocalement, parce que cela les arreste un peu davantage. D'autres ont l'esprit si leger qu'une seule chose n'est pas capable de les occuper, & elles sont si inquietes que lorsqu'elles veulent se contraindre pour arrester leurs pensées en Dieu, elles tombent dans mille réveries, mille scrupules & mille doutes.

Je connois une personne fort âgée, fort vertueuse, fort penitente, grande servante de Dieu, & enfin telle que je m'estimerois heureuse de luy ressembler, qui employe les jours & les années en des Oraisons vocales, sans pouvoir jamais faire l'Oraison mentale. Le plus qu'elle puisse faire est de s'occuper dans des Oraisons vocales en n'en prononçant que peu à la fois. Il s'en rencontre plusieurs autres qui font de mesme : mais pourveu qu'elles soient humbles, je croy qu'à la fin elles trouveront aussi bien leur compte que celles qui ont de grands sentimens & de grandes consolations dans l'Oraison, & peut-estre mesme avec

Que l'on
peut estre
parfait
sans estre
contem-
platif.

plus d'assurance en quelque sorte, parce qu'il y a sujet de douter si ces consolations viennent de Dieu, ou procedent du demon; & que si elles ne sont pas de Dieu, elles sont fort perilleuses à cause que le demon s'en sert pour nous donner de la vanité: au lieu que si elles viennent de Dieu il n'y a rien du tout à craindre, puisqu'elles seront toujours accompagnées d'humilité, ainsi que je l'ay écrit fort amplement dans un autre Traité.

Comme celles qui ne goûtent point ces consolations craignent que ce soit par leur faute, elles demeurent dans l'humilité & prennent un soin continu de s'avancer. Elles ne voyent jeter aux autres une seule larme, sans s'imaginer que ce qu'elles n'en répandent pas aussi, vient de ce qu'elles ne les suivent que de fort loin dans le service de Dieu. Mais peut-estre elles les précédent, puisque les larmes bien que bonnes ne sont pas toutes parfaites, & qu'il se rencontre toujours plus de seureté dans l'humilité, la mortification, le détachement & l'exercice des autres vertus. Pourveu donc

donc que vous les pratiquiez , n'ap-
prehendez point de n'arriver pas à la
perfection aussi-bien que les plus con-
templatives.

Marthe n'estoit-elle pas une Sain-
te , quoy que l'on ne dise point qu'elle
fust contemplative ? Et que souhaitez-
vous davantage , que de pouvoir res-
sembler à cette bienheureuse fille qui
merita de recevoir tant de fois Nostre
Seigneur J E S U S-C H R I S T dans sa
maison , de luy donner à manger , de
le servir , & de s'asseoir à sa table ?
Que si elle eust toujourns esté , ainsi
que sa sœur , dans des transports , &
comme hors d'elle-mesme , qui auroit
pris soin de ce divin hoste ? Conside-
rez que cette Maison est la maison de
sainte Marthe , & qu'il doit y avoir
quelque chose aussi-bien de Marthe
que de Magdelene. Que celles que
Dieu conduit par le chemin de la vie
active se gardent donc bien de mur-
murer d'en voir d'autres toutes plon-
gées dans la vie contemplative , puis-
qu'elles ne doivent point douter que
Nostre Seigneur ne prenne leur dé-
fense contre ceux qui les accusent.

Mais quand bien il ne parleroit point pour elles, elles devroient demeurer en paix, comme ayant reçu de luy la grace de s'oublier elles-mesmes, & toutes les choses créées. Qu'elles se souviennent qu'il est besoin que quelqu'un ait soin de luy apprester à manger, & s'estiment heureuses de le servir avec sainte Marthe. Qu'elles considerent que la veritable humilité consiste principalement à se soumettre sans peine à tout ce que Nostre Seigneur ordonne de nous, & à nous estimer indignes de porter le nom de ses servantes.

Ainsi soit que l'on s'applique à la contemplation : soit que l'on fasse l'Oraison mentale ou vocale : soit que l'on assiste les malades : ou soit que l'on s'employe aux offices de la Maison, & mesme dans les plus bas & les plus vils ; puisque tout cela est rendre du service à ce divin hoste qui vient loger, manger, & se reposer chez nous, que nous importe de nous acquitter de nos devoirs envers luy plutôt d'une maniere que d'une autre ?

Je ne dis pas néanmoins qu'il doive

tenir à vous que vous n'arriviez à la contemplation. Je dis au contraire que vous devez faire tous vos efforts pour y arriver ; mais en reconnoissant que cela dépend de la seule volonté de Dieu , & non pas de vostre choix. Car si après que vous aurez servi durant plusieurs années dans un mesme office , il veut que vous y demeuriez encore ; ne seroit-ce pas une plaisante humilité de vouloir passer à un autre ? Laissez le maistre de la maison ordonner de tout comme il luy plaît : il est tout sage : il est tout-puissant : il sçait ce qui vous est le plus propre , & ce qui luy est le plus agreable. Assurez-vous que si vous faites tout ce qui est en vostre pouvoir , & vous préparez à la contemplation d'une maniere aussi parfaite qu'est celle que je vous ay proposée ; c'est-à-dire , avec un entier détachement & une veritable humilité , ou Nostre Seigneur vous la donnera , comme je le croy ; ou s'il ne vous la donne pas , c'est parce qu'il se reserve à vous la donner dans le Ciel avec toutes les autres vertus , & qu'il vous traite comme des ames fortes &

genereuses, en vous faisant porter la croix icy-bas, ainsi que luy-mesme l'a toujourns portée lorsqu'il a esté dans le monde.

Cela estant, quelle plus grande marque peut-il vous donner de son amour que de vouloir ainsi pour vous ce qu'il a voulu pour luy-mesme? & ne se pourroit-il pas bien faire que la contemplation ne vous seroit pas si avantageuse que de demeurer comme vous estes? Ce sont des jugemens qu'il se reserve, & qu'il ne nous appartient pas de penetrer. Il nous est mesme utile que cela ne dépende point de nostre choix, puisque nous voudrions aussi-tost estre de grandes contemplatives, parce que nous nous imaginons qu'il s'y rencontre plus de douceur & plus de repos. Quel avantage pour nous de ne pas rechercher nos avantages, puisque nous ne sçaurions craindre de perdre ce que nous n'avons point desiré? Et Nostre Seigneur ne permet jamais que celuy qui a veritablement mortifié son esprit pour l'assujettir au sien perde rien que pour gagner davantage.

CHAPITRE XVIII.

Des souffrances des contemplatifs. Qu'il faut toujours se tenir prest à exécuter les ordres de Dieu. Et du mérite de l'obeïssance.

JE diray donc, mes Filles, à celles Des souffrances des contemplatifs. de vous que Dieu ne conduit pas par le chemin de la contemplation, que selon que je l'ay vû & appris de ceux qui marchent dans cette voye, ils ne portent pas des croix moins pesantes que sont les vostres; & vous seriez épouventées si vous voyïez la maniere dont Dieu les traite. Je puis parler de ces deux estats. Et je sçay tres-assurément que les travaux dont Dieu exerce les contemplatifs sont si rudes, qu'il leur seroit impossible de les supporter sans les consolations qu'il y mesle.

Car estant visible que Dieu conduit par le chemin des travaux ceux qu'il aime, & qu'il les fait d'autant plus souffrir qu'il les aime davantage, je sçay tres-certainement que comme il

louë de sa propre bouche les contemplatifs & qu'il les tient pour ses amis, il les fait aussi plus souffrir que non pas les autres. Ce seroit une folie de s'imaginer qu'il honoraft d'une amitié particuliere des personnes qui viuroient dans le relâchement sans souffrir aucune peine. Ainsi comme il mene les contemplatifs par un chemin si âpre & si rude, qu'ils croyent quelquefois d'estre égarés & obligez de recommencer, ils ont besoin de recevoir de sa bonté quelque rafraîchissement pour les soutenir. Or ce rafraîchissement ne doit pas estre seulement de l'eau, mais un vin fort & puissant, afin qu'en estant divinement enyvrez ils souffrent courageusement, & sans penser mesme à ce qu'ils souffrent.

Ainsi je voy peu de veritables contemplatifs qui ne soient fort courageux & fort resolus à souffrir; parce que la premiere chose que Nostre Seigneur fait en eux lorsqu'il les voit foibles est de leur donner du courage, & de leur oster l'apprehension des travaux. Je m' imagine que pour peu que ceux qui sont dans la vie active les voyent fa-

vorisez de Dieu, ils se persuadent qu'il n'y a dans cet estat de contemplation que toute sorte de douceur & de délices. Et moy je vous assure au contraire que peut-estre ne pourroient-ils souffrir durant un seul jour quelques-unes des peines qu'ils endurent. Mais comme Dieu voit le fond des cœurs, il donne à chacun ce qu'il sçait estre le plus capable de le faire avancer dans son service, dans le chemin de son salut, & dans la charité du prochain. Ainsi pourveu que vous ne manquiez point de vostre costé à vous y disposer, vous n'avez nul sujet de craindre que vostre travail soit inutile.

Pesez bien, mes Sœurs, ce que je dis que nous devons toutes travailler à nous y disposer, puisque nous ne sommes icy assemblées que pour ce sujet; & non-seulement y travailler durant un an ou durant dix ans, mais durant toute nostre vie, pour faire voir à Nostre Seigneur que nous ne sommes pas si lâches que de l'abandonner, & que nous imitons ces braves soldats qui bien qu'ayant long-
Qu'il faut tous jours estre prests d'obeïr à Dieu.

temps servi, sont néanmoins toujours prests d'exécuter les commandemens de leur Capitaine, sçachant qu'il ne les laissera pas sans récompense. Or qu'est-ce, mes Filles, que la solde que donnent les Rois de la terre en comparaison de celle que nous devons attendre de ce Roy du Ciel que nous avons le bonheur d'avoir pour maistre? C'est un Capitaine incomparable, qui estant luy-mesme témoin des actions genereuses de ses soldats, connoist le merite de chacun d'eux, & leur donne des charges & des emplois selon qu'il les en juge dignes.

Ainsi, mes Sœurs, il faut que celles d'entre vous qui ne peuvent faire l'Oraison mentale fassent la vocale, ou quelque lecture, ou s'entretiennent avec Dieu en la maniere que je le diray. Mais sans manquer aux heures de l'Oraison, puisque vous ne sçavez pas quand vostre divin Epoux vous employera, & qu'autrement vous mériteriez d'estre traitées comme des Vierges folles dont il est parlé dans l'Evangile. Que sçavez-vous aussi s'il ne voudra point vous engager dans un
grand

grand travail pour son service, en vous le faisant trouver doux par les consolations qu'il y meslera? Que s'il ne le fait, vous devez croire qu'il ne vous y appelle pas, & qu'un autre vous est plus propre.

En se conduisant de la sorte on acquiert du merite par le moyen de l'humilité, & l'on croit sincerement n'être pas mesme propre à ce que l'on fait, sans que cela empesche comme je l'ay dit, d'obeir avec joye à ce que l'on nous commande. Que si cette humilité est veritable, ô que de telles servantes de la vie active seront heureuses, puisqu'elles ne trouveront à redire à rien qu'à ce qu'elles font! Qu'elles laissent donc les autres dans la guerre où elles se trouvent engagées, & qui ne sçauroit estre que tres-rude. Car encore que dans les batailles les Enseignes ne combattent point, ils ne laissent pas d'estre en tres-grand peril, & plus grand mesme que tous les autres, à cause que portant toujours le drapeau, & devant plutôt souffrir d'estre mis en pieces que de l'abandonner, jamais ils ne sçauroient

se défendre. Or les contemplatifs doivent de mesme porter tous les jours l'étendart de l'humilité, & demeurer exposez à tous les coups qu'on leur donne, sans en rendre aucun, parce que leur devoir est de souffrir à l'imitation de JESUS-CHRIST, & de tenir toujourns la croix élevée, sans que les dangers où ils se trouvent quelque grands qu'ils puissent estre la leur fassent abandonner, témoignant ainsi par leur courage qu'ils sont dignes d'un employ aussi honorable qu'est celuy où Dieu les appelle.

Qu'ils prennent donc bien garde à ce qu'ils feront, puisque comme il ne s'agit de rien moins que de la perte d'une bataille lorsque les Enseignes abandonnent leurs drapeaux, à cause que cela fait perdre cœur aux soldats, je croy de mesme que les personnes qui ne sont pas encore fort avancées dans la vertu se découragent, quand elles voyent, que ceux qu'elles consideroient comme estant les amis de Dieu, & comme leur devant ouvrir le chemin à la victoire, ne font pas des actions conformes au rang qu'ils

tiennent. Les simples soldats s'échappent le mieux qu'ils peuvent, & lâchent quelquefois le pied par l'apprehension de la grandeur du peril sans que personne y prenne garde, ny qu'ils en soient deshonoréz. Mais quant aux Officiers, chacun ayant les yeux arrestez sur eux, ils ne sçauroient faire un pas en arriere qu'on ne le remarque. Plus leurs Charges sont considerables, plus l'honneur qu'ils y peuvent acquerir est grand, & plus ils sont obligez au Roy de la faveur qu'il leur a faite de les leur donner : & d'autant plus grande est leur obligation de s'en acquitter dignement.

Puis donc, mes Sœurs, que nostre ignorance est telle que nous ne sçavons si ce que nous demandons nous est utile, laissons faire Dieu qui nous connoist beaucoup mieux que nous ne nous connoissons nous-mêmes. L'humilité consiste à se contenter de ce qu'il nous donne : & c'est une assez plaisante maniere de la pratiquer que de luy demander des faveurs, ainsi que font certaines personnes, comme s'il estoit obligé par justice de ne les

leur pas refuser. Mais parce qu'il pénétre le fond des cœurs, il leur accorde rarement ces graces, à cause qu'il ne les voit point disposées à vouloir boire son calice. C'est pourquoy, mes Filles, la marque de vostre avancement dans la vertu sera si chacune de vous se croit tellement la plus mauvaise de toutes, que ses actions fassent connoistre aux autres pour leur bien & pour leur édification qu'elle a vraiment ce sentiment dans le cœur, & non pas si elle a plus de douceur dans l'Oraison, plus de ravissmens, plus de visions, & autres faveurs de cette nature que Dieu fait aux ames quand il luy plaist. Car nous ne connoissons la valeur de ces biens qu'en l'autre monde. Mais l'humilité est une monnoye qui a toujours cours, un revenu assuré, & une rente non rachetable : au lieu que le reste est comme de l'argent que l'on nous preste pour quelque temps & que l'on peut nous redemander. Est-ce une humilité solide, une véritable mortification, & une grande obéissance que de ne manquer en quoy que ce soit à ce que vostre Su-

perieur vous ordonne, puisque vous sçavez certainement que tenant comme il fait à vostre égard, la place de Dieu, c'est Dieu mesme qui vous commande ce qu'il vous commande?

C'est de cette vertu de l'obeïssance que j'aurois le plus à vous entretenir. Mais parce qu'il me semble que ne l'avoir pas, c'est n'estre pas Religieuse; & que je parle à des Religieuses qui à mon avis sont bonnes, ou au moins desirent de l'estre; je me contenteray de vous dire un mot d'une vertu si connuë & si importante, afin de la graver encore davantage dans vostre memoire. Je dis donc que celle qui se trouve soumise par un vœu à l'obeïssance, & qui y manque faute d'apporter tout le soin qui dépend d'elle pour l'accomplir le plus parfaitement qu'elle peut, demeure en vain dans cette Maison. Je l'assure hardiment que tant qu'elle y manquera elle n'arrivera jamais ny à estre contemplative, ny mesme à se bien acquitter des devoirs de la vie active. Cela me paroist indubitable. Et quand mesme ce seroit une personne qui n'auroit

Du mérite de l'obeïssance,

point fait de vœu, si elle prétend arriver à la contemplation, elle doit se résoudre fortement à soumettre sa volonté à la conduite d'un Confesseur qui soit luy-mesme contemplatif, puisqu'il est certain que l'on avance plus de cette sorte en un an que l'on ne feroit autrement en plusieurs années. Mais comme c'est un avis qui ne vous regarde point, il seroit inutile de vous en parler davantage.

Ce sont donc-là, mes Filles, les vertus que je vous souhaite, que vous devez tâcher d'acquérir, & pour lesquelles vous pouvez concevoir une sainte envie. Quant à ces autres dévotions, si vous ne les avez pas, ne vous en mettez point en peine, puisqu'elles sont incertaines, & qu'il pourroit arriver que venant de Dieu en d'autres personnes, il permettroit qu'elles ne seroient en vous que des illusions du demon, qui vous tromperoit ainsi qu'il en a trompé beaucoup d'autres. Pourquoi vous mettre en peine de servir Dieu dans une chose douteuse, puisque vous pouvez le servir en tant d'autres qui sont assurées? Et qui vous

oblige à vous engager dans ce peril ?

Je me suis beaucoup étenduë sur ce sujet & l'ay jugé necessaire, parce que je connois la foiblesse de nostre nature. Mais Dieu la fortifie lorsqu'il luy plaist d'élever une ame à la contemplation. Quant à ceux à qui il ne veut pas faire cette grace, j'ay crû leur devoir donner ces avis, dans lesquels mesme les contemplatifs pourront trouver sujet de s'humilier. Je prie Nostre Seigneur de nous accorder par son infinie bonté la lumiere qui nous est necessaire pour accomplir en tout ses volonteiz : & ainsi nous n'aurons sujet de rien craindre.

CHAPITRE XIX.

De l'Oraison qui se fait en méditant. De ceux dont l'esprit s'égare dans l'Oraison. La contemplation est comme une source d'eau vive. Trois propriétés de l'eau comparées aux effets de l'union de l'ame avec Dieu dans la contemplation. Que cette union est quelquefois telle qu'elle cause la mort du corps. Ce qu'il faut tâcher de faire en ces rencontres.

De l'O-
raison
mentale.

IL s'est passé tant de jours depuis ce que j'ay dit cy-dessus sans que j'aye pû trouver le temps de continuer, qu'à moins que de le relire je ne sçau-rois dire où j'en estois. Mais pour ne perdre point de temps à cela, il ira comme il pourra sans ordre & sans suite. Il y a tant de bons Livres faits par des personnes sçavantes & propres pour des esprits non distraits ny dissipés, & pour des ames exercées dans la méditation & qui peuvent se recueillir au dedans d'elles-mêmes,

que vous n'avez pas sujet de faire cas de ce que je pourray vous dire touchant l'Oraison. Vous trouverez excellentement écrit dans ces Livres de quelle sorte il faut méditer durant chaque jour de la semaine sur quelque Myſtere de la vie & de la Paſſion de Noſtre Sauveur, ſur le dernier Jugement, ſur l'Enfer, ſur noſtre neant, ſur les obligations infinies dont nous ſommes redevables à Dieu, & ſur la maniere dont on doit agir dans le commencement & dans la fin de l'Oraison.

Ceux qui ſont accoûtuméz à cette ſorte d'Oraison n'ont rien à deſirer davantage, puisſque Noſtre Seigneur ne manquera pas de les conduire par ce chemin à ſa divine lumiere, & que la fin répondra ſans doute à un ſi bon commencement. Ils n'ont donc qu'à y marcher ſans crainte lorsqu'ils verront que leur entendement eſt attaché à des méditations ſi utiles. Mais mon deſſein eſt de donner quelque remede aux ames qui ne ſont pas dans cette diſpoſition, ſi Dieu me fait la grace d'y réuſſir; ou au moins de vous faire

voir qu'il y a plusieurs personnes en cette peine , afin que vous ne vous affligiez point si vous vous trouvez estre de ce nombre.

Il y a certains esprits si déreglez qu'ils sont comme ces chevaux qui ont la bouche égarée. Ils vont tantost d'un costé , tantost d'un autre , & toujours avec inquietude sans qu'on puisse les arrester , soit que cela procede de leur naturel , ou que Dieu le permette de la sorte. J'avouë qu'ils me font grand' pitié. Ils ressemblent à mon avis à une personne qui ayant une extrême soif & voulant aller boire à une fontaine qu'il voit de loin , trouve des gens qui luy en disputent le passage à l'entrée , au milieu , & à la fin du chemin. Car après avoir avec beaucoup de peine surmonté les premiers de ces ennemis , ils se laissent surmonter par les seconds , aimant mieux mourir de soif que de combattre plus long-temps pour boire d'une eau qui leur doit coûter si cher. La force leur manque : ils perdent courage ; & ceux mesme qui en ont assez pour vaincre les seconds de ces ennemis , se laissent

vaincre par les troisièmes, quoy qu'ils ne fussent peut-estre alors qu'à deux pas de cette source d'eau vive dont Nostre Seigneur dit à la Samaritaine, que ceux qui seront si heureux que d'en boire n'auront plus jamais de soif.

O qu'il est bien vray, comme l'a dit celuy qui est la verité mesme, que ceux qui boivent de l'eau de cette divine fontaine ne sont plus alterez des choses de cette vie; mais seulement de celles de l'autre, dont leur soif est incomparablement plus grande que nostre soif naturelle ne sçauroit nous le faire imaginer! Car rien n'approche de la soif qu'ils ont d'avoir cette soif, parce qu'ils en connoissent le prix: & que quelque grande que soit la peine qu'elle cause, elle porte avec elle le remede qui la fait cesser. Tellement que c'est une soif qui en étouffant le desir des choses de la terre, rassasie l'ame au regard de celles du Ciel. Ainsi quand Dieu luy fait cette grace, l'une des plus grandes faveurs dont il puisse l'accompagner, est de la laisser toujourns dans le mesme besoin & en-

De l'è
contem-
plation,
ou Orai-
son d'uni-
on.

core plus grand de recommencer à boire de cette eau merveilleuse & incomparable.

Entre les proprietéz de l'eau, je me souviens qu'elle en a trois qui reviennent à mon sujet. La premiere est de rafraîchir, car il n'y a point de si grande chaleur qu'elle n'amortisse : & elle éteint même les plus grands feux, si ce ne sont des feux d'artifice, qu'elle ne fait au contraire qu'accroître. O quelle merveille, mon Dieu, de voir qu'un feu qui n'est point assujetti aux loix ordinaires de la nature ait une force si prodigieuse, que son contraire voulant l'éteindre ne fait que l'augmenter davantage ! J'aurois icy grand besoin de sçavoir la Philosophie pour me pouvoir bien expliquer par la connoissance qu'elle me donneroit de la propriété des choses, & j'y prendrois un grand plaisir ; mais je ne sçay comment le dire, & ne sçay peut-estre pas même ce que je veux dire.

Celles d'entre vous, mes Sœurs, qui beuvez dès à present de cette eau, & celles à qui Dieu fera aussi la grace d'en boire entreront sans peine dans

ces sentimens, & comprendront comme le veritable amour de Dieu, lorsqu'il est en sa force & dans une sainte liberté qui l'éleve au dessus de toutes les choses de la terre, devient le maître des Elemens. Ainsi ne craignez point que l'eau qui ne tire son origine que d'icy-bas puisse éteindre ce feu de l'amour de Dieu. Car bien qu'ils soient opposez, cette eau n'a pas ce pouvoir. Il demeure toujors absolu & indépendant sans luy estre assujetti; & par consequent vous ne devez pas vous étonner que j'aye un si grand desir de vous porter à acquerir cette sainte & heureuse liberté.

N'est-ce pas une chose admirable qu'une pauvre Religieuse du Monastere de saint Joseph puisse arriver jusques à dominer les Elemens & tout ce qui est dans le monde? Et quel sujet y a-t-il donc de s'étonner que les Saints avec l'assistance de Dieu leur aient imposé telles loix qu'il leur a plû? C'est ainsi que l'eau & le feu obeïssent à S. Martin; les poissons & les oiseaux à S. François; & de mesme d'autres creatures à d'autres Saints que l'on a vû

manifestement s'estre rendus maistres de toutes les choses de la terre en les méprisant, & en se soumettant entièrement à celuy de qui toutes les creatures tiennent leur estre. Ainsi comme je l'ay dit, l'eau d'icy-bas ne peut rien contre ce feu. Ses flammes sont si élevées qu'elle ne scauroit y atteindre : & comme il est tout celeste il n'a garde de tirer sa naissance de la terre.

Il y a d'autres feux qui n'ayant pour principe qu'un assez foible amour de Dieu, sont étouffez par les moindres obstacles qu'ils rencontrent. Mais quand mille tentations viendroient en foule ainsi qu'une grande mer pour éteindre celuy dont je parle, non-seulement il ne diminueroit rien de sa chaleur, mais il les dissiperoit toutes & en demeureroit pleinement victorieux. Que si c'est une eau qui tombe du Ciel, au lieu de luy nuire elle ne fait que redoubler encore son ardeur. Car tant s'en faut que cette eau celeste & ce feu divin soient opposez, ils n'ont qu'une mesme origine. C'est pourquoy n'apprehendez point que ces deux éléments surnaturels se com-

battent. Ils se donneront plutôt l'un à l'autre de nouvelles forces. L'eau des véritables larmes qui sont celles que la véritable Oraison produit, est un don du Roy du Ciel qui augmente la chaleur & la durée de ce feu celeste ; ainsi que ce même feu augmente la fraîcheur de ces précieuses larmes.

O mon Seigneur & mon Dieu, n'est-ce pas une chose agréable & merveilleuse tout ensemble de voir un feu qui ne refroidit pas seulement, mais qui glace toutes les affections du monde lorsqu'il est joint avec cette eau vive qui vient du Ciel où est la source de ces larmes qui nous sont données, & qu'il n'est pas en nostre puissance d'acquérir ? Car il est certain que cette eau celeste ne laisse en nous nulle chaleur pour nous attacher d'affection à aucune chose de la terre. Son naturel est d'allumer toujours de plus en plus ce feu divin, & de le répandre s'il estoit possible dans tout le monde.

La seconde propriété de l'eau est de nettoyer ce qui est impur : & si l'on manquoit d'eau pour cet usage, en quel estat seroit le monde ? Or

ſçavez-vous bien que cette eau vive, cette eau celeſte, cette eau claire dont je parle, nettoye de telle ſorte les ames lors que ſans eſtre troublée ny meſlée de quelque fange elle tombe toute pure du Ciel, que je tiens pour certain qu'une ame n'en ſçauroit boire une ſeule fois ſans eſtre purifiée de toutes ſes taches. Car comme je l'ay dit ailleurs, cette eau qui n'eſt autre choſe que noſtre union avec Dieu eſtant toute ſurnaturelle & ne dépendant point de nous, il ne permet à quelques ames d'en boire que pour les purifier des ſoiüllures de leurs pechez, & les franchir des miſeres qui en eſtoient une ſuite malheureuſe.

Quant à ces autres douceurs que l'on reçoit par l'entremiſe de l'entendement, quelque grandes qu'elles ſoient elles ſont comme une eau qui n'eſtant pas puisſée dans la ſource, mais courant ſur la terre, trouve toujours quelque limon qui l'arreſte & qui l'empêche d'eſtre ſi claire & ſi pure.

C'eſt pourquoy je ne donne point le nom d'eau vive à cette Oraiſon à laquelle
laquelle

laquelle l'entendement a tant de part ; parce que j'estime que passant par l'esprit qui est impur par luy-mesme & par l'infection naturelle de ce corps vil & terrestre , elle contracte toujours quelque impureté , sans qu'il nous soit impossible de l'éviter. Ou pour m'expliquer plus clairement , je dis que lorsque pour mépriser le monde nous considérons ce que c'est , & comme tout y finit , nous arrêtons sans nous en appercevoir nostre pensée sur des choses qui nous y plaisent. Et encore que nous desirions de les fuir , nous ne laissons pas de tomber dans quelques distractions , en songeant ce que le monde a esté : ce qu'il sera : ce qui s'y est fait : ce qui s'y fera. Quelquefois mesme en voulant penser à ce que nous devons faire pour sortir de ces embarras , nous nous y engageons encore davantage. Ce n'est pas que je veuille que pour cela on quitte le sujet de son Oraison : mais il y a lieu de craindre de s'égarer , & il faut toujours estre sur ses gardes.

Au contraire dans l'Oraison d'union Dieu nous délivre de cette pei-

Q

ne. Il ne veut pas se fier à nous : mais il prend luy-mesme le soin de nous-mesmes. Il aime tellement nostre ame qu'il ne veut pas luy permettre de s'engager en des choses qui luy peuvent nuire dans le temps où il a dessein de la favoriser davantage. Ainsi il l'approche de luy tout d'un coup, il la tient unie à luy, & luy fait voir en un instant plus de veritez, & luy donne une plus claire connoissance de toutes les choses du monde, qu'elle n'auroit pû en acquerir en plusieurs années par cette autre Oraison qui est moins parfaite. Car au lieu que dans le chemin que nous tenons d'ordinaire la poussiere nous aveugle & nous empesche d'avancer, icy Nostre Seigneur nous fait arriver sans retardement à la fin où nous tendons, & sans que nous puissions comprendre de quelle sorte cela s'est fait.

La troisieme propriété de l'eau est d'éteindre nostre soif. Or la soif à mon avis n'est que le desir d'une chose dont nous avons un si grand besoin que nous ne sçaurions sans mourir en estre privez entierement. Et certes il est

étrange que l'eau soit d'une telle nature que son manquement nous donne la mort, & sa trop grande abondance nous oste la vie, comme on le voit en ceux qui se noyent.

O mon Sauveur, qui seroit si heureux que de se voir submergé dans cette eau vive jusques à y perdre la vie ? Cela n'est pas impossible, parce que nostre amour pour Dieu, & le desir de le posseder peuvent croistre jusques à un tel point, que nostre corps ne pourra le supporter : & ainsi il y a eu des personnes qui en sont mortes. J'en connois une à qui Nostre Seigneur donnoit une si grande abondance de cette eau, que s'il ne l'eut bien-tost secouruë, les ravissmens où elle entroit l'auroient presque fait sortir d'elle-mesme. Je dis qu'elle seroit presque sortie d'elle-mesme ; parce que l'extrême peine qu'elle avoit de souffrir le monde la faisant presque mourir, il sembloit qu'au mesme temps elle ressuscitoit en Dieu avec un admirable repos, & que sa divine Majesté en la ravissant en luy, la rendoit capable d'un bonheur dont elle n'au-

roit pû jouir sans perdre la vie, si elle fut demeurée en elle-mesme.

On peut connoistre par ce que je viens de dire, que comme il ne sçauroit rien y avoir en Dieu qui est nôtre souverain bien, qui ne soit parfait, il ne nous donne jamais rien aussi qui ne nous soit avantageux. Ainsi quelque abondante que soit cette eau, elle ne peut estre excessive; parce qu'il ne sçauroit y avoir d'excès en ce qui procede de luy. C'est pourquoy lorsqu'il donne de cette eau vive à une ame en fort grande quantité, il la rend capable d'en beaucoup boire: de mesme que celuy qui fait un vase le rend capable de recevoir ce qu'il y veut mettre.

Lorsque le desir de jouir de ces faveurs vient de nous, il ne faut pas trouver étrange qu'il soit toujours accompagné de quelques defauts: & s'il s'y rencontre quelque chose de bon, nous le devons à l'assistance de Nostre Seigneur. Car nos affections sont si déreglées qu'à cause que cette peine est fort agreable nous croyons ne nous en pouvoir rassasier: ce qui

fait qu'au lieu de moderer nostre desir, nous nous y laissons emporter de telle sorte, que quelquefois il nous tuë. O qu'une telle mort est heureuse, quoy que peut-estre ceux qui la souffrent eussent pû en continuant de vivre aider les autres à mourir du desir de mourir ainsi !

Pour moy je croy que c'est le demon qui voyant combien la vie de ces personnes luy peut apporter de dommage, les tente de ruïner ainsi entierement leur santé par des penitences indiscrettes. C'est pourquoy j'estime qu'une ame qui est arrivée jusques à se sentir embrasée d'une soif si violente doit fort se tenir sur ses gardes, parce qu'elle a sujet de croire qu'elle tombera dans cette tentation, & que quand bien cette soif ne la tuëroit pas, elle ruïneroit entierement sa santé, dont la défailance contre son dessein, paroistroit en son exterieur ; ce qu'il n'y a rien qu'il ne faille faire pour éviter. Il arrivera mesme quelquefois que tous nos soins n'empescheront pas que l'on ne s'en apperçoive. Au moins sommes-nous obligées lorsque nous

sentons l'impetuosité de ce desir s'accroistre avec tant de violence, de ne le pas augmenter encore par une application indiscrete. Au contraire nous devons tâcher de l'arrester doucement en nous attachant à méditer quelque autre sujet, parce qu'il se peut faire que nostre naturel y contribuë autant que nostre amour pour Dieu. Car il y a des personnes qui desirent avec ardeur tout ce qu'elles desirent, quand mesme il seroit mauvais : & celles-là à mon avis ne sont point des plus mortifiées, puisque la mortification qui sert à tout, les devroit moderer dans ce desir.

Il paroistra peut-estre qu'il y a de la resverie à dire qu'il faut se détacher d'une chose qui est si bonne : mais je vous assure qu'il n'y en a point. Car je ne prétens pas conseiller d'effacer ce desir de son esprit ; mais seulement de le moderer par un autre qui pourra estre encore meilleur. Il faut que je m'explique plus clairement. Il nous vient un grand desir de nous voir détachez de la prison de ce corps pour estre avec Dieu, qui est le desir dont

S. Paul estoit si fortement possédé. Et comme ce desir nous donne une peine qui estant née d'une telle cause est tres-agreable, il n'est pas besoin d'une petite mortification pour l'arrester, & on ne le peut pas mesme entierement. Elle passe quelquefois dans un tel excés qu'elle va presque jusques à troubler le jugement, ainsi que je l'ay vû arriver il n'y a pas encore longtemps à une personne qui bien que violente de son naturel est si accoûtumée à renoncer à sa volonté comme elle le témoigne en d'autres occasions, qu'il semble qu'elle n'en ait plus. On auroit crû que durant ce moment elle auroit perdu l'esprit, tant la peine qu'elle souffroit estoit excessive, & tant l'effort qu'elle se faisoit pour la dissimuler estoit grand.

Surquoy j'estime que dans ces rencontres si extraordinaires, quoy que cela procede de l'Esprit de Dieu, c'est une humilité fort louable que de craindre, parce que nous ne devons pas nous persuader d'avoir un si grand amour pour luy qu'il soit capable de nous reduire à un tel estat. Je dis donc

encore que j'estimerois utile si cette personne le peut (car peut-estre ne le pourra-t-elle pas toujours) qu'elle renonçast à ce desir qu'elle a de mourir, en considerant le peu de service qu'elle a jusques alors rendu à Dieu; qu'elle pourra davantage luy plaire en conservant sa vie qu'en la perdant, & qu'il veut peut-estre se servir d'elle pour ouvrir les yeux de quelque ame qui s'alloit perdre. Car se rendant ainsi plus agreable à sa divine Majesté elle aura sujet d'esperer de la posséder un jour plus pleinement qu'elle n'auroit fait si elle estoit morte à l'heure mesme.

Ce remede me semble bon pour adoucir une peine si pressante, & on en tirera sans doute un grand avantage, puisque pour servir Dieu fidellement il faut icy-bas porter sa croix. C'est comme si pour consoler une personne fort affligée on luy disoit: Prenez patience: abandonnez-vous à la conduite de Dieu: priez-le d'accomplir en vous sa volonté; & croyez que le plus sûr est d'en user ainsi en toutes choses.

Il se peut faire aussi que le demon contribuë fort à augmenter la violence de ce desir de mourir, ainsi qu'il me semble que Cassien en rapporte l'exemple d'un Hermite dont la vie estoit tres-austere, à qui cet esprit malheureux persuada de se jeter dans un puits, disant qu'il en verroit plutôt Dieu. Surquoy j'estime que la vie de ce Solitaire n'avoit pas esté sainte ny son humilité veritable, puisqu'autrement Nostre Seigneur estant aussi bon qu'il est & si fidelle en ses promesses, il n'auroit jamais permis qu'il se fust aveuglé de telle sorte dans une chose qui est si claire. Car il est évident qu'il n'auroit pas commis un tel crime si ce desir fust venu de Dieu, qui ne nous inspire aucuns mouvemens qui ne soient accompagnez de lumiere, de discretion, & de sagesse. Mais il n'y a point d'artifice dont cet ennemi de nostre salut ne se serve pour nous nuire. Et comme il veille toujours pour nous attaquer, tenons-nous aussi toujours sur nos gardes pour nous défendre. Cet avis est utile en plusieurs rencontres, & particulièrement pour

abreger le temps de l'Oraison, quelque consolation que l'on y reçoive, lorsque l'on sent les forces du corps commencer à défaillir, ou que l'on a mal à la teste ; car la discretion est nécessaire en toutes choses.

Or pourquoy pensez-vous, mes Filles, que j'aye voulu vous faire voir avant le combat quel en est le prix & la récompense, en vous parlant des avantages qui se trouvent à boire de l'eau si vive & si pure de cette fontaine celeste ? C'est afin que vous ne vous découragiez point par les travaux & les contradictions qui se rencontrent dans le chemin qui vous y conduit ; mais que vous marchiez avec courage & sans craindre la lassitude ; parce qu'il pourroit arriver, comme je l'ay dit, qu'estant venuës jusques au bord de la fontaine & ne restant plus qu'à vous baisser pour y boire, vous vous priveriez d'un si grand bien, & abandonneriez vostre entreprise en vous imaginant de n'avoir pas assez de force pour l'exécuter. Considérez que Nostre Seigneur nous y convie tous. Et puisqu'il est la verité mesme,

Pouvons-nous douter de la verité de ses paroles ? Si ce banquet n'estoit general il ne nous y appelleroit pas tous. Et quand mesme il nous y appelleroit, il ne diroit pas : Je vous donneray à boire. Il pouvoit se contenter de dire : Venez tous : vous ne perdrez rien à me servir, & je donneray à boire de cette eau à ceux à qui il me plaira d'en donner. Mais comme il a usé du mot de tous sans y mettre cette condition, je tiens pour certain que cette eau vive sera pour tous ceux qui ne se laisseront pas de marcher dans ce chemin. Je prie Nostre Seigneur de vouloir par son extrême bonté donner aux personnes à qui il la promet la grace de la chercher en la maniere qu'elle la doit estre.

CHAPITRE XX.

Qu'il y a divers chemins pour arriver à cette divine source de l'Oraison : & qu'il ne faut jamais se décourager d'y marcher. Du Zele que l'on doit avoir pour le salut des ames. En quel cas une Religieuse peut témoigner de la tendresse dans l'amitié : & quels doivent estre ses entretiens.

Divers chemins pour arriver à l'Oraison.

IL semble que dans ce dernier Chapitre j'ay avancé quelque chose de contraire à ce que j'avois dit auparavant, lorsque pour consoler celles qui n'arrivent que jusques à cette sorte d'Oraison, j'ay ajouté qu'ainsi qu'il y a diverses demeures dans la maison de Dieu, il y a aussi divers chemins pour aller à luy. Mais je ne crains point d'assurer encore que connoissant comme il fait nostre foiblesse, il nous assiste par sa bonté. Il n'a pas néanmoins dit aux uns d'aller par un chemin, & aux autres d'aller par un au-

tre : au contraire sa misericorde qui doit estre loüée éternellement est si grande , qu'il n'empesche personne d'aller boire dans cette fontaine de vie. Autrement avec combien de raison m'en auroit-il empeschée ? Et puisqu'il a bien voulu me permettre de puiser jusques au fond de cette divine source , on peut assurer qu'il n'empesche personne d'y arriver : mais que plûtost il nous appelle à haute voix pour y aller , quoy que sa bonté soit si grande qu'il ne nous y force point. Il se contente de donner à boire de cette eau en diverses manieres à ceux qui luy en demandent , afin que nul ne perde l'esperance & ne se trouve en estat de mourir de soif. Cette source est si abondante qu'il en sort divers ruisseaux , les uns grands , les autres moindres , & d'autres si petits qu'il n'y a qu'un filet d'eau pour desfaltrer ceux qui commencent , qui estant comme des enfans n'en ont pas besoin de davantage , & s'effrayeroient d'en voir en trop grande quantité.

Ne craignez donc point , mes

Sœurs, de mourir de soif. L'eau des consolations ne manque jamais en telle sorte dans ce chemin, que l'on soit réduit à l'extrémité. Ainsi marchez toujours : combattez avec courage ; & mourez plutôt que d'abandonner vostre entreprise, puisque vous n'avez embrassé une profession si sainte que pour avoir continuellement les armes à la main & pour combattre. Que si vous demeurez ferme dans cette résolution, quoy que Nôtre Seigneur permette que vous souffriez quelque soif durant cette vie, assurez-vous qu'il vous rassasiera pleinement en l'autre de cette eau divine, sans pouvoir apprehender qu'elle vous manque jamais. Je le prie de tout mon cœur que ce ne soit pas plutôt nous qui luy manquions.

Pour commencer donc à marcher de telle sorte dans ce chemin que l'on ne s'égaré pas dès l'entrée, je veux parler de la maniere dont nous devons commencer nostre voyage, parce que cela est si important qu'il y va de tout. Je ne dis pas que celuy qui n'aura point la résolution dont je vay parler doive

abandonner le deſſein de ſ'y engager, parce que Noſtre Seigneur le fortifiera : & quand il ne ſ'avanceroit que d'un pas, ce pas eſt d'une telle conſequence qu'il peut ſ'assurer d'en eſtre fort bien récompensé. C'eſt comme un homme qui auroit un chapelet ſur lequel on auroit appliqué des Indulgences. S'il le dit une fois, il en profite : s'il le dit pluſieurs fois, il en profite encore davantage : mais ſ'il ne le dit jamais & ſe contente de le tenir dans une boëte, il vaudroit mieux pour luy qu'il ne l'eust point. Ainſi quoy que cette perſonne ne continuë pas de marcher dans ce chemin, le peu qu'elle y aura marché luy donnera lumiere pour ſe mieux conduire dans les autres ; & de meſme à proportion ſi elle y marche davantage. Ainſi elle ſe peut assurer qu'elle ne ſe trouvera jamais mal d'avoir commencé d'y entrer, encore qu'elle le quitte, parce que jamais le bien ne produit de mal.

Tâchez donc, mes Filles, d'oſter la crainte de ſ'engager dans une ſainte entrepriſe à toutes les perſonnes Du zèle
pour le
ſalut des
ames.

avec qui vous communiquerez si elles y ont de la disposition & quelque confiance en vous. Je vous demande au nom de Dieu que vostre conversation soit telle qu'elle ait toujourns pour but le bien spirituel de ceux à qui vous parlez. Car puisque l'objet de vostre Oraison doit estre l'avancement des ames dans la vertu, & que vous le devez sans cesse demander à Dieu, quelle apparence que vous ne tâchiez pas de le procurer en toutes manieres? Si vous voulez passer pour bonnes parentes : c'est-là le moyen de témoigner combien vostre affection est veritable. Si vous voulez passer pour bonnes amies : vous ne sçauriez aussi que par-là le faire connoistre. Et si vous avez la verité dans le cœur ainsi que vostre méditation l'y doit mettre, vous n'aurez pas peine à connoistre comme nous sommes obligez d'avoir de la charité pour nostre prochain.

Langage
que doi-
vent te-
nir les
Religieu-
ses.

Ce n'est plus le temps, mes Sœurs, de s'amuser à des jeux d'enfans tels que sont ce me semble ces amitez que l'on voit d'ordinaire dans le monde,

quoy qu'en elles-mesmes elles soient bonnes. Ainsi vous ne devez jamais user de ces paroles : m'aimez-vous donc bien ? ne m'aimez-vous point ? ny avec vos parens ny avec nul autre, si ce n'est pour quelque fin importante, ou pour le bien spirituel de quelque personne. Car il se pourra faire que pour disposer quelqu'un de vos freres ou de vos proches, ou quelque autre personne semblable à écouter une verité & à en faire son profit, il sera besoin d'user de ces témoignages d'amitié si agreables aux sens : & même qu'une de ces paroles obligantes (car c'est ainsi qu'on les nomme dans le monde) fera un plus grand effet dans leur esprit, que plusieurs autres qui seroient purement selon le langage de Dieu ; & qu'ensuite de cette disposition, elles les toucheront beaucoup plus qu'elles n'auroient fait sans cela. Ainsi pourveu que l'on n'en use que dans cette vûë & dans ce dessein, je ne les desapprouve pas : mais autrement, elles n'apporteroient aucun profit, & pourroient nuire sans que vous y prissiez garde.

Les gens du monde ne sçavent-ils pas qu'estant Religieuses vostre occupation est l'Oraison ? Sur quoy gardez-vous bien de dire : je ne veux pas passer pour bonne dans leur esprit, puisque faisant, comme vous faites, partie de la Communauté tout le bien ou tout le mal qu'ils remarqueront en vous, retombera aussi sur elle. C'est sans doute un grand mal que des personnes qui estant Religieuses sont si particulièrement obligées à ne parler que de Dieu, s'imaginent de pouvoir avec raison dissimuler en de semblables occasions, à moins que ce ne fust pour quelque grand bien : ce qui n'arrive que tres-rarement. Ce doit estre là vostre maniere d'agir : ce doit estre vostre langage. Que ceux qui voudront traiter avec vous l'apprennent donc si bon leur semble : & s'ils ne le font, gardez-vous bien d'apprendre le leur, qui seroit pour vous le chemin d'enfer. Que s'ils vous tiennent pour grossieres & pour inciviles, que vous importe qu'ils ayent cette creance ? Si pour hypocrites, encore moins. Vous y gagnerez de n'estre visitées que

de ceux qui seront accoustumés à vostre langage. Car comment celuy qui n'entendrait point l'Arabe pourroit-il prendre plaisir de parler beaucoup à un homme qui ne scauroit nulle autre Langue ? Ainsi ils ne vous importuneront plus ny ne vous causeront aucun préjudice : au lieu que vous en recevriez un fort grand de commencer à parler un autre langage. Tout vostre temps se consumeroit à cela ; & vous ne scauriez scavoir comme moy qui l'ay expérimenté quel est le mal qu'en reçoit une ame. En voulant apprendre cette Langue on oublie l'autre, & on tombe dans une inquietude continue que l'on ne peut fuir sur toutes choses, parce que rien n'est plus nécessaire que la paix & la tranquillité de l'esprit pour entrer & pour marcher dans ce chemin dont je commence à vous parler.

Si ceux qui communiqueront avec vous veulent apprendre vostre Langue : comme ce n'est pas à vous à les en instruire, vous vous contenterez de leur représenter les grands avantages qu'ils pourront en recevoir, & ne

vous lasserez point de les leur dire; mais avec pieté, avec charité, & en y joignant vos Oraisons afin qu'ils en fassent profit, & que connoissant combien cela leur peut estre utile, ils cherchent des maistres capables de les en instruire. Ce ne seroit pas sans doute, mes Filles, une petite faveur que vous recevriez de Dieu, si vous pouviez faire ouvrir à quelqu'un les yeux de l'ame pour les porter à desirer un si grand bien. Mais lorsque l'on veut commencer à parler de ce chemin, que de choses se presentent à l'esprit, particulièrement quand c'est une personne qui a comme moy si mal fait son devoir d'y marcher. Dieu veuille, mes Sœurs, me faire la grace que mes paroles ne ressemblent pas à mes actions.

CHAPITRE XXI.

Que dans le chemin de l'Oraison rien ne doit empescher de marcher toujours. Mépriser toutes les craintes qu'on veut donner des difficultez & des perils qui s'y rencontrent. Que quelquefois une ou deux personnes suscitées de Dieu pour faire conoistre la verité, prévalent pardessus plusieurs autres unies ensemble pour l'obscurcir & pour la combattre.

QUE la quantité des choses auxquelles il faut passer pour entreprendre ce divin voyage, & entrer dans ce chemin royal qui conduit au Ciel ne vous étonne point, mes Filles. Est-il étrange que s'agissant d'acquérir un si grand trésor, il semble d'abord nous devoir coûter bien cher ? Un temps viendra que nous connoistrions que tout le monde ensemble ne suffiroit pas pour le payer.

Pour revenir donc à la maniere dont doivent commencer ceux qui

Qu'il faut marcher sans crainte dans le chemin de l'Oraison.

veulent entrer dans ce chemin, & marcher toujours jusques à ce qu'ils arrivent à la source de cette eau de la vie pour en boire & pour s'en rassasier ; je dis qu'il importe de tout d'avoir une ferme resolution de ne se point arrester qu'on ne soit à la fontaine, quelque difficulté qui arrive, quelque obstacle que l'on rencontre, quelque murmure que l'on entende, quelque peine que l'on souffre, quelque fortune que l'on coure, quelque apparence qu'il y ait de ne pouvoir résister à tant de travaux, & enfin quand on croiroit en devoir mourir, & que tout le monde devoit abyfmer. Car ce sont-là les discours que l'on tient d'ordinaire : cette voye est toute pleine de perils : une telle s'est perduë dans ce voyage : celle - cy se trouva trompée, & cette autre qui prioit tant n'a pas laissé de tomber : c'est rendre la vertu méprisable : ce n'est pas une entreprise de femmes sujettes à des illusions : il faut qu'elles se contentent de filer sans s'amuser à chercher tant de délicatesses dans leur Oraison ; & le *Pater noster*, & l'*Ave Maria*,

leur doivent suffire. Je demeure d'accord, mes Sœurs, qu'ils leur doivent suffire : & pourquoy ne leur suffiroient-ils pas, puisqu'on ne sçauroit faillir en établissant son Oraison sur celle qui est sortie de la bouche de JESUS-CHRIST mesme ? Ils ont sans doute raison : & si nostre foiblesse n'estoit pas si grande, & nostre devotion si froide, nous n'aurions besoin ny d'autres Oraisons, ny d'aucuns Livres pour nous instruire dans la priere.

C'est pourquoy puisque je parle à des personnes qui ne peuvent se recueillir en s'appliquant à méditer d'autres Mysteres qui leur semblent trop subtils & trop rafinez, & qu'il y a des esprits si délicats que rien n'est capable de les contenter ; j'estime à propos d'établir icy certains principes, certains moyens, & certaines intentions d'Oraison, sans m'arrester à des choses trop élevées. Ainsi on ne pourra pas vous oster vos Livres, puisque pourveu que vous vous affectionniez à cela & soyiez humbles, vous n'aurez pas besoin de davantage. Je m'y

suis toujourns fort attachée ; & les paroles de l'Evangile me font entrer dans un plus grand recueillement que les ouvrages les plus sçavants & les mieux écrits , principalement lorsque les Auteurs ne sont pas fort approuvez. Car alors il ne me prend jamais envie de les lire.

Il faut donc que je m'approche de ce Maistre de la sagesse , & il m'enseignera peut-estre quelques considerations dont vous aurez sujet d'estre satisfaites. Ce n'est pas que je prétende vous donner l'explication de ces Oraisons divines. Assez d'autres l'ont fait : & quand cela ne seroit pas , je ne serois pas si hardie que de l'entreprendre , sçachant bien qu'il y auroit de la folie. Mais je vous proposeray seulement quelques considerations sur les paroles du *Pater noster* ; la quantité des Livres ne servant ce me semble qu'à faire perdre la devotion dont nous avons besoin dans cette divine priere. Car ainsi qu'un maistre qui affectionne son disciple tâche de faire que ce qu'il luy montre luy plaise , afin qu'il l'apprenne plus facilement :
qui

qui doute que ce divin Maistre n'agisse de mesme envers nous ?

Mocquez-vous donc de toutes ces craintes que l'on tâchera de vous donner, & de tous ces perils dont on voudra vous faire peur. Car le chemin qui conduit à la possession d'un si grand trésor estant tout plein de voleurs, quelle apparence de prétendre de le pouvoir passer sans peril ? les gens du monde souffriroient-ils sans s'y opposer qu'on leur enlevast leurs trésors, eux qui pour un interest de neant passent sans dormir les nuits entieres, & se tuënt le corps & l'ame ?

Si donc lorsque vous allez pour acquerir, ou pour mieux dire pour enlever ce trésor de force, suivant cette parole de Nostre Seigneur; que les violens le ravissent. Si lorsque vous y allez par ce chemin qui est un chemin royal, puisqu'il nous a esté tracé par nostre Roy, & un chemin tres-assuré, puisque c'est celuy qu'ont tenu tous les Elûs & tous les Saints, on vous dit qu'il y a tant de perils à courir, & l'on vous donne tant de craintes; quels doivent-estre les perils de ceux

qui prétendent gagner ce trésor sans sçavoir le chemin qu'il faut tenir pour y arriver ? O mes Filles, qu'il est vray qu'ils sont incomparablement plus grands que les autres ! mais ils ne les connoistront que lorsqu'y estant tombez, ils ne trouveront personne qui leur donne la main pour se relever, & perdront ainsi toute esperance non-seulement de defalterer leur soif dans cette source d'eau vive, mais d'en pouvoir boire la moindre goutte ou dans quelque ruisseau qui en sorte, ou dans quelque fossé ou quelque mare. Comment pourroient-ils donc continuer à marcher dans ce chemin, où il se rencontre tant d'ennemis à combattre, sans avoir bû une seule goutte de cette eau divine ? Et n'est-il pas certain qu'ils ne sçauroient éviter de mourir de soif ? Ainsi, mes Filles, puisque soit que nous le voulions ou ne le voulions pas, nous marchons tous vers cette fontaine, quoy qu'en différentes manieres ; croyez-moy ne vous laissez point tromper par ceux qui voudroient vous enseigner un autre chemin pour y aller que celuy de l'Oraison.

Il ne s'agit pas maintenant de sçavoir si cette Oraison doit estre mentale pour les uns, & vocale pour les autres; je dis seulement que vous avez besoin de toutes les deux. C'est-là l'exercice des personnes Religieuses: & quiconque vous dira qu'il y a du peril, considerez-le comme estant luy-mesme par ce mauvais conseil qu'il vous donne un si perilleux écueil pour vous, que si vous ne l'évitez en le fuyant, il vous fera faire naufrage. Gravez je vous prie cet avis dans votre memoire, puisque vous pourrez en avoir besoin. Le peril seroit de manquer d'humilité & de n'avoir pas les autres vertus. Mais à Dieu ne plaise que l'on puisse jamais dire qu'il y ait du peril dans le chemin de l'Oraison. Il y a grand sujet de croire que ces frayeurs sont une invention du diable, qui se sert de cet artifice pour faire tomber quelques ames qui s'adonnent à l'Oraison.

Admirez, je vous prie, l'aveuglement des gens du monde. Ils ne considerent point cette foule incroyable de personnes, qui ne faisant jamais

d'Oraison & ne sçachant pas mesme ce que c'est que de prier, sont tombez dans l'heresie & dans tant d'autres horribles pechez. Et si le demon par ses tromperies & par un malheur déplorable, mais qui est tres-rare, fait tomber quelqu'un de ceux qui s'employent à un si saint exercice, ils en prennent sujet de remplir de crainte l'esprit des autres touchant la pratique de la vertu. En verité c'est une belle imagination à ceux qui se laissent ainsi abuser, de croire que pour se garantir du mal il faut éviter de faire le bien : & je ne croy pas que jamais le diable se soit avisé d'un meilleur moyen pour nuire aux hommes.

O mon Dieu, vous voyez comme on explique vos paroles à contre-sens.

» Défendez vostre propre cause, & ne
 » souffrez pas de telles foibleſſes en des
 » personnes consacrées à vostre service.

Vous aurez toujous au moins cet avantage, mes Sœurs, que vostre divin Epoux ne permettra jamais que vous manquiez de quelqu'un qui vous assiste dans une entreprise si sainte. Et lorsqu'on le sert fidellement & qu'il

donne la lumiere qui peut conduire dans le veritable chemin, non-seulement on n'est point arresté par ces craintes que le demon tâche d'inspirer, mais on sent de plus en plus croître le desir de continuer à marcher avec courage : on voit venir le coup que cet esprit infernal nous veut porter; & on luy en porte un à luy-mesme qui luy fait sentir plus de douleur que la perte de ceux qu'il surmonte ne luy donne de plaisir & de joye.

Lorsque dans un temps de trouble cet ennemi de nostre salut ayant semé sa zizanie, semble entraîner tout le monde après luy comme autant d'aveugles éblouis par l'apparence d'un bon zele : s'il arrive que Dieu suscite quelqu'un qui leur fasse ouvrir les yeux, & leur montre ces tenebres infernales qui offusquant leur esprit les empeschent d'appercevoir le chemin : n'est-ce pas une chose digne de son infinie bonté de faire que quelquefois un homme qui enseigne la verité, prévaut sur plusieurs qui ne la connoissent pas ? Ce fidelle serviteur commence peu à peu à leur decouvrir le

chemin de la verité, & Dieu leur donne du courage pour la suivre. S'ils s'imaginent qu'il y a du peril dans l'Oraison, il tâche de leur faire connoître, sinon par ses paroles, au moins par ses œuvres, combien l'Oraison est avantageuse. S'ils disent qu'il n'est pas bon de communier souvent, il communie luy-mesme plus souvent qu'il n'avoit accoustumé pour leur faire voir le contraire. Ainsi pourveu qu'il y ait un ou deux qui suivent sans crainte le bon chemin, Nostre Seigneur recouvrera peu à peu par leur moyen les ames qui estoient dans l'égarement.

Renoncez donc, mes Sœurs, à toutes ces craintes: méprisez ces opinions vulgaires: considerez que nous ne sommes pas dans un temps où il faille ajouter foy à toutes sortes de personnes, mais seulement à ceux qui conformement leur vie à la vie de JESUS-CHRIST: tâchez de conserver toujours vostre conscience pure: fortifiez-vous dans l'humilité: foulez aux pieds toutes les choses de la terre: demeurez inébranlables dans la foy de la sainte Eglise, & ne doutez point

après cela que vous ne soyez dans le bon chemin. Je le repete encore : renoncez à toutes ces craintes dans les choses où il n'y a nul sujet de craindre : & si quelques-uns tâchent de vous en donner, faites-leur connoître avec humilité quel est le chemin que vous tenez : dites-leur, comme il est vray, que vostre regle vous ordonne de prier sans cesse, que vous estes obligées de la garder. Que s'ils vous répondent que cela s'entend de prier vocalement, demandez-leur s'il faut que l'esprit & le cœur soient attentifs aussi-bien dans les prieres vocales que dans les autres : & s'ils repartent qu'oüy, comme ils ne sçauroient ne le point faire, vous connoîtrez qu'ils sont contraints d'avoüer qu'en faisant bien l'Oraison vocale, vous ne sçauriez ne pas faire la mentale, & que vous pourrez passer mesme jusques à la contemplation s'il plaist à Dieu de vous la donner. Qu'il soit beni éternellement.

CHAPITRE XXII.

*De l'Oraison mentale. Qu'elle doit
 toujours estre jointe à la vocale.
 Des perfections infinies de Dieu.
 Comparaison du mariage avec l'u-
 nion de l'ame avec Dieu.*

De l'O-
 raïson
 mentale.

SÇACHEZ, mes Filles, que la
 difference de l'Oraison ne se doit
 pas prendre de nostre voix & de nos
 paroles, en sorte que lorsque nous par-
 lons elle soit vocale, & lorsque nous
 nous taisons elle soit mentale. Car si
 en priant vocalement je m'occupe
 toute à considerer que je parle à Dieu :
 si je me tiens en sa presence ; & si je
 suis plus attentive à cette considera-
 tion qu'aux paroles mesme que je pro-
 nonce, c'est alors que l'Oraison men-
 tale & la vocale se trouvent jointes.
 Si ce n'est qu'on voulust nous faire
 croire que l'on parle à Dieu, quand
 en prononçant le *Pater*, on pense au
 monde ; auquel cas je n'ay rien à dire.
 Mais si en parlant à un si grand Sei-
 gneur

gneur vous voulez luy parler avec le respect qui luy est dû, ne devez-vous pas considerer quel il est, & quelles vous estes ? Car comment pourrez-vous parler à un Roy, & luy donner le titre de Majesté : ou comment pourrez-vous garder les ceremonies qui s'observent en parlant aux Grands, si vous ignorez combien leur qualité est élevée au dessus de la vostre, puisque ces ceremonies dépendent ou de la difference des qualitez, ou de la coutume & de l'usage ? Il est donc nécessaire que vous en sçachiez quelque chose : autrement vous serez renvoyées comme des personnes rustiques, & ne pourrez traiter avec eux d'aucune affaire.

Quelle ridicule ignorance seroit-ce, ce
 ô mon Seigneur, que celle-là ? Quel-
 le sottise simplicité seroit-ce, ô mon
 souverain Monarque, & comment
 pourroit-elle se souffrir ? Vous estes
 Roy, ô mon Dieu, mais un Roy
 tout-puissant & éternel, parce que
 vous ne tenez de personne le Royau-
 me que vous possédez, & je n'entens
 presque jamais dire dans le *Credo* que ce

» vostre Royaume n'aura point de fin,
 » sans en ressentir une joye particuliere.
 » Je vous louë, mon Dieu, & je vous
 » benis toujors, parce que vostre
 » Royaume durera toujors. Mais ne
 » permettez pas, mon Sauveur, que
 » ceux-là puissent passer pour bons, qui
 » lorsqu'ils parlent à vous, vous par-
 » lent seulement avec les lèvres.

Que pensez-vous dire, Chrestiens,
 quand vous dites qu'il n'est pas besoin
 de faire l'Oraison mentale? Vous en-
 tendez-vous bien vous-mesmes? Cer-
 tes je pense que non. Et ainsi il sem-
 ble que vous vouliez nous faire tous
 entrer dans vos resveries, puisque
 vous ne sçavez ce que c'est ny que de
 contemplation, ny que d'Oraison
 mentale, ny comment on doit faire
 la vocale. Car si vous le sçaviez vous
 ne condamneriez pas en cecy ce que
 vous approuveriez ailleurs.

C'est pourquoy, mes Filles, je join-
 dray toujors autant que je m'en sou-
 viendray l'Oraison mentale avec la
 vocale, afin que ces personnes ne vous
 épouventent pas par leurs vains dis-
 cours. Je sçay où vous peuvent me-

ner ces pensées : & comme j'en ay moy - mesme esté assez inquietée , je souhaiterois que personne ne vous en inquietaft , parce qu'il est tres-dangereux de marcher dans ce chemin avec une défiance pleine de crainte. Il vous importe extrêmement au contraire d'estre assurées que celuy que vous tenez est fort bon , puisqu'autrement il vous arriveroit comme au voyageur à qui l'on dit qu'il s'est égaré. Il tourne de tous costez pour retrouver son chemin , & ne gagne à ce travail que de se lasser , de perdre du temps & d'arriver beaucoup plus tard.

Quelqu'un oseroit-il soutenir que ce fust mal fait avant que de commencer à dire ses heures ou à reciter le Rosaire , de penser à celuy à qui nous allons parler , & de nous remettre devant les yeux quel il est , & quels nous sommes , afin de considerer de quelle sorte nous devons traiter avec luy ? Cependant , mes Sœurs , il est vray que si l'on s'acquitte bien de ces deux choses , il se trouvera qu'avant que de commencer l'Oraison vocale , vous aurez employé quelque temps

à la mentale.

N'est-il pas certain que quand nous abordons un Prince pour luy parler, ce doit estre avec plus de preparation que pour parler à un païsan ou à quelque pauvre tel que nous sommes, puisque pour ceux-là il n'importe de quelle sorte nous leur parlions. Je sçay que l'humilité de ce Roy est telle que quoyque je sois si rustique & que j'ignore comment il luy faut parler, il ne laisse pas de m'écouter & de me permettre d'approcher de luy. Je sçay que les Anges qui sont comme ses gardes, ne me repoussent point pour m'en empescher; parce que connoissant la bonté de leur Souverain, ils n'ignorent pas qu'il aime mieux la simplicité d'un petit berger, lorsqu'il la voit accompagnée d'humilité, & connoist que s'il en sçavoit davantage il en diroit davantage; que non pas la sublimité & l'élégance du raisonnement des plus habiles lorsque cette vertu leur manque. Mais faut-il parce qu'il est si bon que nous soyons inciviles? Et quand il ne nous feroit point d'autre faveur que de souffrir que nous

nous approchions de luy, quoy qu'étant si imparfaites, pourrions-nous trop tâcher de connoître quelle est sa grandeur & son adorable pureté? Il est vray qu'il suffit de l'approcher pour sçavoir combien il est grand, comme il suffit de sçavoir la naissance, le bien & les dignitez des Princes du monde pour apprendre quel est l'honneur qui leur est dû, parce que ce sont ces conditions qui le reglent, & non pas le merite de leurs personnes.

O miserable & malheureux monde! Vous ne sçauriez, mes Filles, trop louer Dieu de la grace qu'il vous a faite de l'abandonner. Car quelle plus grande marque peut-il y avoir de son extrême corruption, que ce qu'au lieu de considerer les personnes par leur merite, on ne les y considere que par les seuls avantages de la fortune, qui ne cessent pas plûtost, que tous ces honneurs s'évanouissent. Cela me semble si ridicule que lorsque vous vous assemblerez pour prendre quelque recreation, ce vous en pourra estre un sujet assez utile que de considerer de quelle sorte les gens du monde,

ainsi que de pauvres aveugles passent leur vie.

Des per-
fections
infinies
de Dieu.

O mon souverain Monarque, puis-
sance infinie, immense bonté, suprê-
me sagesse, principe sans principe,
abyssme de merveilles, beauté source
de toute beauté, force qui est la force
mesme! Grand Dieu dont les perfe-
ctions sont également indeterminées
& incomprehensibles, quand toute
l'éloquence humaine & toute la con-
noissance d'icy-bas, qui ne sont en
effet qu'ignorance, seroient jointes
ensemble, comment pourroient-elles
nous faire comprendre la moindre de
tant de perfections, qu'il faudroit
connoistre pour sçavoir en quelque
maniere quel est ce Roy par excellen-
ce, qui fait seul tout nostre bonheur
& toute nostre felicité, & qui n'est
autre que vous-mesme?

Lorsque vous vous approchez, mes
Filles, de cette éternelle Majesté, si
vous consideriez attentivement à qui
vous allez parler, & après qui vous
parlez, le temps de mille vies telle-
qu'est la nostre ne suffiroit pas pour
vous faire concevoir de quelle sorte il

merite d'estre traité : luy devant lequel les Anges tremblent, luy qui commande par tout, qui peut tout, & en qui le vouloir & l'effet ne sont qu'une mesme chose. N'est-il donc pas raisonnable, mes Filles, que nous nous réjouissions des grandeurs de nostre Epoux, & que considerant combien nous sommes heureuses d'estre ses épouses, nous menions une vie conforme à une condition si relevée ?

Helas ! mon Dieu, puisque dans le monde lorsque quelqu'un recherche une fille, on commence par s'informer de sa qualité & de son bien : pourquoy nous qui vous sommes déjà fiancées ne nous informerons-nous pas de la condition de nostre Epoux avant que le mariage s'accomplisse, & que nous quittions tout pour le suivre ? Si on le permet aux filles qui doivent épouser un homme mortel : nous refusera-t-on la liberté de nous enquerir qui est cet homme immortel que nous prétendons d'avoir pour Epoux : quel est son Pere : quel est son país où il veut nous emmener avec luy : quelle est sa qualité : quels sont les avanta-

Mariage
de l'ame
avec
Dieu,

ges qu'il nous promet; & sur tout quelle est son humeur, afin d'y conformer la nostre & nous efforcer de luy plaire en faisant tout ce que nous sçaurons luy estre le plus agreable. On ne dit autre chose à une fille sinon que pour estre heureuse dans son mariage il faut qu'elle s'accommode à l'humeur de son mary, quand mesme il seroit d'une condition beaucoup inferieure à la sienne. Et l'on veut, ô mon divin Epoux, que nous fassions moins pour vous contenter, & vous traitions avec un moindre respect que l'on ne traite les hommes. Mais quel droit ont-ils de se mesler de ce qui regarde vos épouses? Ce n'est pas à eux, c'est à vous seul qu'elles doivent se rendre agreables, puisque c'est avec vous seul qu'elles doivent passer leur vie. Quand un mary vit si bien avec sa femme, & a tant d'affection qu'il desire qu'elle luy tienne toûjours compagnie, n'auroit-elle pas bonne grace de ne daigner pas pour luy plaire entrer dans un sentiment si obligeant, elle qui doit mettre toute sa satisfaction dans l'amitié qu'il luy porte.

& qu'elle luy porte ?

C'est faire Oraison mentale , mes Filles , de comprendre bien ces veritez. Que si vous voulez y ajoûter aussi l'Oraison vocale , à la bonne heure , vous le pouvez faire. Mais lorsque vous parlez à Dieu , ne pensez point à d'autres choses : car en user ainsi , n'est pas sçavoir ce que c'est qu'Oraison mentale. Je croy vous l'avoir assez expliquée , & je prie Nostre Seigneur qu'il nous fasse la grace de le mettre bien en pratique.

CHAPITRE XXIII.

Trois raisons pour montrer que quand on commence à s'adonner à l'Oraison , il faut avoir un ferme dessein de continuer. Des assistances que Dieu donne à ceux qui sont dans ce dessein.

QUAND nous commençons à faire Oraison , il importe tellement d'avoir un ferme dessein de continuer , que pour ne m'étendre pas

De la
perseve-
rance ne-
cessaire
dans l'O-
raison,

trop sur ce sujet, je me contenteray d'en rapporter deux ou trois raisons. La premiere est, que Dieu nous estant si liberal & nous comblant sans cesse de ses faveurs, quelle apparence y auroit-il que lorsque nous luy donnons ce petit soin de le prier qui nous est si avantageux, nous ne le luy donnions pas avec une pleine & entiere volonte, mais seulement comme une chose que l'on preste avec intention de la retirer? Cela ne pourroit ce me semble se nommer un don. Car si un ami redemande à son ami une chose qu'il luy a prestée, ne l'attristera-t-il pas, principalement s'il en a besoin, & s'il la consideroit déjà comme sienne? Que s'il se rencontre que celui qui a reçu ce prest ait luy-mesme fort obligé auparavant son ami, & d'une maniere tres-desinteressée, n'aura-t-il pas sujet de croire qu'il n'a ny generosité ny affection pour luy, puisqu'il ne veut pas luy laisser ce qu'il luy avoit presté pour luy servir comme d'un gage de son amitié?

Qui est l'épouse qui en recevant de son époux quantité de pierreries de

tres-grand prix, ne luy veuille pas au moins donner une bague, non pour sa valeur, puisqu'elle n'a rien qui ne soit à luy, mais comme une marque qu'elle-mesme jusques à la mort sera toute à luy? Dieu merite-t-il moins qu'un homme d'estre respecté, pour oser ainsi nous mocquer de luy, en luy donnant & en retirant à l'heure-mesme ce peu qu'on luy a donné? Si nous consumons tant de temps avec d'autres qui ne nous en sçavent point de gré, donnons au moins de bon cœur à nostre immortel Epoux ce peu de temps que nous nous resolvons de luy donner: donnons-le luy avec un esprit libre & dégagé de toutes autres pensées; & donnons-le luy avec une ferme résolution de ne vouloir jamais le reprendre, quelques contradictions, quelques peines & quelques secheresses qui nous arrivent. Considerons ce temps-là comme une chose qui n'est plus à nous, & qu'on nous pourroit redemander avec justice si nous ne voulions pas le donner tout entier à Dieu. Je dis tout entier, parce que discontinuer durant un jour, ou mes-

me durant quelques jours pour des occupations nécessaires, ou pour quelque indisposition particulière, n'est pas vouloir reprendre ce que nous avons donné. Il suffit que nostre intention demeure ferme : Nostre Seigneur n'est point pointilleux ; il ne s'arreste point aux petites choses ; & ainsi il ne manquera pas de reconnoistre vostre bonne volonté, puisque vous luy donnez en la luy donnant, tout ce qui est en vostre pouvoir.

L'autre maniere d'agir, quoy que moins parfaite, est bonne pour ceux qui ne sont pas naturellement liberaux. Car c'est beaucoup que n'ayant pas l'ame assez noble pour donner, ils se résolvent au moins de prester. Enfin il faut faire quelque chose. Dieu est si bon qu'il prend tout en payement : il s'accommode à nostre foiblesse : il ne nous traite point avec rigueur dans le compte que nous avons à luy rendre. Quelque grande que soit nostre dette, il se resout sans peine à nous la remettre pour nous gagner à luy ; & il remarque si exactement nos moindres services, que quand vous ne feriez

que lever les yeux au Ciel en vous souvenant de luy, vous ne devez point apprehender qu'il laisse cette action sans récompense.

La seconde raison est, que quand le diable nous trouve dans cette ferme résolution, il luy est beaucoup plus difficile de nous tenter. Car il ne craint rien tant que les ames fortes & résolues, sçachant par experience le dommage qu'elles luy causent, & que ce qu'il fait pour leur nuire tournant à leur profit & à l'avantage de beaucoup d'autres, il ne sort qu'avec perte de ce combat. Nous ne devons pas néanmoins nous y confier de telle sorte que nous tombions dans la negligence. Nous avons à faire à des ennemis tres-artificieux & fort traîtres : & comme d'un costé leur lâcheté les empesche d'attaquer ceux qui se tiennent sur leurs gardes, leur malice leur donne de l'autre un tres-grand avantage sur les negligens. Ainsi quand ils remarquent de l'inconstance dans une ame, & voyent qu'elle n'a pas une volonté déterminée de perseverer dans le bien, ils ne la laissent jamais en repos ; ils

l'agitent de mille craintes, & luy representent des difficultez sans nombre. J'en puis parler trop assurément, parce que je ne l'ay que trop éprouvée : & j'ajoute qu'à peine sçait-on de quelle importance est cet avis.

La troisième raison qui rend cette ferme résolution tres-avantageuse, c'est que l'on combat avec beaucoup plus de courage lorsque l'on s'est mis dans l'esprit que quoy qui puisse arriver on ne doit jamais tourner le dos. C'est comme un homme, qui dans une bataille seroit assuré qu'estant vaincu il ne pourroit esperer aucune grace du victorieux, & qu'ainsi ou durant ou après le combat il se faudroit résoudre à mourir; il combattroit sans doute avec beaucoup plus d'opiniâtreté, & vendroit cherement sa vie, parce qu'il se représenteroit toujours qu'il ne la peut conserver que par la victoire. Il est mesme necessaire que nous entrons dans ce combat avec cette ferme créance, qu'à moins de nous laisser vaincre, nostre entreprise nous réüffira heureusement, & que pour peu que nous gagnions en cette

occasion nous en sortirons tres-riches.

Ne craignez donc point que Nostre Seigneur vous laisse mourir de soif en vous refusant de l'eau de cette sacrée fontaine de l'Oraison ; au contraire il vous invite à en boire. Je l'ay déjà dit, & je ne me puis lasser de le dire, parce que rien ne décourage tant les ames que de ne connoistre pas aussi pleinement par leur propre experience quelle est la bonté de Dieu, comme elles le connoissent par la foy. Car c'est une chose merveilleuse que d'éprouver quelles sont les faveurs qu'il fait à ceux qui marchent par ce chemin, & de quelle sorte luy seul pourvoit presque à tout ce qui leur est nécessaire. Mais je ne m'étonne pas de voir que les personnes qui ne l'ont point éprouvé, veulent avoir quelque assurance que Dieu leur rendra avec usure ce qu'ils luy donnent. Vous sçavez bien neanmoins que J E S U S C H R I S T promet le centuple dès cette vie : & qu'il dit ; *Demandez, & vous recevrez.* Que si vous n'ajoutez pas foy à ce qu'il dit luy-mesme dans son Evangile, dequoy me

peut servir, mes Sœurs, de me rompre la teste à vous le dire? Je ne laisse pas d'avertir celles qui en doutent qu'il ne leur coûtera gueres de l'éprouver, puisqu'il y a cet avantage dans ce voyage, qu'on nous y donne plus que nous ne sçaurions ny demander ny desirer. Je sçay qu'il n'y a rien de plus veritable: & je puis produire pour témoins qui l'assureront aussi-bien que moy, celles d'entre vous à qui Dieu a fait la grace de le connoistre par experience.

CHAPITRE XXIV.

De quelle sorte il faut faire l'Oraison vocale pour la faire parfaitement. Et comme la mentale s'y rencontre jointe: Surquoy la Sainte commence à parler du Pater noster.

De l'Oraison
vocale, &
du Pater
noster.

JE commenceray icy d'adresser mon discours à ces ames qui ne peuvent se recueillir, ny attacher leur esprit à une Oraison mentale pour s'appliquer à la méditation, ny se servir pour cela de certaines considerations: & je
ne

ne veux pas nommer seulement en ce lieu les noms d'Oraison mentale & de contemplation, parce que je sçay certainement qu'il y a plusieurs personnes que ces seuls noms épouventent, & qu'il se pourroit faire qu'il en viendroit quelqu'une en cette Maison, à cause, comme je l'ay déjà dit, que toutes ne marchent pas par un mesme chemin.

Ce que je veux donc maintenant vous conseiller, & je puis mesme dire vous enseigner, puisque cela m'est permis, mes Filles, comme vous tenant lieu de mere par ma charge de Prieure; c'est la maniere dont vous devez prier vocalement. Car il est juste que vous entendiez ce que vous dites. Et parce qu'il peut arriver que celles qui ne sçauroient appliquer leur esprit à Dieu se lassent aussi des Oraisons qui sont longues, je ne parleray point de celles-là, mais seulement de celles auxquelles en qualité de Chrestiennes nous sommes necessairement obligées, qui sont le *Pater noster*, & l'*Ave Maria*, afin que l'on ne puisse pas dire que nous parlons sans sçavoir ce

que nous disons : si ce n'est que l'on croye qu'il suffit de prier ainsi par coutume, & qu'on se doit contenter de prononcer des paroles sans les entendre. Je laisse cela à décider aux sçavans sans me mesler d'en juger, & je desire seulement, mes Sœurs, que nous ne nous en contentions pas. Car il me semble que lorsque je dis le *Credo*, il est juste que je sçache ce que je croy : & que quand je dis *Nostre Pere*, je sçache qui est ce Pere, & qui est aussi ce maistre qui nous enseigne à faire cette Oraison. Si vous dites le bien sçavoir, & qu'ainsi il n'est pas besoin de vous en faire souvenir, cette réponse n'est pas bonne, puisqu'il y a grande difference entre maistre & maistre. Que si ce seroit une extrême ingratitude & que de bons disciples ne peuvent avoir, de ne se pas souvenir de ceux qui nous instruisent icy-bas, principalement si ce sont des personnes de sainte vie, & que ce qu'ils nous enseignent regarde nostre salut ; je prie Dieu de tout mon cœur de ne pas permettre que recitant une priere si sainte, nous manquions à nous sou-

venir du divin Maistre qui nous l'a enseignée avec tant d'amour, & tant de desir qu'elle nous soit profitable.

Premierement vous sçavez que Nôtre Seigneur nous apprend que pour bien prier on doit se retirer en particulier, ainsi qu'il l'a toûjours pratiqué luy-mesme, non qu'il eust besoin de cette retraite, mais pour nostre instruction, & pour nous en donner l'exemple. Or comme je vous l'ay déjà dit, l'on ne peut parler en mesme temps à Dieu & au monde, ainsi que font ceux qui en priant d'un costé écoutent de l'autre ceux qui parlent, ou s'arrestent à tout ce qu'il leur vient dans l'esprit, sans tâcher d'en retirer leur pensée.

Il faut en excepter certaines indispositions & certains temps, principalement quand ce sont des personnes mélancoliques ou sujettes à des maux de teste, puisque quelques efforts qu'elles fassent elles ne s'en peuvent empêcher : ou bien lorsque Dieu permet pour l'avantage de ceux qui le servent, que ces nuages se forment dans leur esprit, & quelques peines qu'ils

se donnent & quelque soin qu'ils prennent de les dissiper, ils ne le sçauroient, ny avoir attention à ce qu'ils disent, ny arrester leur pensée à quoy que ce soit; mais l'ont si errante & si vagabonde, que si l'on voyoit ce qui se passe en eux, on les prendroit pour des frenetiques.

Lors, dis-je, que Dieu permet que cela arrive, le déplaisir qu'ils en auront leur fera connoistre qu'il n'y a point de leur faute. Et il ne faut pas qu'ils se tourmentent & qu'ils se lassent en s'efforçant de ranger leur entendement à la raison dans un temps où il n'en est pas capable, parce que ce seroit encore pis. Mais ils doivent prier comme ils pourront, & mesme ne point prier dans ce temps où leur ame est comme un malade à qui il faut donner un peu de repos, & il faut qu'ils se contentent de s'employer à d'autres actions de vertu. C'est la maniere dont en doivent user ceux qui ont soin de leur salut, & qui sçavent qu'il ne faut pas parler tout ensemble à Dieu & au monde.

Ce qui dépend de nous est de tâcher

à demeurer seules avec Dieu : & je le prie que cela suffise pour nous faire comprendre avec qui nous sommes alors, & ce qu'il daigne répondre à nos demandes. Car croyez-vous qu'il se taise encore que nous ne l'entendions pas ? Non certes ; mais il parle à nostre cœur toutes les fois que nous luy parlons du cœur : & il est bon que chacune de nous considere que c'est à elle en particulier que le Seigneur apprend à faire cette divine priere. Or comme le maistre se tient proche de son disciple, & ne s'éloigne jamais tant qu'il ait besoin de crier à haute voix pour se faire entendre de luy : je desire de mesme que vous sçachiez que pour bien dire le *Pater noster* il ne faut pas que vous vous éloigniez de ce divin Maistre qui vous a appris à le dire.

Vous me répondrez peut-estre, qu'en user ainsi c'est méditer, & que vous ne pouvez ny ne desirez faire autre chose que de prier vocalement. Car il y a des personnes si impatientes & qui aiment tant leur repos, que n'estant pas accoûtumées à se recueil-

lir dans le commencement de la priere, & ne voulant pas se donner la moindre peine, elles disent qu'elles ne sçavent ny ne peuvent faire davantage que de prier vocalement. Je demeure d'accord que ce que je viens de proposer se peut appeller Oraison mentale. Mais j'avouë ne comprendre pas comment on la peut separer de la vocale si on a dessein de la bien faire, & de considerer à qui l'on parle : car ne devons-nous pas tâcher d'avoir de l'attention en priant ? Dieu veuille qu'avec tous ces soins nous puissions bien dire le *Pater*, sans que nostre esprit se laisse aller à quelque pensée extravagante. Le meilleur remede que j'y trouve après l'avoir éprouvé diverses fois, est de tâcher d'arrester nostre esprit sur celuy qui nous a prescrit cette priere. Ne vous laissez donc point aller à l'impatience ; mais essayez de vous accoûtumer à une chose qui vous est si necessaire.

CHAPITRE XXV.

Qu'on peut passer en un instant de l'Oraison vocale à la contemplation parfaite. Difference entre la contemplation & l'Oraison qui n'est que mentale. Et en quoy cette dernière consiste. Dieu seul dans la contemplation opere en nous.

OR afin que vous ne vous imaginiez pas, mes Filles, que l'on tire peu de profit de la priere vocale faite avec la perfection que j'ay dit; je vous assure qu'il se pourra faire qu'en recitant le *Pater* ou quelque autre Oraison vocale, Dieu nous fera passer tout d'un coup dans une parfaite contemplation. C'est ainsi qu'il nous fait connoistre qu'il écoute celuy qui luy parle, & abaisse sa grandeur jusques à daigner luy parler aussi, en tenant son esprit comme en suspens, en arrestant ses pensées, & en luy liant la langue de telle sorte, que quand il le voudroit il ne pourroit proferer une

Que l'on peut passer de l'Oraison vocale à la contemplation parfaite.

seule parole qu'avec une extrême peine. Nous connoissons alors certainement que ce divin Maistre nous instruit sans nous faire entendre le son de sa voix, mais en tenant les puissances de nostre ame comme suspenduës, parce qu'au lieu de nous aider en agissant, elles ne pourroient agir sans nous nuire.

De la
contem-
plation
parfaite.

Les personnes que Nostre Seigneur favorise d'une telle grace se trouvent dans la jouissance de ce bonheur sans sçavoir comment elles en jouissent. Elles se trouvent embrazées d'amour sans sçavoir comment elles aiment. Et elles trouvent qu'elles possèdent ce qu'elles aiment sans sçavoir comment elles le possèdent. Tout ce qu'elles peuvent faire est de connoistre que l'entendement ne sçauroit aller jusques à s'imaginer, ny le desir jusques à souhaiter un aussi grand bien qu'est celuy dont elles jouissent. Leur volonté l'embrasse sans sçavoir de quelle sorte elle l'embrasse : & selon le peu que ces ames sont capables de comprendre, elles voyent que ce bien est d'un tel prix que tous les travaux de la terre.

terre joints ensemble ne ſçauroient jamais le meriter. C'est un don de celuy qui a créé le Ciel & la terre, & qu'il tire des trésors de ſa ſageſſe & de ſa toute-puiſſance pour en gratifier qui il luy plaiſt.

Voilà, mes Filles, ce que c'eſt que la contemplation parfaite : & vous pouvez connoiſtre maintenant en quoy elle differe de l'Oraiſon mentale, qui ne conſiſte, comme je l'ay dit, qu'à penſer & à entendre ce que nous diſons ; à qui nous le diſons ; & qui nous ſommes, nous qui avons la hardieſſe d'entretenir un ſi grand Seigneur. Avoir ces penſées & autres ſemblables telles que ſont celles du peu de ſervice que nous avons rendu à un tel Maïſtre, & de la grandeur de noſtre obligation à le ſervir ; c'eſt proprement l'Oraiſon mentale. Ne vous imaginez pas qu'il y ait autre différence : & que le nom ne vous faſſe point de peur comme ſ'il enfermoit quelque Myſtere incomprehenſible. Dire le *Pater noſter* & l'*Ave Maria*, ou quelque autre priere, c'eſt une Oraiſon vocale : Mais ſi elle n'eſt ac-

compagnée de la mentale, jugez je vous prie quel beau concert ce seroit, puisque quelquefois les paroles ne se suivroient seulement pas.

Nous pouvons quelque chose de nous-mêmes avec l'assistance de Dieu dans ces deux sortes d'Oraisons, la mentale & la vocale. Mais quant à la contemplation dont je viens de vous parler, nous n'y pouvons rien du tout. Nostre Seigneur y opere seul : c'est son ouvrage : & comme cet ouvrage est au dessus de la nature, la nature n'y a nulle part. Or d'autant que j'en ay parlé fort au long & le plus clairement que j'ay pû dans la relation que j'ay écrite de ma vie par l'ordre de mes Superieurs, je ne le repeteray point icy, & me contenteray d'en dire seulement un mot en passant. Que si celles qui seront si heureuses que d'arriver à cet estat de contemplation peuvent avoir l'écrit dont je parle, elles y trouveront quelques points & quelques avis dans lesquels Nostre Seigneur a voulu que je réüssisse assez bien. Ces avis pourront beaucoup les consoler & leur estre utiles selon mon

opinion & celle de quelques personnes qui les ont vûs, & qui les gardent par l'estime qu'ils en font : ce que je ne vous dirois pas sans cela, puisque j'aurois honte de vous porter à faire quelque cas d'une chose qui vient de moy, & que Nostre Seigneur sçait combien grande est la confusion avec laquelle j'écris la pluspart de ce que j'écris. Mais qu'il soit beni à jamais de me souffrir toute imparfaite que je suis.

Que celles donc, comme je l'ay dit, que Dieu favorisera de cette Oraison supernaturelle, tâchent après ma mort d'avoir cet écrit où j'en parle si particulièrement. Et quant aux autres, qu'elles se contentent de s'efforcer de pratiquer ce que je dis dans celuy-cy, afin que Nostre Seigneur la leur donne, en faisant pour cela de leur costé, tant par leurs actions que par leurs prières, tous les efforts qui seront en leur pouvoir, & qu'après elles le laissent faire. Car luy seul la peut donner : & il ne vous la refusera pas, pourveu que vous ne demeuriez point à moitié chemin : mais marchiez tou-

jours courageusement pour arriver à la fin de cette carrière sainte.

CHAPITRE XXVI.

Des moyens de recueillir ses pensées pour tâcher de joindre l'Oraison mentale à la vocale.

De la manière de joindre l'Oraison mentale à la vocale.

IL faut revenir maintenant à nostre Oraison vocale, afin d'apprendre à prier de telle sorte en cette manière, qu'encore que nous ne nous en apercevions pas, Dieu y joigne aussi l'Oraison mentale. Vous sçavez qu'il faut la commencer par l'examen de conscience; puis dire le *Confiteor*, & faire le signe de la croix. Mais estant seules lorsque vous vous employez à une si sainte occupation, tâchez, mes Filles, d'avoir compagnie. Et quelle meilleure compagnie pourrez-vous avoir que celui-là même qui vous a enseigné l'Oraison que vous allez dire? Imaginez-vous donc, mes Sœurs, que vous estes avec Nostre Seigneur **JESUS-CHRIST**: Considérez avec

combien d'amour & d'humilité il vous a appris à faire cette priere; & croyez-moy ne vous éloignez jamais si vous pouvez d'un ami si parfait & si veritable. Que si vous vous accoû-
tumez à demeurer avec luy, & qu'il connoisse que vous desirez de tout vô-
tre cœur non-seulement de ne le per-
dre point de vûë, mais de faire tout
ce qui sera en vostre puissance pour
essayer de luy plaire, vous ne pourrez
comme l'on dit d'ordinaire, le chasser
d'auprès de vous: jamais il ne vous
abandonnera: il vous assistera dans
tous vos besoins; & quelque part que
vous alliez il vous tiendra toujourns
compagnie. Or croyez-vous que ce
soit un bonheur & un secours peu con-
siderable que d'avoir sans cesse à ses
costez un tel ami?

O mes Sœurs, vous qui ne sçauriez
beaucoup discourir avec l'entende-
ment, ny porter vos pensées à médi-
ter sans vous trouver aussi-tost distrai-
tes; accoûtumez-vous je vous en prie
à ce que je viens de dire. Je sçay par
ma propre experience que vous le pou-
vez: car j'ay passé plusieurs années

dans cette peine de ne pouvoir arrester mon esprit durant l'Oraison, & j'avouë qu'elle est tres-grande. Mais si nous demandons à Dieu avec humilité qu'il nous en soulage, il est si bon qu'assurément il ne nous laissera pas ainsi seules, & nous viendra tenir compagnie. Que si nous ne pouvons acquerir ce bonheur en un an, acquerons-le en plusieurs années. Car doit-on plaindre le temps à une occupation où il est si utilement employé ? & qui nous empesche de l'y employer ? Je vous dis encore, que l'on peut s'y accôûtumer en travaillant à s'approcher toujourns d'un si bon Maistre.

Je ne vous demande pas neanmoins de penser continuellement à luy, de former plusieurs raisonnemens, & d'appliquer vostre esprit à faire de grandes & de subtiles considerations : mais je vous demande seulement de le regarder. Car si vous ne pouvez faire davantage, qui vous empesche de tenir au moins durant un peu de temps les yeux de vostre ame attachez sur cet adorable Epoux de vos ames ? Quoy ? vous pouvez bien regarder des choses

difformes, & vous ne pourriez pas regarder le plus beau de tous les objets imaginables ? Que si après l'avoir considéré vous ne le trouvez pas beau, je vous permets de ne le plus regarder, quoy que cet Epoux celeste ne cesse jamais de tenir ses yeux arrestez sur vous. Helas ! encore qu'il ait souffert de vous mille indignitez il ne laisse pas de vous regarder : & vous croiriez faire un grand effort si vous détourniez vos regards des choses exterieures pour les jeter quelquefois sur luy ? Considerez, comme le dit l'Epouse dans le Cantique, qu'il ne desire autre chose sinon que nous le regardions. Ainsi pourveu que vous le cherchiez vous le trouverez tel que vous le desirerez. Car il prend tant de plaisir à voir que nous attachions nostre vûë sur luy, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse pour nous y porter.

On dit que les femmes pour bien vivre avec leurs maris doivent suivre tous leurs sentimens, témoigner de la tristesse lorsqu'ils sont tristes, & de la joye quand ils sont gais, quoy qu'elles n'en ayent point dans le cœur : (ce

qui en passant vous doit faire remarquer, mes Sœurs, de quelle sujétion il a plû à Dieu de nous délivrer.) C'est-là véritablement & sans rien exagerer de quelle sorte Nostre Seigneur traite avec nous : car il veut que nous soyons les maistresses : il s'assujettit à nos desirs, & se conforme à nos sentimens. Ainsi si vous estes dans la joye considerez-le ressuscité : & alors quel contentement sera le vostre de le voir sortir du tombeau tout éclarant de perfections, tout brillant de Majesté, tout resplendissant de lumiere, & tout comblé du plaisir que donne à un victorieux le gain d'une sanglante bataille qui le rend maistre d'un si grand Royaume qu'il a conquis seulement pour vous le donner. Pourrez-vous, après cela croire que c'est beaucoup faire de jeter quelquefois les yeux sur celuy qui veut ainsi vous mettre le sceptre à la main & la couronne sur la teste ?

Que si vous estes tristes ou dans la souffrance, considerez-le allant au Jardin, & jugez quelles devoient estre les peines dont son ame estoit acca-

blée, puisqu'encore qu'il fust non-seulement patient, mais la patience mesme, il ne laissa pas de faire connoistre sa tristesse & de s'en plaindre. Considerez-le attaché à la colombe par l'excès de l'amour qu'il a pour nous, accablé de douleurs, déchiré à coups de foiet, persecuté des uns, outragé des autres, transi de froid, renoncé & abandonné par ses amis, & dans une si grande solitude qu'il vous sera facile de vous consoler avec luy seule à seul. Ou bien considerez-le chargé de sa croix, sans que mesme en cet estat on luy donne le temps de respirer. Car pourveu que vous tâchiez de vous consoler avec ce divin auteur, & que vous tourniez la teste de son costé pour le regarder, il oubliera ses douleurs pour faire cesser les vôtres : & quoy que ses yeux soient tout trempés de ses larmes, sa compassion les luy fera arrester sur vous avec une douceur inconcevable.

Si vous sentez, mes Filles, que votre cœur soit attendri en voyant vostre Epoux en cet estat : Si ne vous contentant pas de le regarder vous prenez

plaisir de vous entretenir avec luy,
non par des discours étudiez, mais
avec des paroles simples qui luy témoi-
gnent combien ce qu'il souffre vous est
sensible : ce sera alors que vous pour-
rez luy dire : O Seigneur du monde
& vray Epoux de mon ame, est-il
possible que vous vous trouviez réduit
à une telle extrémité ? ô mon Sauveur
& mon Dieu, est-il possible que vous
ne dédaigniez pas la compagnie d'une
aussi vile creature que je suis ? Car il
me semble que je remarque à vostre
visage que vous tirez quelque consola-
tion de moy. Comment se peut-il
faire que les Anges vous laissent seul,
& que vostre Pere vous abandonne
sans vous consoler ? Puis donc que
cela est ainsi, & que vous voulez bien
tant souffrir pour l'amour de moy ;
qu'est-ce que ce peu que je souffre pour
l'amour de vous, & dequoy me puis-
je plaindre ? Je suis tellement confuse
de vous avoir vû en ce déplorable
estat, que je suis resoluë de souffrir
tous les maux qui me pourront arriver,
& de les considerer comme des biens,
afin de vous imiter en quelque chose.

Marchons donc ensemble, mon Sau-
 veur, je suis resoluë de vous suivre en
 quelque part que vous alliez, & je
 passeray par tout où vous passerez.

Embrassez ainsi, mes Filles, la
 Croix de vostre divin Redempteur :
 pourveu que vous le soulagiez en luy
 aidant à la porter; souffrez sans peine
 que les Juifs vous foulent aux pieds :
 méprisez tout ce qu'ils vous diront :
 fermez les oreilles à leurs insolences :
 & quoy que vous bronchiez & que
 vous tombiez avec vostre saint Epoux,
 n'abandonnez point cette croix. Con-
 siderez l'excès inconcevable de ses
 souffrances : & quelque grandes que
 vous vous imaginiez que soient les
 vostres, & quelque sensibles qu'elles
 vous soient, elles vous sembleront si
 legeres en comparaison des siennes
 que vous vous trouverez toutes conso-
 lées.

Vous me demanderez peut-estre,
 mes Sœurs, comment cela se peut
 pratiquer, & me direz que si vous
 aviez pû voir des yeux du corps Nô-
 tre Sauveur lorsqu'il estoit dans le
 monde, vous auriez avec joye suivi ce

conseil sans les détourner jamais de dessus luy. N'ayez point je vous prie cette créance. Quiconque ne veut pas maintenant faire un peu d'effort pour se recueillir & le regarder au dedans de soy, ce qui se peut sans aucun peril & en y apportant seulement un peu de soin, auroit beaucoup moins pû se refoudre à demeurer avec la Magdeleine au pied de la Croix, lorsqu'il auroit eu devant ses yeux l'objet de la mort. Car quelles ont esté à vostre avis les souffrances de la glorieuse Vierge & de cette bienheureuse Sainte? Que de menaces! que de paroles injurieuses! que de rebuts & que de mauvais traitemens ces ministres du demon ne leur firent-ils point éprouver? Ce qu'elles endurent devoit sans doute estre bien terrible: mais comme elles estoient plus touchées des souffrances du Fils de Dieu que des leurs propres, une plus grande douleur en étouffoit une moindre. Ainsi, mes Sœurs, vous ne devez pas vous persuader que vous auriez pû supporter de si grands maux, puisque vous ne sçauriez maintenant en souffrir de si petits. Mais en

vous y exerçant vous pourrez passer des uns aux autres.

Pour vous y aider choisissez entre les Images de Nostre Seigneur celle qui vous donnera le plus de devotion, non pour la porter seulement sur vous sans la regarder jamais; mais pour vous faire souvenir de parler souvent à luy; & il ne manquera pas de vous mettre dans le cœur & dans la bouche ce que vous aurez à luy dire. Puisque vous parlez bien à d'autres personnes, comment les paroles vous pourroient-elles manquer pour vous entretenir avec Dieu? Ne le croyez pas, mes Sœurs. Et pour moy je ne sçauois croire que cela puisse arriver pourveu que vous vous y exerciez. Car si vous ne le faites, qui doute que les paroles ne vous manquent, puisqu'en cessant de converser avec une personne elle nous devient comme étrangère, quand mesme elle nous seroit jointe de parenté, & nous ne sçavons que luy dire, parce que la parenté & l'amitié s'évanouissent lorsque la communication cesse.

C'est aussi un autre fort bon moyen

pour s'entretenir avec Dieu que de prendre un Livre en langage vulgaire, afin de recueillir l'entendement pour pouvoir bien faire ensuite l'Oraison vocale, & pour y accoûtumer l'ame peu à peu par de saints artifices & de saints attraits, sans la dégoûter ny l'intimider. Representez-vous que depuis plusieurs années vous estes comme une femme qui a quitté son mari, & que l'on ne sçauroit porter à retourner avec luy sans user de beaucoup d'adresse. Voilà l'estat où le peché nous a reduits. Nostre ame est si accoûtumée à se laisser emporter à tous ses plaisirs, ou pour mieux dire à toutes ses peines, qu'elle ne se connoist plus elle-mesme. Ainsi pour faire qu'elle veuille retourner en sa maison, il faut user de mille artifices : car autrement, & si nous n'y travaillons peu à peu, nous ne pourrons jamais en venir à bout. Mais je vous assure encore que pourveu que vous pratiquiez avec grand soin ce que je viens de vous dire, le profit que vous en ferez sera tel que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer.

Tenez-vous donc toujours auprès de ce divin Maître avec un tres-grand desir d'apprendre ce qu'il vous enseignera. Il vous rendra sans doute de bonnes disciples, & ne vous abandonnera point à moins que vous ne l'abandonniez vous mesmes. Considerez attentivement toutes ses paroles. Les premieres qu'il prononcera vous feront connoistre l'extrême amour qu'il vous porte. Et que peut-il y avoir de plus doux & de plus agreable à un bon disciple que de voir que son Maître l'aime ?

CHAPITRE XXVII.

Sur ces paroles du Pater : Nostre Pere qui estes dans les Cieux. Et combien il importe à celles qui veulent estre les veritables filles de Dieu de ne point faire de cas de leur noblesse.

Nostre Pere qui estes dans les Cieux. O Seigneur mon Dieu, qu'il paroist bien que vous estes le Pere

Sur ces paroles : Nostre Pere qui

*estes dans
les Cieux.*

d'un tel Fils : & que vostre Fils fait bien connoistre qu'il est le Fils d'un tel Pere ! Soyez beni éternellement. N'auroit-il donc pas suffi de nous accorder à la fin de nostre Oraison une faveur si excessive ? Mais nous ne l'avons pas plûtoſt commencée que vous nous comblez de tant de bienfaits, qu'il seroit à desirer que l'étonnement que nostre esprit en auroit le rendant incapable de proferer la moindre parole, nostre seule volonté fust toute occupée de vous. O mes Filles, que ce seroit bien icy le lieu de parler de la contemplation parfaite, & de faire que l'ame rentrast dans soy-mesme pour pouvoir mieux s'élever au dessus d'elle, afin d'apprendre de ce saint Fils quel est ce lieu où il dit que son Pere qui est dans les Cieux fait sa demeure. Quittons la terre, mes Filles. Car quelle apparence qu'après avoir compris quel est l'excès d'une si grande faveur, nous en tinssions si peu de compte que de demeurer encore sur la terre ?

O vray Fils de Dieu & mon vray Seigneur, comment dès la premiere
parole

parole que nous vous disons nous donnez-vous tant tout à la fois ? Comment vous humiliez-vous jusques à un tel excès d'abaissement que de vous unir à nous dans nos demandes, en voulant & en faisant que des creatures aussi viles & aussi miserables que nous sommes vous ayent pour frere ? Et comment nous donnez-vous au nom de vostre Pere Eternel tout ce qui se peut donner, en l'obligeant à nous reconnoistre pour ses enfans ? Car vos paroles ne scauroient manquer d'avoir leur effet. Ainsi vous l'obligez à les accomplir : ce qui l'engage à d'étranges suites, puisqu'estant nostre pere il doit oublier toutes nos offenses, pourveu que nous retournions à luy comme fit l'Enfant prodigue : Il doit nous consoler dans nos peines : Il doit nous nourrir comme estant incomparablement le meilleur de tous les peres, puisqu'il est infiniment parfait en tout : Et enfin il nous doit rendre heritiers avec vous de son Royaume.

Considerez, ô mon Sauveur, que ce pour ce qui est de vous, l'amour que ce

» vous nous portez est si extrême, que
» vous n'avez nul égard à vos interests.
» Vous avez esté sur la terre semblable
» à nous lorsque vous vous estes revestu
» de chair en vous revestant de nostre
» nature ; & ainsi vous avez quelque
» raison de vous interesser dans nos
» avantages. Mais considerez d'un autre
» costé que vostre Pere Eternel est dans
» le Ciel. C'est vous-mesme qui le di-
» tes : & il est juste que vous preniez
» soin de ce qui regarde son honneur.
» N'est-ce pas assez que vous ayez bien
» voulu estre deshonoré pour l'amour
» de nous ? Ne touchez point à l'hon-
» neur de vostre Pere, & ne l'engagez
» pas d'accorder des graces si excessives
» à des creatures aussi méchantes que
» nous sommes, & qui en seront si mé-
» connoissantes. Certes vous avez bien
» montré, ô mon doux J E S U S, que
» vostre Pere & vous n'estes qu'une mê-
» me chose, que vostre volonté est tou-
» jours la sienne, & que la sienne est
» toujours la vostre. Car comment pou-
» vez-vous, mon Seigneur, faire voir
» plus clairement jusques où va l'a-
» mour que vous nous portez, qu'en ce

qu'ayant caché au demon avec tant de ce
 soin que vous estiez le Fils de Dieu, ce
 rien n'a pû vous empescher de nous ce
 accorder une aussi grande faveur que ce
 celle de nous le faire connoistre ? Et ce
 quel autre que vous estoit capable de ce
 nous donner cette heureuse connois- ce
 sance ? Ainsi je voy bien, mon Sau- ce
 veur, que vous avez parlé pour vous ce
 & pour nous comme un fils qui est ce
 tres-cher à son pere, & que vous estes ce
 si puissant que l'on accomplit dans le ce
 Ciel tout ce que vous dites sur la terre. ce
 Soyez à jamais beni, Seigneur, vous ce
 qui prenez un si grand plaisir à don- ce
 ner, que rien ne vous peut empescher ce
 de donner sans cesse. ce

Que vous en semble, mes Filles,
 trouvez-vous que ce Maistre qui com-
 mence par nous combler de tant de
 faveurs, afin que nous affectionnant
 à luy nous soyons capables d'appren-
 dre ce qu'il nous enseigne, soit un bon
 Maistre ? Et croyez-vous que nous
 devons nous contenter de proferer
 seulement des lèvres cette parole de
Pere, sans en concevoir le sens pour
 estre touchées jusques dans le fond de

l'ame de l'excès d'un si grand amour ? Car y a-t-il quelque enfant qui estant persuadé de la bonté, de la grandeur & de la puissance de son pere ne desirast pas de le connoistre ? Que si toutes ces qualitez ne se rencontroient pas dans un pere, je ne m'étonnerois pas qu'on ne voulust point estre reconnu pour son fils, puisque le monde est aujourd'huy si corrompu, que quand le fils se voit dans une condition plus relevée que n'est celle de son pere, il tient à deshonneur de l'avoir pour pere. Cet étrange abus ne s'étend pas graces à Dieu jusques à nous : & il ne permettra jamais s'il luy plaist que l'on ait en cette Maison la moindre pensée qui en approche. Nous serions dans un enfer & non pas dans un Monastere, si celle dont la naissance est la plus noble ne parloit moins de ses parens que ne font les autres, puisqu'il doit y avoir entre nous toutes une égalité parfaite.

O sacré college des Apostres ! S. Pierre qui n'estoit qu'un pauvre pecheur y fut preferé à S. Barthelemy, quoy qu'il fust à ce que quelques-uns

DE LA PERF. Ch. XXVII. 261
disent fils d'un Roy. Et Nostre Sei-
gneur le voulut ainsi, parce qu'il sça-
voit ce qui se devoit passer dans le
monde touchant ces avantages de la
naissance. Estant tous comme nous
sommes formez de terre, les contesta-
tions qui arrivent sur ce sujet sont
comme si l'on disputoit laquelle des
deux diverses sortes de terre seroit la
plus propre à faire des briques ou du
mortier. O mon Sauveur, quelle bel-
le question ! Dieu nous garde, mes
Sœurs, de contester jamais sur des
sujets si frivoles, quand ce ne seroit
qu'en riant. J'espère que sa divine
Majesté nous accordera cette grace.
Que si l'on apperçoit en quelqu'une
de vous la moindre chose qui en ap-
proche, il faut aussi-tost y remédier :
il faut que cette personne apprehende
d'estre un Judas entre les Apostres :
Et il faut qu'on luy donne des peni-
tences jusques à ce qu'elle comprenne
qu'elle ne meritoit pas seulement d'être
considerée comme une fort mau-
vaise terre.

O que vous avez un bon pere, mes
Filles, en celuy que vous donne nô-

tre bon J E S U S ! Que l'on n'en connoisse donc point icy d'autre de qui l'on parle ; & travaillez à vous rendre telles que vous soyez dignes de recevoir des faveurs de luy , & de vous abandonner entierement à sa conduite. Vous pouvez vous assurer qu'il ne vous rejettera pas , pourveu que vous luy soyez bien obeïssantes. Et qui seroient celles qui refuseroient de faire tous leurs efforts pour ne point perdre un tel pere ? Helas que vous avez en cela de grands sujets de consolation ! Je vous les laisse à méditer afin de ne m'étendre pas davantage. Quelque vagabondes que soient vos pensées , vous ne sçauriez en considerant un tel Fils & un tel Pere , ne point trouver avec eux le S. Esprit. Je le prie de tout mon cœur d'enflâmer vostre volonté , & de l'attacher par les liens de son ardent & puissant amour , si l'extrême interest que vous avez de l'y attacher vous-mesmes n'est pas capable de vous y porter.

CHAPITRE XXVIII.

La Sainte continuë à expliquer ces paroles de l'Oraison Dominicale : Nôtre Pere qui estes dans les Cieux. Et traite de l'Oraison de recueillement.

VOYONS maintenant ce qu'entend vostre Maistre par ces paroles : *Qui estes dans les Cieux.* Car croyez-vous qu'il importe peu de sçavoir ce que c'est que le Ciel, & où il faut aller chercher vostre tres-saint & divin Pere ? Je vous assure que tous les esprits distraits ont un tres-grand besoin non-seulement de le croire, mais de tâcher de le connoistre par experience, parce que c'est l'une des choses qui arreste le plus l'entendement, & fait que l'ame se recueille davantage en elle-mesme. Vous sçavez bien déjà que Dieu est par tout. Or comme par tout où est le Roy, là est la Cour : ainsi par tout où est Dieu, là est le Ciel. Et vous n'aurez pas sans

Sur ces paroles : Qui estes dans les Cieux.

doute de la peine à croire que toute la gloire se rencontre où son éternelle Majesté se trouve.

Considerez ce que dit S. Augustin, qu'après avoir cherché Dieu de tous costez il le trouva dans luy-mesme. Pensez-vous qu'il soit peu utile à une ame qui est distraite de comprendre cette verité, & de connoistre qu'elle n'a point besoin d'aller au Ciel afin de parler à son divin Pere pour trouver en luy toute sa joye, ny de crier de toute sa force pour s'entretenir avec luy? Il est si proche de nous, qu'encore que nous ne parlions que tout bas il ne laisse pas de nous entendre, & nous n'avons point besoin d'aîles pour nous élever vers luy. Il suffit de nous tenir dans la solitude, de le regarder dans nous-mesmes, & de ne nous éloigner jamais de la compagnie d'un si divin hoste. Nous n'avons qu'à luy parler avec grande humilité comme à nostre pere : à luy demander nos besoins avec grande confiance : à luy faire entendre toutes nos peines : à le supplier d'y apporter le remede; & à reconnoistre en mes-

me

me temps que nous ne sommes pas dignes de porter le nom de ses enfans.

Gardez-vous bien, mes Filles, de ces fausses retenuës que pratiquent certaines personnes qui croient faire en cela des actions d'humilité. Car si le Roy vous gratifioit de quelque faveur, y auroit-il de l'humilité à la refuser? Nullement: Mais il y en auroit au contraire à l'accepter & à vous réjouir de la recevoir, pourveu que vous reconnussiez en mesme temps que vous en estes indignes. Certes ce seroit une plaisante humilité si le Roy du Ciel & de la terre venoit dans mon ame pour m'honorer de ses faveurs & s'entretenir avec moy, de ne daigner par humilité ny luy parler, ny demeurer avec luy, ny recevoir ce qu'il luy plairoit de me donner: mais de le quitter & le laisser seul: & que quoyqu'il me pressast & me priast mesme de luy demander quelque chose, je voulusse par humilité demeurer dans mon indigence & dans ma misere; & qu'ainsi je l'obligeasse de s'en aller, parce qu'il verroit que je ne

pourrois me résoudre à profiter de ses graces.

Laissez-là, mes Sœurs, je vous prie ces belles humilitez. Traitez avec **JESUS-CHRIST** comme avec votre pere, comme avec vostre frere, comme avec vostre Seigneur, & comme avec vostre époux, tantost d'une maniere & tantost d'une autre. Car il vous apprendra luy-mesme de quelle forte vous devez agir pour le contenter & pour luy plaire. Ne soyez pas si simples & si stupides que d'y manquer; au contraire priez-le de vous tenir la parole qu'il vous a donnée; & demandez-luy que puisqu'il veut bien estre vostre époux, il vous traite comme ses épouses. Enfin vous ne sçauriez trop considerer combien il vous importe de bien comprendre cette verité que Nostre Seigneur est au dedans de nous-mesmes, & que nous devons nous efforcer d'y demeurer avec luy.

De l'Oraison de recueillement.

Cette maniere d'Oraison quoyque vocale, fait qu'on se recueille beaucoup plûtoſt, & on en tire de grands avantages. On la nomme Oraison de

recueillement, parce que l'ame y recueille toutes ses puissances, & entre dans elle-mesme avec son Dieu, qui l'instruit & luy donne l'Oraison de quietude beaucoup plus promptement par ce moyen que par nul autre. Car estant là avec luy elle peut penser à sa Passion; & l'ayant present devant ses yeux l'offrir à son pere sans que son esprit se lasse en l'allant chercher ou au Jardin, ou à la Colonne, ou sur le Calvaire.

Celles qui pourront s'enfermer comme je viens de le dire dans ce petit Ciel de nostre ame où elles trouvent celuy qui en est le Createur aussi-bien que de la terre, & qui s'accoutumeront à ne rien regarder hors de-là, & à ne se mettre point en un lieu où leurs sens exterieurs se puissent distraire, doivent croire qu'elles marchent dans un excellent chemin, & qu'avançant beaucoup en peu de temps elles boiront bien-tost de l'eau de la celeste fontaine. C'est comme celuy qui voyageant sur la mer avec un vent favorable arrive dans peu de jours où il veut aller : au lieu que ceux qui vont par

terre en employent beaucoup d'avantage. Car quoyqu'estant en cet estat nous ne puissions pas dire que nous sommes déjà en pleine mer, vû que nous n'avons pas encore tout à fait quitté la terre, nous y sommes néanmoins en quelque sorte, puisqu'en recueillant nos sens & nos pensées nous faisons pour la quitter tout ce qui est en nostre pouvoir.

Que si ce recueillement est véritable on n'a pas peine à le connoître, parce qu'il opere un certain effet que celuy qui l'a éprouvé comprend mieux que je ne sçaurois vous le faire entendre. C'est que l'ame dans ces momens favorables que Dieu luy donne se trouvant libre & victorieuse, penetre le neant des choses du monde, s'éleve vers le Ciel; & à l'imitation de ceux qui se retranchent dans un fort pour se mettre à couvert des attaques de leurs ennemis, elle retire ses sens de ce qui est extérieur & s'en éloigne de telle sorte, que sans y faire reflexion les yeux du corps se ferment d'eux-mesmes aux choses visibles, & ceux de l'esprit s'ouvrent & deviennent

plus clair-voyans pour les invisibles. Aussi ceux qui marchent par ce chemin ont presque toujours les yeux fermés durant la priere : ce qui est une coûtume excellente & utile pour plusieurs choses. Car encore qu'il se faille faire d'abord quelque violence pour ne point regarder des objets sensibles, cela n'arrive qu'au commencement, parce que quand on y est accoûtumé, il se faudroit faire une plus grande violence pour les ouvrir qu'on n'en faisoit auparavant pour les fermer. Il semble alors que l'ame comprend qu'elle se fortifie de plus en plus aux dépens du corps ; & que le laissant seul & affoibli, elle acquiert une nouvelle vigueur pour le combattre.

Or quoy que d'abord on ne s'aperçoive pas de ce que je viens de dire, à cause que ce recueillement de l'ame a plusieurs degrez differens, & que celui-cy ne produit pas cet effet ; toutefois si ensuite des peines que le corps souffre au commencement en voulant résister à l'esprit sans comprendre qu'il se ruine luy-mesme en ne s'y assujettissant pas, nous nous faisons violen-

ce durant quelques jours & nous y accoutumons, nous connoissons clairement le profit que nous y aurons fait, puisqu'aussi-tost que nous commencerons à prier, nous verrons que sans y rien contribuer de nostre part, les abeilles viendront d'elles-mêmes à la ruche pour travailler à faire le miel, parce que Nostre Seigneur veut que pour récompense de nostre travail nostre volonté devienne de telle sorte la maistresse de nos sens, qu'aussi-tost qu'elle leur fait le moindre signe de se vouloir recueillir, ils luy obeissent & se recueillent avec elle. Que si après ils s'échaptent, c'est toujous beaucoup qu'ils luy ayent esté soumis, puisqu'ils ne s'en vont alors que comme des esclaves qui sortent de la maison de leur maistre sans faire le mal qu'ils auroient pû faire, & que quand la volonté les rappelle ils reviennent plus viste qu'ils ne s'en estoient allez. Il arrive mesme que cela s'estant passé diverses fois de la sorte, Nostre Seigneur fait qu'ils s'arrestent entierement sans plus empescher l'ame d'entrer dans une contemplation parfaite. Tâ-

chez, mes Filles, de bien concevoir ce que j'ay dit : & bien qu'il paroisse assez obscur, ceux qui le pratiqueront le comprendront aisément. Ces ames vont donc comme si elles voyageoient sur la mer : & puisqu'il nous importe tant de n'aller pas lentement, parlons un peu des moyens de nous accoutumer à bien marcher.

Ceux qui travaillent à se recueillir courent moins de fortune de tomber, & le feu du divin amour s'attache plus promptement à leur ame, parce qu'elle en est si proche que pour peu que leur entendement le souffle, la moindre étincelle qui en réjallit est capable de l'embraser entierement, à cause qu'estant dégagée de toutes les choses exterieures & se trouvant seule avec son Dieu, elle est toute préparée à s'allumer. Representez-vous qu'il y a dans nous un Palais si magnifique que toute la matiere en est d'or & de pierres précieuses, puisque pour tout dire en un mot il est digne de ce grand Monarque qui l'habite. Songez que vous faites une partie de la beauté de ce Palais : car cela est vray, puisque rien

n'égale la beauté d'une ame enrichie de plusieurs vertus, qui de mesme que des pierres précieuses éclatent d'autant plus qu'elles sont plus grandes. Et enfin imaginez-vous que le Roy des Rois est dans ce Palais : qu'il daigne vous y recevoir ; qu'il est assis sur un superbe trône, & que ce trône est vostre cœur.

Il vous semblera peut-estre d'abord que cette comparaison dont je me sers pour vous faire comprendre cecy est extravagante. Mais elle vous pourra neanmoins estre fort utile, parce que les femmes estant ignorantes, c'est un moyen propre à vous faire voir qu'il y a au dedans de nous quelque chose d'incomparablement plus estimable que ce qui nous paroist au dehors. Car ne vous imaginez pas qu'il n'y ait rien au dedans de nous. Et plust à Dieu qu'il n'y eust que les femmes qui manquaissent à considerer ce qui y est ! puisque si l'on avoit soin de rappeler en sa memoire le souvenir de ce divin hoste qui habite au milieu de nous, il seroit impossible à mon avis de se tant appliquer aux choses du monde qui

frappent nos sens , voyant combien elles sont indignes d'estre comparées à celles qui sont dans nous-mêmes. Que pourroit faire davantage une bête brute que de suivre l'impetuosité de ses sens , & se jeter sur la proye qui luy agrée afin de s'en rassasier ? Et n'y a-t-il donc point de difference entre les bestes & nous ?

Quelques-uns se mocqueront peut-estre de moy , & diront qu'il n'y a rien de plus évident : Et je veux bien qu'ils ayent raison , quoyque j'avouë qu'il m'a paru fort obscur durant quelque temps. Je comprenois assez que j'avois une ame. Mais les choses de la terre qui ne sont que vanité me bouchant les yeux , je ne comprenois ny la dignité de cette ame , ny l'honneur que Dieu luy fait d'estre au milieu d'elle. Car si j'eusse connu alors comme je fais maintenant qu'un si grand Monarque habitoit dans ce petit palais de mon ame , il me semble que je ne l'aurois pas si souvent laissé tout seul , & que quelquefois au moins je serois demeurée avec luy , & aurois pris plus de soin de nettoyer ce palais

qui estoit rempli de tant d'ordures. Y a-t-il rien si admirable que de penser que celuy dont la grandeur pourroit remplir mille mondes ne dédaigne pas de se retirer dans un si petit espace ? & que c'est ainsi qu'il veut bien s'enfermer dans le sein de la tres-sainte Vierge sa mere ? Comme il est le maistre absolu & le souverain Seigneur de l'Univers , il porte avec luy la liberté ; & comme il nous aime uniquement il se proportionne à nous. Ainsi lorsqu'une ame commence d'entrer dans ces saintes voyes il ne se fait pas connoistre à elle , de crainte qu'elle ne se trouble de voir qu'estant si petite elle doit contenir une chose qui est si grande : mais il l'étend & l'agrandit peu à peu selon qu'il le juge necessaire pour la rendre capable de recevoir toutes les graces dont il veut la favoriser. C'est ce qui me fait dire qu'il porte avec luy la liberté ; & par ce mot de liberté j'entens le pouvoir qu'il a d'accroistre & d'agrandir ce palais. Mais l'importance est de le luy donner avec une volonté pleine , déterminée & sans reserve , afin qu'il

puisse y mettre & en oster tout ce qu'il luy plaira comme luy appartenant absolument.

C'est-là ce que sa divine Majesté desire de nous : & puisqu'il n'y a rien de plus raisonnable , pourrions-nous le luy refuser ? il ne veut point forcer nostre volonté , il reçoit ce qu'elle luy donne : mais il ne se donne entièrement à nous que lorsque nous nous donnons entièrement à luy. Cela est certain & si important que je ne sçau-rois trop le repeter. Ce Roy éternel n'agit pleinement dans nostre ame que quand il la voit libre de tout & toute à luy. Pourroit-il en user autrement , puisqu'il aime parfaitement l'ordre : & qu'ainsi si nous remplissons ce palais de petites gens tirées de la lie du peuple , & de toutes sortes de bagatelles , comment un si grand Prince pourroit-il avec toute sa Cour y venir loger ? Ne seroit-ce pas beaucoup qu'il voulust seulement demeurer quelques momens au milieu de tant d'embar-ras ? Car pensez-vous , mes Filles , que ce Roy de gloire vienne seul ? N'entendez-vous pas que son fils après

avoir dit *nostre Pere* , ajoûte aussi-tost, *qui estes dans les Cieux?* Or ceux qui composent la Cour d'un tel Prince n'ont garde de le laisser seul : ils l'accompagnent toujours , & le prient sans cesse en nostre faveur , parce qu'ils sont pleins de charité. Ne vous imaginez pas que ce soit comme icy-bas , où lorsqu'un Seigneur ou un Prelat honore quelqu'un de sa bienveillance , soit qu'il en ait des raisons particulieres , ou que son inclination seule l'y porte , on commence aussi-tost d'envier & de haïr cette personne , quoy qu'elle n'en donne point de sujet ; & ainsi sa faveur luy couste cher.

CHAPITRE XXIX.

*La Sainte continuë dans ce Chapitre
à traiter de l'Oraison de
recueillement.*

De l'O-
raison de
recueille-
ment.
Suite.

AU nom de Dieu , mes Filles , ne vous souciez point de ces faveurs. Que chacune s'efforce de faire

ce qu'elle doit. Et quand bien le Supérieur ne luy témoigneroit pas estre satisfait d'elle, qu'elle s'assure que Nostre Seigneur non-seulement l'agrèera, mais l'en récompensera. Car sommes-nous venuës icy pour chercher des récompenses temporelles: & ne devons-nous pas élever sans cesse nostre esprit vers des objets permanens & éternels, sans nous arrêter à ceux d'icy-bas qui sont si fragiles & si périssables qu'ils ne durent pas même tant que nostre vie? Que s'il arrive que vostre Supérieur soit plus satisfait aujourd'huy d'une de vos Sœurs que non pas de vous, il pourra l'estre demain davantage de vous que non pas d'elle, s'il connoist que vous avez plus de vertu. Et quand cela n'arriveroit pas: que vous importe? ne donnez donc point de lieu à ces pensées, qui commençant quelquefois par peu de chose vous peuvent beaucoup inquieter. Au contraire repoussez-les en considérant que vostre Royaume n'est pas de ce monde, & combien promptement toutes choses passent.

Mais ce remede est assez foible &

ne marque pas une grande perfection. Le meilleur pour vous est que l'on continuë à vous humilier, & que vous soyez bien-aïses de l'estre pour l'amour de vostre Sauveur qui est avec vous. Faites reflexion sur vous-mesmes, & vous le trouverez comme je l'ay dit dans le fond de vostre cœur, où il ne manquera pas de vous donner des consolations interieures d'autant plus grandes que vous en aurez moins d'exterieures. Il est si plein de compassion qu'il ne manque jamais d'assister les personnes affligées & injustement traitées, pourveu qu'elles mettent en luy seul leur confiance. C'est ce qui a fait dire à David, qu'il n'abandonne point les affligez. Le croyez-vous ou ne le croyez-vous pas ? Si vous le croyez : dequoy donc vous tourmentez-vous ?

» O mon Seigneur & mon maistre,
» si nous vous connoissions veritable-
» ment, qu'y auroit-il qui fust capable
» de nous donner de la peine, puisque
» vous estes si liberal envers ceux qui
» mettent en vous leur confiance ?
Croyez-moy, mes cheres Amies, il
importe extrêmement de bien com-

prendre cette verité, parce que c'est le moyen de connoistre que toutes les consolations d'icy-bas ne sont que des mensonges & des chimeres, lorsque pour peu que ce soit elles empeschent nostre ame de se recueillir & de rentrer dans elle-mesme. Helas ! mes Filles, qui sera capable de vous le bien faire entendre ? Certes ce ne sera pas moy, puisqu'encore que personne ne soit plus obligée que je le suis à tâcher de le comprendre, je voy que je ne le conçois que trop imparfaitement.

Pour revenir à ce que j'ay dit dans le Chapitre précédent, je voudrois pouvoir expliquer de quelle sorte l'ame se trouve en la compagnie du Roy des Rois & du Saint des Saints, & ne laisse pas de jouir d'une parfaite solitude lorsqu'elle entre avec luy dans ce Paradis qui est au dedans d'elle-mesme, & ferme la porte après elle à toutes les choses du monde. Je dis lorsqu'elle le veut, parce que vous devez sçavoir, mes Filles, que ce n'est pas une chose entierement surnaturelle, mais qu'elle dépend de nostre volonté, & qu'ainsi nous le pouvons

avec l'assistance de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons du tout rien, ny former seulement une bonne pensée par nous-mesmes. Car ce n'est pas un silence des puissances de nostre ame, mais un recueillement de ces puissances dans elle-mesme. Il y a divers moyens d'y parvenir comme il est écrit en plusieurs Livres, qui disent qu'il se faut des-occuper de toutes choses, afin de nous approcher interieurement de Dieu; & que mesme dans nos occupations nous devons nous retirer au dedans de nous, quand ce ne seroit que pour un moment; le souvenir d'avoir chez soy une telle compagnie estant d'une tres-grande utilité.

Ce que je prétens donc que nous devons faire est seulement de considerer qui est celuy à qui nous parlons, & de demeurer en sa presence sans tourner la teste d'un autre costé, ainsi qu'il me semble que ce seroit faire que de penser à mille choses vaines & inutiles dans le mesme temps qu'on parle à Dieu. Tout le mal vient, mon Seigneur, de ce que nous ne comprenons pas

pas assez combien dans la verité vous estes proche de nous. Nous agissons comme si vous en estiez fort éloigné. Et combien grand seroit cet éloignement s'il falloit que nous vous allassions chercher jusques dans le Ciel à Vostre visage, ô mon Sauveur, ne merite-t-il donc pas d'arrester nos yeux pour le considerer lorsqu'il nous est si facile de le faire ? Il ne nous semble pas que les hommes nous entendent quand nous leur parlons, s'ils manquent de nous regarder : & nous fermons les yeux de peur de vous voir lorsque vous nous regardez : Ainsi comment sçaurons-nous si vous aurez entendu ce que nous avons pris la hardiesse de vous dire ?

Je voudrois donc seulement, mes Filles, vous faire comprendre que pour nous accoutumer par un moyen tres-facile à arrester nostre esprit afin qu'il sçache ce qu'il dit & à qui il le dit, il est besoin de recueillir dans nous-mesmes ces sens exterieurs & de leur donner dequoy s'occuper, n'y ayant point de doute que le Ciel ne se trouve au dedans de nous, puisque le

Createur du Ciel y habite. Ainsi nous nous accoûtumerons à concevoir qu'il n'est pas besoin pour luy parler de crier à haute voix, & il nous fera connoître qu'il est véritablement dans nostre ame.

En nous conduisant de la sorte nous prierons vocalement sans peine & dans un tres-grand repos, & après nous estre contraintes durant quelque temps à nous tenir proches de Nostre Seigneur, il nous entendra par signes comme l'on dit d'ordinaire; & au lieu de reciter comme auparavant diverses fois le *Pater*, il nous fera connoître dès la premiere qu'il nous a ouïs. Car il prend tant de plaisir à nous soulager, que quoyque durant toute une heure nous ne disions qu'une fois cette sainte & toute divine priere, pourveu qu'il voye que nous n'ignorons pas que nous sommes avec luy; combien il se plaist d'estre avec nous; ce que c'est que nous luy demandons, & la joye qu'il a de nous l'accorder: il ne se soucie nullement que nous nous rompions la teste en luy faisant de longs discours. Je le prie de tout mon

cœur de vouloir donner cette instruction à celles de vous qui ne l'ont pas. Et je confesse n'avoir jamais sçû ce que c'est que de prier avec satisfaction, jusques à ce qu'il m'ait appris d'en user en cette maniere. Je me suis toujours si bien trouvée de me recueillir ainsi en moy-mesme, que c'est ce qui m'a fait étendre beaucoup sur ce sujet.

Pour conclusion je dis, que celuy qui desire de former cette habitude, car c'en est une qui dépend de nous, ne doit point se laisser de s'accoutumer à se rendre peu à peu maistre de soy-mesme, en rappelant ses sens au devant de luy : ce qui n'est pas une perte pour son ame, mais un grand gain ; puisqu'en retranchant l'usage extérieur de ses sens, elle les fait servir à son recueillement intérieur : en sorte que si nous parlons, nous tâchions de nous souvenir que nous avons dans le fond de nostre cœur avec qui parler : si nous entendons parler quelqu'un, nous nous souvenions que nous devons écouter parler celuy qui nous parle de plus près : & qu'enfin nous considerions toujours que nous pou-

vous si nous voulons ne nous separer jamais de cette divine compagnie , & estre fâché d'avoir laissé seul durant si long-temps ce Pere celeste dont nous pouvons attendre tout nostre secours.

Que l'ame s'il se peut pratique cecy plusieurs fois le jour , sinon qu'elle le pratique au moins quelquefois ; & en s'y accoûtumant elle en retirera tost ou tard un grand avantage. Dieu ne luy aura pas plûst fait cette grace , qu'elle ne voudroit pas la changer contre tous les trésors de la terre. Au nom de Dieu , mes Filles , puisque rien ne s'acquiert sans peine , ne plaignez pas le temps & l'application que vous y employerez : & je vous assure qu'avec l'assistance de Nostre Seigneur vous en viendrez à bout dans un an , & peut-estre dans six mois. Voyez combien peu considerable est ce travail en comparaison de l'avantage d'établir ce solide fondement , afin que si Dieu vous veut élever à de grandes choses il vous y trouve disposées en vous trouvant si proches de luy. Je prie la toute-puissante Majesté de ne permettre jamais que vous vous éloigniez de sa presence,

CHAPITRE XXX.

Comment il importe de ſçavoir ce que l'on demande par ces paroles du Pater : Que vostre nom ſoit ſanctifié. Application de ces paroles à l'Oraison de quietude que la Sainte commence d'expliquer, & montre que l'on paſſe quelquefois tout d'un coup de l'Oraison vocale à cette Oraison de quietude.

CONSIDERONS maintenant, Sur ces paroles : Que vostre Nom ſoit ſanctifié. mes Filles, comme noſtre divin Maistre paſſe plus outre : comme il commence à demander quelque chose pour nous à ſon Pere : & qu'est-ce qu'il luy demande ? Car il eſt à propos que nous le ſçachions. Qui eſt celui pour mal-habile qu'il ſoit, qui ayant quelque chose à demander à une perſonne conſiderable ne penſe point auparavant à ce qu'il doit luy demander, au beſoin qu'il en a, & à la maniere dont il devra luy parler afin de ne le pas importuner & ne luy eſtre

point desagreable ; principalement s'il s'agit d'une chose de consequence telle qu'est celle que Nostre Sauveur nous apprend à demander ? & cecy me semble tres-considerable.

Ne pouviez-vous pas , ô mon Dieu, commencer & finir vostre Oraison par une seule parole , en disant ; Donnez-nous, mon Pere, ce qui nous est necessaire ; puisqu'il semble qu'il n'étoit pas besoin d'en dire davantage à celui qui comprend si parfaitement toutes choses ? O sagesse éternelle, il est vray que cela auroit esté suffisant entre vostre Pere & vous : & c'est ainsi que vous le priaistes dans le Jardin, en luy faisant voir d'abord vostre crainte & vostre desir, & vous soumettant aussi-tost après à sa volonté. Mais comme vous sçavez, mon Dieu, que nous ne sommes pas si soumis à vostre Pere éternel que vous l'estiez, il estoit besoin de marquer en particulier ce que vous luy demandiez pour nous, afin que nous puissions juger s'il nous est avantageux ou non de le demander. Car nostre libre arbitre ne se portant qu'à ce qui luy est le plus

agréable, nous ne voudrions point recevoir ce que Dieu nous donne s'il n'estoit conforme à nostre desir; parce qu'encore qu'il fust le meilleur, neanmoins ne voyant pas le bien qui nous en peut revenir, & comme on dit, n'ayant pas nostre argent dans nos mains, nous ne nous croirions jamais riches.

O mon Dieu, mon Dieu, d'où vient que nostre foy est si endormie pour croire une éternité de biens & de maux, & que nous comprenons si peu cette infailible certitude ou de récompense ou de supplices? Il est bon, mes Filles, pour vous en éclaircir que vous entendiez ce que c'est que vous demandez dans l'Oraison Dominicale, afin que si le Pere éternel vous l'accorde vous ne le refusiez pas: & vous devez toujors fort considérer si ce que vous luy demandez vous est utile, parce que s'il ne l'estoit pas, vous vous devriez bien garder de le desirer. Mais ne craignez point de demander continuellement à son adorable Majesté la lumiere qui vous est nécessaire, puisque nous sommes avec

gles, & avons un tel dégoust de ce qui peut nous donner la vie, que nous n'aimons que ce qui peut nous donner la mort, & une mort non-seulement redoutable, mais éternelle.

Or pour demander à Dieu qu'il luy plaise d'établir en nous son Royaume, Nostre Seigneur nous ordonne de dire ces paroles : *Que vostre Nom soit sanctifié, & que vostre regne nous arrive.* Voyez, mes Filles, quelle est la sagesse infinie de nostre Maistre. C'est icy que je considere & qu'il importe de considerer ce que nous demandons en demandant ce Royaume. Comme Nostre Sauveur connoist que dans nostre extrême impuissance nous sommes incapables de sanctifier, de louer & de glorifier dignement ce Nom adorable du Pere éternel, si la suprême Majesté ne nous en donne le moyen en nous donnant icy son Royaume, il a voulu dans les demandes qu'il luy a faites pour nous, joindre ensemble ces deux choses.

Or pour vous faire entendre ce que c'est que nous demandons; combien il nous importe de presser pour l'obtenir.

tenir ; & qu'il n'y a rien que nous ne devions nous efforcer de faire pour contenter celuy qui peut seul nous le donner, je veux vous dire ce que je pense. Que si vous n'en estes satisfaites, vous pourrez entrer vous-mêmes dans d'autres considerations : car nôtre bon Maistre vous le permettra, pourveu que vous vous soumettiez entierement à la créance de l'Eglise, ainsi que je le fais toûjours, & que pour cette raison je ne vous donneray point cecy à lire qu'après qu'il aura esté vû par des personnes qui soient capables d'en juger.

Mon opinion est donc, que le grand bonheur entre tant d'autres dont on jouit dans le Royaume du Ciel, est qu'on n'y tient plus aucun compte de toutes les choses de la terre ; mais que trouvant dans soy-mesme le repos & la gloire, on y est dans la joye de voir tous les autres comblez de joye, dans une paix perpetuelle de voir que tous loüent, benissent & sanctifient le Nom de Dieu : de voir que tous l'aiment, & de ce que personne ne l'offense. Ainsi les ames ne sont occu-

pées que de son amour, & ne peuvent cesser de l'aimer, parce qu'elles le connoissent parfaitement. Que si nous le connoissions mieux ici-bas que nous ne le connoissons, nous l'aimerions beaucoup plus que nous ne l'aimons; & l'aimerions de la sorte que je viens de dire, quoy que non pas en un si haut degré de perfection, ny si constamment.

De l'Or-
raison de
quietude.

Ne vous semble-t-il point, mes Sœurs, que je veuille dire que pour faire cette demande & pour bien prier vocalement nous devrions estre des Anges? Certes nostre divin Maistre le voudroit, puisqu'il nous ordonne de faire une demande si élevée, & qu'assurément il ne nous oblige pas à demander des choses qui soient impossibles. Car pourquoy seroit-il impossible que mesme dans l'exil de cette vie une ame pût avec l'assistance de Dieu arriver jusques à ce point, quoy que ce ne puisse estre si parfaitement que lorsqu'elle sera délivrée de la prison de ce corps; parce que nous voguons encore sur la mer du monde, & n'avons pas achevé nostre voyage?

Mais il y a des intervalles dans lesquels les ames estant lassées de marcher, Nostre Seigneur met leurs puissances dans un calme & dans une quietude où il leur fait comprendre clairement, & goustier comme par avance ce qu'il ordonne à ceux qu'il a rendus participans de son Royaume éternel, & à ceux à qui il le donne dès cette vie en la maniere qu'on le voit dans la priere qu'il nous a enseignée. Ainsi les faveurs qu'il leur fait sont comme des gages de son amour qui les fortifient dans l'esperance qu'ils ont d'estre un jour éternellement rassasiez de ce qu'ils ne goustent icy-bas que durant quelques momens.

Que si je n'apprehendois de vous donner sujet de croire que je veux vous parler icy de la contemplation, cette demande me fourniroit une occasion fort propre de vous dire quelque chose du commencement de cette pure contemplation, que ceux qui y sont habituez nomment Oraison de quietude. Mais comme j'ay entrepris de traiter en ce lieu de l'Oraison vocale, vous vous imagineriez peut-estre

que je ne dois pas icy les joindre ensemble, quoy que je n'en demeure pas d'accord, parce que je sçay le contraire. Car je connois plusieurs personnes que Dieu fait passer de l'Oraison vocale telle que je vous l'ay représentée, à une contemplation fort sublime, sans qu'elles puissent comprendre de quelle sorte cela se fait. Et c'est pour cette raison, mes Filles, que j'insiste tant à ce que vous fassiez bien l'Oraison vocale.

Je sçay une personne qui n'ayant jamais pû faire d'autre Oraison que la vocale, possédoit toutes les autres : & quand elle vouloit prier d'une autre maniere, son esprit s'égaroit de telle sorte qu'elle ne se pouvoit souffrir elle-mesme. Mais plust à Dieu que nos Oraisons mentales fussent semblables à l'Oraison vocale qu'elle faisoit. Elle recitoit quelques *Pater*, en l'honneur du sang que Nostre Seigneur a répandu dans les divers Mysteres de sa Passion : & elle s'y occupoit de telle sorte qu'elle y passoit quelquefois deux ou trois heures. Elle me vint trouver un jour fort affligée de ce que ne pouvant

faire l'Oraison mentale ny s'appliquer à la contemplation, elle se trouvoit reduite à faire seulement quelques Oraisons vocales. Je luy demanday quelles elles estoient : & je trouvoy qu'en disant continuellement le *Pater*, elle entroit dans une si haute contemplation que Nostre Seigneur l'élevoit jusques à l'union divine, & ses actions le faisoient bien voir : car elle vivoit fort saintement. Ainsi je louïay Nostre Seigneur, & portay envie à une telle Oraison vocale. Cela estant tres-veritable, ne croyez pas, vous qui estes ennemis des contemplatifs, que vous ne puissiez vous-mesmes le devenir, pourveu que vous recitez vos Oraisons vocales avec l'attention & la pureté de conscience que vous devez.

CHAPITRE XXXI.

De l'Oraison de quietude qui est la pure contemplation. Avis sur ce sujet. Difference qui se trouve entre cette Oraison & l'Oraison d'union, laquelle la Sainte explique. Puis revient à l'Oraison de quietude.

De l'Oraison de quietude, qui est la pure contemplation,

JE veux donc, mes Filles, vous dire ce que c'est que cette Oraison de quietude selon ce que j'en ay entendu parler, & que Nostre Seigneur me l'a fait comprendre, afin peut-estre que je vous en instruisse. C'est à mon avis dans cette Oraison qu'il commence à nous faire connoistre que nos demandes luy sont agreables, & qu'il veut dès icy-bas nous faire entrer dans la possession de son Royaume, afin que nous le louïons, que nous le sanctifions, & que nous travaillions de tout nostre pouvoir à faire que les autres le louïent & le sanctifient. Comme cette Oraison est une chose surnaturelle, nous ne sçaurions par nous-mesmes

l'acquérir quelque soin que nous y apportions. Car c'est mettre nostre ame dans la paix & dans le calme, ou pour mieux dire, c'est sentir que Nostre Seigneur l'y met par sa divine presence, en établissant dans un plein repos toutes ses facultez & ses puissances, comme nous voyons dans l'Evangile qu'il en usa de la sorte à l'égard de Simeon le Juste.

Lorsque l'ame est en cet estat, elle comprend par une maniere fort différente de celle qui se fait par l'entremise de nos sens extérieurs, qu'elle est déjà proche de son Dieu, & que pour peu qu'elle s'en approche davantage elle deviendra par le moyen de l'union une mesme chose avec luy. Ce n'est pas qu'elle voye cela, ny avec les yeux du corps, ny avec les yeux de l'ame, non plus que saint Simeon ne voyoit le divin JESUS que sous les apparences d'un simple enfant; & qu'à en juger par la maniere dont il estoit couvert & envelopé, & par le petit nombre de personnes qui le suivoient, il n'eust dû plutôt le prendre pour le fils de quelque pauvre homme.

que pour le fils du Pere éternel. Mais de mesme que cet adorable Enfant luy fit connoistre qui il estoit, l'ame connoist avec qui elle est, quoy que non pas si clairement, puisqu'elle ne comprend point encore de quelle sorte elle le comprend. Elle voit seulement qu'elle se trouve dans ce Royaume: qu'elle y est proche de son Roy; & qu'il a resolu de le luy donner: mais son respect est si grand qu'elle n'ose le luy demander.

C'est comme un évanouissement interieur & exterieur tout ensemble, durant lequel le corps voudroit demeurer sans se remuer, ainsi que le voyageur qui estant presque arrivé où il veut aller, se repose pour y arriver encore plutôt par le redoublement que ses forces reçoivent de ce repos. Mais si le corps se trouve comblé de plaisir, celui dont l'ame jouit n'est pas moindre. Sa joye de se voir proche de cette fontaine celeste est si grande, qu'avant mesme que d'en boire elle se trouve rassasiée. Il luy semble qu'elle n'a plus rien à desirer: toutes ses puissances sont si satisfaites qu'elles

ne voudroient jamais sortir de cette heureuse tranquillité; & tout ce qui s'offre alors à elles ne peut que les importuner, parce qu'il leur semble qu'il les détourne de l'amour qu'elles ont pour Dieu. Car en cet estat la seule volonté est captive, & là rien n'empesche ces deux autres puissances, l'entendement & la memoire, de penser auprès de qui elles sont. Mais quant à elle, si elle peut sentir quelque peine, c'est seulement de se voir capable de recouvrer sa liberté.

L'entendement voudroit ne pouvoir jamais envisager que cet objet, ny la memoire s'occuper que de luy seul. Ils connoissent que c'est l'unique chose necessaire, & que toutes les autres ne servent qu'à les troubler. Ils voudroient que leur corps fût immobile, parce qu'il leur semble que son mouvement leur feroit perdre la tranquillité dont ils jouissent; & ainsi ils n'osent se remuer: à peine peuvent-ils parler, & une heure se passe à dire le *Pater* une seule fois. Ils sont si proche de leur Roy, qu'ils comprennent qu'au moindre signe ils l'entendront

& seront entendus de luy. Ils voyent qu'ils sont auprès de luy dans son Palais, & connoissent qu'il commence à les mettre en possession de son Royaume.

Se trouvant en cet estat ils répandent quelquefois des larmes, non de douleur, mais de joye. Il leur semble qu'ils ne sont plus dans le monde, & voudroient ne le voir jamais, ny entendre parler; mais voir & entendre seulement leur Dieu. Rien ne les peine ny ne leur paroist capable de les peiner. Et enfin tandis que ce plaisir dure, ces ames sont si plongées & si abysmées en Dieu qu'elles ne peuvent comprendre qu'il y ait rien de plus à desirer: & diroient volontiers avec saint Pierre: *Seigneur, faisons icy trois tabernacles.*

Dieu fait quelquefois dans cette Oraison de quietude une autre faveur fort difficile à comprendre, à moins que d'en avoir souvent fait l'expérience. Mais ceux qui auront passé par-là la comprendront bien, & n'auront pas peu de consolation de sçavoir quelle elle est. Pour moy je croy que Dieu

joint mesme souvent une telle faveur à cette autre. Voicy ce que c'est. Lorsque cette quietude est grande & qu'elle dure long-temps, il me semble que si la volonté n'estoit attachée & comme liée, elle ne pourroit conserver la paix dont elle jouit, ainsi qu'elle la conserve lorsque l'on se trouve durant un jour ou deux en cet estat, sans comprendre de quelle sorte cela se fait. Ces personnes voyent clairement qu'elles ne sont pas occupées toutes entieres à ce qu'elles font; mais que le principal leur manque, qui est la volonté, laquelle à mon avis est alors unie à Dieu, & laisse les autres puissances libres pour s'employer à ce qui regarde son service, auquel elles sont beaucoup plus propres qu'en un autre temps. Mais quant aux choses du monde, elles en sont si incapables, qu'elles paroissent comme engourdies, & quelquefois toutes interdites. C'est une grande faveur que Dieu fait à ceux à qui il luy plaist de l'accorder, parce que la vie active & contemplative se trouvent jointes, & que dans cet heureux temps Nostre Seigneur

met tout en œuvre. Car la volonté s'occupe à son ouvrage, c'est à dire à la contemplation, sans sçavoir de quelle sorte elle s'y occupe: & l'entendement & la memoire travaillent à leur ouvrage, c'est à dire à l'action, à l'imitation de Marthe, qui dans une rencontre si favorable se trouve jointe à Magdeleine.

Je sçay une personne que Nostre Seigneur mettoit souvent en cet estat: & parce qu'elle ne comprenoit point comment cela se pouvoit faire, elle le demanda à un grand contemplatif. Il luy répondit qu'elle ne devoit point s'en étonner, & qu'il luy en arrivoit autant: ce qui me donne sujet de croire, que puisque l'ame est si pleinement satisfaite dans cette Oraison de quietude, il y a grande apparence que le plus souvent sa volonté s'y trouve unie à celuy qui est seul capable de la combler de bonheur. Et parce qu'il y en a quelques-unes d'entre vous que Nostre Seigneur par sa seule bonté a favorisé de cette grace, il me semble qu'il ne sera pas mal à propos que je leur donne quelques avis sur ce sujet.

Le premier est , que lorsqu'elles jouissent de cette consolation sans sçavoir de quelle sorte elle leur est arrivée ; mais connoissant seulement qu'elles n'y ont rien ny contribué ny pû contribuer , elles tombent dans la tentation de croire qu'il est en leur pouvoir de se maintenir en cet estat : ce qui fait qu'à peine ôsent-elles respirer. Mais c'est une resverie. Car comme nous ne sçaurions ny faire venir le jour , ny empescher la nuit de venir , nous ne sçaurions non plus ny nous procurer une si grande faveur qu'est cette Oraison , ny empescher qu'elle ne se passe. C'est une chose entièrement surnaturelle : nous n'y avons aucune part , & nous sommes si incapables de l'acquérir par nos propres forces , que le moyen d'en jouir plus long-temps est de reconnoistre qu'étant tres-indignes de la meriter nous ne sçaurions ny l'avancer ny la reculer , mais seulement la recevoir avec de grandes actions de graces. Et ces actions de graces ne consistent pas en la quantité de paroles ; mais à imiter le Publicain en n'osant pas seulement

lever les yeux vers le Ciel.

La retraite peut alors estre fort utile pour laisser la place entierement libre à Nostre Seigneur, afin que sa souveraine Majesté dispose en la maniere qu'il luy plaira d'une creature qui est toute à luy. Et le plus qu'on doive faire alors est de proferer de temps en temps quelques paroles de tendresse, qui excitent nostre amour, ainsi qu'on souffle doucement pour rallumer une bougie qui est éteinte, & que ce mesme souffle éteindroit si elle estoit allumée. Je dis doucement, parce qu'il me semble que ce souffle doit estre doux, pour empescher que la quantité de paroles que fourniroit l'entendement n'occupe la volonté.

Voicy un second avis, mes Filles, que je vous prie de bien remarquer; c'est que durant cette Oraison de quietude vous vous trouverez souvent en estat de ne pouvoir vous servir ny de l'entendement ny de la memoire. Et il arrive qu'au mesme temps que la volonté est dans une tres-grande tranquillité, l'entendement au contraire est dans un tel trouble & si fort effa-

touché, que ne sçachant où il est & se croyant estre dans une maison étrangere, il va comme d'un lieu en un autre pour en trouver quelqu'un qui le contente, parce qu'il ne peut durer où il est. Mais peut-estre qu'il n'y a que moy qui ait l'esprit fait de la sorte. C'est donc à moy que je parle : & cela me tourmente si fort, que je voudrois quelquefois donner ma vie pour remedier à cette inconstance & variété de pensées.

En d'autres temps il me semble que mon entendement s'arreste, & que comme estant dans sa maison, & s'y trouvant bien, il accompagne la volonté. Que si la memoire s'y joint encore, & qu'ainsi toutes ces trois puissances agissent avec concert; c'est un bonheur inconcevable, & comme un triomphe qui remplit l'ame de contentement & de gloire : de mesme que dans le mariage quand le mary & la femme sont si parfaitement unis que l'un ne veut que ce que l'autre desire : au lieu que l'un des deux ne sçauroit estre de mauvaise humeur sans que l'autre soit dans une souf-

france perpetuelle.

Lors donc que la volonté se trouve dans cette tranquillité & dans cette quietude, elle ne doit non plus faire de cas de l'entendement, ou de la pensée, ou de l'imagination, car je ne sçay lequel de ces trois noms est le plus propre, qu'elle feroit d'un fou & d'un insensé, parce qu'elle ne pourroit s'amuser à le vouloir tirer par force après elle sans se détourner & l'inquieter : d'où il arriveroit que non-seulement elle ne tireroit pas par ce moyen un plus grand profit de son Oraison ; mais que tous ses efforts ne serviroient qu'à luy faire perdre ce que Dieu luy auroit donné sans qu'elle y eust rien contribué.

Voicy une comparaison que Nostre Seigneur me mit un jour dans l'esprit durant l'Oraison, qui à mon avis explique cela fort clairement : c'est pourquoy je vous prie de la bien considérer. L'ame en cet estat ressemble à un enfant qui tette encore, à qui sa mere pour le caresser lorsqu'il est entre ses bras fait distiller le lait dans sa bouche sans qu'il remuë seulement ses lèvres.

vres. Car il arrive de mesme dans
 cette Oraison , que la volonté aime
 sans que l'entendement y contribuë
 rien par son travail , parce que Nostre
 Seigneur veut que sans y avoir pensé
 elle connoisse qu'elle est avec luy ;
 qu'elle se contente de succer le lait
 dont il luy remplit la bouche ; qu'elle
 goûte cette douceur sans se mettre en
 peine de sçavoir que c'est à luy à qui
 elle en est obligée ; qu'elle se réjouisse
 d'en jouir sans vouloir connoistre ny
 en quelle maniere elle en jouit , ny
 quelle est cette chose dont elle jouit ,
 & qu'elle entre ainsi dans un heureux
 oubli de soy-mesme par la confiance
 que celui auprès duquel elle est si heu-
 reuse de se trouver , pourvoira à tous
 ses besoins. Au lieu que si elle s'arrê-
 toit à contester avec l'entendement
 pour le rendre malgré luy participant
 de son bonheur en le tirant par force
 après elle , il arriveroit de nécessité
 que ne pouvant avoir en mesme temps
 une forte attention à diverses choses ,
 elle laisseroit répandre ce lait , & se
 trouveroit ainsi privée de cette divine
 nourriture.

Differen-
ce de l'O-
raison de
quietude,
& de cel-
le d'u-
nion.

Or il y a cette difference entre l'Oraison de quietude & celle où l'ame est entierement unie à Dieu, qu'en cette derniere l'ame ne reçoit pas cette divine nourriture, comme une viande qui entre dans la bouche avant qu'elle passe dans l'estomac; mais elle la trouve tout d'un coup dans elle-mesme sans sçavoir de quelle sorte Nostre Seigneur l'y a mise: au lieu que dans la premiere il semble que Dieu veut que l'ame travaille un peu, quoy qu'elle le fasse avec tant de douceur qu'elle s'apperçoit à peine de son travail. Le trouble qu'elle peut avoir alors vient de son entendement ou de son imagination: ce qui n'arrive pas dans cette autre Oraison plus parfaite où toutes les trois puissances se trouvent unies, parce que celuy qui les a creées les suspend alors, & que le plaisir dont il les fait jouir est si grand qu'elles en sont toutes occupées, sans pouvoir comprendre de quelle sorte cela se fait.

Quand l'ame se trouve dans cette Oraison d'union, elle sent bien que la volonté jouit d'un contentement

également grand & tranquille : mais elle ne sçauroit dire proprement en quoy il consiste. Ce qu'elle sçait de certitude est qu'il est différent de tous ceux qui se rencontrent icy-bas, & que la joye de dominer tout le monde, jointe à tous les plaisirs de la terre n'en sçauroit produire un semblable. La raison selon ce que j'en puis juger, est que tous ces autres plaisirs ne sont que dans l'exterieur & comme dans l'écorce de la volonté, au lieu que celuy-cy est dans l'interieur & dans le centre mesme de la volonté.

Lors donc qu'une ame est dans un estat si sublime d'Oraison, ce qui est, comme je l'ay dit, entierement surnaturel : s'il arrive que son entendement s'emporte à des pensées extravagantes, sa volonté ne doit point s'en mettre en peine, mais le traiter comme un insensé en se mocquant de ses folies, & demeurer dans son repos, puisqu'après qu'il aura couru de tous costez elle le fera revenir à elle, comme en estant la maistresse & l'ayant sous sa puissance, sans que pour cela elle perde son recueillement. Au lieu

De l'O.
raison de
quietude.

que si elle vouloit l'arrester par force ; elle-mesme se priveroit de la force que luy donne cette divine nourriture ; & ainsi tous deux y perdroient au lieu d'y gagner.

Comme l'on dit d'ordinaire que pour vouloir trop embrasser on n'embrasse rien , il me semble que la mesme chose arrive icy , & ceux qui l'auront éprouvé n'auront pas peine à le comprendre. Quant aux autres , je ne m'étonne pas que cecy leur paroisse obscur , & qu'ils tiennent cet avis inutile. Mais pour peu qu'ils en ayent d'experience, je suis assurée qu'ils le comprendront, qu'ils en tireront de l'utilité, & qu'ils rendront graces à Nostre Seigneur de la lumiere qu'il luy a plû de me donner pour le leur faire connoistre. Pour conclusion, j'estime que lorsque l'ame est arrivée à cette sorte d'Oraison si élevée & si parfaite, elle a sujet de croire que le Pere éternel luy a accordé sa demande en luy donnant icy-bas son Royau-me.

O heureuse demande qui nous fait demander un si grand bien sans com-

prendre ce que c'est que nous demandons ! ô heureuse maniere de demander ! Cela me fait desirer , mes Sœurs, que nous prenions bien garde de quelle sorte nous disons ces paroles toutes celestes du *Pater noster* , & les autres Oraisons vocales. Car après que Dieu nous aura fait cette faveur nous oublierons tout ce qui est sur la terre , parce que lorsque le Createur de toutes choses entre dans une ame , il en bannit l'amour de toutes les creatures. Je ne prétens pas toutefois dire que tous ceux qui prieront ainsi se trouveront entierement dégagés de tout ce qu'il y a dans le monde. Mais je souhaite qu'ils reconnoissent au moins ce qui leur manque pour l'estre , qu'ils s'humilient , & qu'ils s'efforcent d'en venir-là , puisqu'autrement ils ne s'avanceront jamais.

Lorsque Dieu donne à une ame ces gages si précieux de son amour , c'est une marque qu'il la veut employer à de grandes choses , & qu'il ne tiendra qu'à elle qu'elle ne s'avance beaucoup dans son service. Que s'il voit qu'après l'avoir mise en possession de son

Royaume elle tourne encore ses pensées & ses affections vers la terre, non-seulement il ne luy déclarera point les secrets & ne luy montrera point les merveilles de ce Royaume, mais il ne la gratifiera pas souvent de cette faveur; & quand il la luy accordera, ce ne sera que pour peu de temps. Il se peut faire que je me trompe. Je crois voir toutefois, & pense sçavoir que cela se passe de la sorte: & c'est à mon avis pour cette raison qu'il se trouve si peu de gens qui soient fort spirituels, parce que les services qu'ils rendent à Dieu ne répondent pas à une si grande faveur; & qu'au lieu de se préparer à la recevoir encore, ils retirent leur volonté d'entre les mains de Dieu qui la consideroit déjà comme estant à luy, pour l'attacher à des choses basses. Ainsi il se trouve obligé à chercher d'autres personnes qui l'aiment véritablement, afin de leur faire de plus grandes graces qu'il n'en avoit accordé à celles-cy, quoy qu'il ne retire pas entierement tout ce qu'il leur avoit donné, pourveu qu'elles vivent toujours en pureté de conscience.

Mais il y a des personnes, du nombre desquelles j'ay esté, dont Nostre Seigneur attendrit le cœur, leur inspire de saintes résolutions, leur fait connoistre la vanité de toutes les choses du monde, & enfin leur donne son Royaume en les mettant dans cette Oraison de quietude, lesquelles se rendent sourdes à sa voix, parce qu'elles aiment tant à dire fort à la haste, comme pour achever leur tâche, quantité d'Oraisons vocales qu'elles ont résolu de reciter chaque jour, qu'encore que Nostre Seigneur, comme je viens de le dire, mette son Royaume entre leurs mains, elles ne veulent pas le recevoir; mais s'imaginant de mieux faire en priant de cette autre maniere, elles perdent l'attention qu'elles devroient avoir à une si grande faveur.

Au nom de Dieu, mes Filles, ne vous conduisez pas de la sorte: mais veillez sur vous lorsqu'il luy plaira de vous accorder une telle grace. Considérez que ce seroit perdre par vostre faute un tres-grand trésor, & que c'est beaucoup plus faire de dire de temps en temps quelque parole du *Pater*,

que de le dire plusieurs fois, & comme en courant sans entendre ce que vous dites. Celuy à qui vous adressez vos demandes est proche de vous : il ne manquera pas de vous écouter ; & vous devez croire que c'est par cette Oraison de recueillement que vous louerez & que vous sanctifierez véritablement son nom, parce qu'estant alors dans sa familiarité, & comme l'un de ses domestiques, vous le louerez & le glorifierez avec plus d'affection & d'ardeur : & ayant une fois éprouvé combien le Seigneur est doux, vous vous efforcerez de le connoître toujours de plus en plus. Cet avis est si important que je ne puis trop vous exhorter de le beaucoup considérer.

CHAPITRE XXXII.

Sur ces paroles du Pater : Vostre volonté soit faite en la terre comme au Ciel. La Sainte reparable sur ce sujet de la contemplation parfaite qui est l'Oraison d'union. Ce qui se nomme aussi Ravissement.

A P R E' s que nostre bon Maître a demandé pour nous à son Pere, & nous a appris à demander des choses de si grand prix, qu'elles enferment tout ce que nous sçaurions desirer en cette vie : & après nous avoir honorez d'une si extrême faveur que de nous tenir pour ses freres : voyons ce qu'il veut que nous donnions à son Pere : ce qu'il luy offre pour nous ; & ce qu'il demande de nous, puisqu'il est bien juste que nous reconnoissions par quelques services des bienfaits si extraordinaires.

O mon doux J E S U S , qu'il est ce
vray que ce que vous offrez à vostre
Pere de nostre part, aussi-bien que ce

Sur ces
paroles
du Pater
Vostre vo-
lonté soit
faite. &c.

» que vous luy demandez pour nous est
» grand, quoyque si nous considerons
» la chose en elle-mesme elle n'est rien
» en comparaison de ce que nous devons
» à un si grand Roy. Mais il est cer-
» tain, mon Dieu, que puisque vous
» nous avez donné vostre Royaume,
» vous ne nous laissez pas dénués de
» tout lorsque nous donnons tout ce qui
» est en nostre pouvoir, en vous disant
» aussi-bien de cœur que de bouche :
» *Que vostre volonté soit faite en la terre*
» *comme au Ciel.*

· Pour nous donner moyen, mon
Sauveur, d'accomplir ce que vous of-
frez pour nous, vous avez agi selon
vostre divine sagesse, en faisant aupa-
ravant en nostre nom la demande pré-
cedente : car sans cela, comment
nous seroit-il possible de satisfaire à
nostre promesse ? Mais vostre Pere
éternel nous donnant ici-bas le Royau-
me que vous luy demandez pour nous,
nous pourrons tenir la parole que vous
luy donnez en nostre nom, puisqu'en
convertissant la terre de mon cœur en
un Ciel, il ne sera pas impossible que
sa volonté s'y accomplisse. Au lieu

qu'autrement, mon Dieu, je ne voy pas de quelle sorte cela se pourroit, vû que ce que je vous offre est si grand, & que la terre de mon cœur est si seche & si sterile.

Je ne sçauois penser à cecy sans avoir quelque envie de rire de certaines personnes qui ne peuvent se résoudre à demander à Dieu de leur envoyer des travaux, de peur qu'il ne les exauce à l'heure mesme. En quoy je n'entens point parler de ceux qui n'osent par humilité luy faire cette priere, à cause qu'ils ne croient pas avoir assez de vertu pour bien souffrir. J'estime néanmoins que quand il leur inspire un amour pour luy capable de les porter à desirer de le luy témoigner par des épreuves si difficiles, il leur donne aussi la force de supporter ces travaux qu'ils luy demandent. Mais je voudrois bien sçavoir de ceux qui n'osent luy faire cette priere, tant ils apprehendent qu'il la leur accorde : ce qu'ils luy demandent donc quand ils luy demandent que sa volonté s'accomplisse en eux. Ne luy disent-ils ces paroles que parce que tout le mon-

de les dit, sans avoir dessein d'exécuter ce qu'ils disent ? Que cela seroit mal, mes Filles. Car considerez qu'alors JESUS-CHRIST est nostre ambassadeur envers son Pere, puisqu'il a voulu se rendre entremetteur entre luy & nous, & que cette intercession luy coûtast si cher. Ainsi quelle apparence que nous ne voulussions pas tenir ce qu'il promettoit en nostre nom ? Et ne vaudroit-il pas mieux ne le point promettre ?

Mais, mes Filles, voicy encore une autre raison qui n'est pas moins forte. C'est que quoyque nous le voulions ou ne le voulions pas, sa volonté ne peut manquer de s'accomplir dans le Ciel & sur la terre. Suivez donc mon avis & me croyez, en faisant comme l'on dit d'ordinaire de nécessité vertu.

» O mon Seigneur & mon Maistre,
 » quelle consolation pour moy de ce que
 » vous n'avez pas voulu que l'accom-
 » plissement de vostre sainte volonté
 » dépendist d'une volonté aussi déreglée
 » & aussi corrompue qu'est la mienne ?
 » Car de quelle sorte en aurois-je usé ?
 » Maintenant je vous donne de tout

mon cœur ma volonté : Mais je n'ose ce dire que ce soit sans que mon interest ce s'y rencontre , puisque j'ay reconnu ce par tant de diverses experiences l'a- ce vantage que je reçois de la soumettre ce entierement à la vostre. O mes che- ce res Filles , que d'un costé le profit est grand , lorsque nous accomplissons ce que nous disons à Dieu dans ces paroles du *Pater* : & que de l'autre le dommage est grand lorsque nous manquons de l'accomplir !

Auparavant que de vous expliquer quel est ce profit , je veux vous dire jusques où s'étend ce que vous offrez & ce que vous promettez à Dieu par ces paroles , afin qu'il ne vous reste plus de lieu de vous excuser en disant que vous avez esté trompées , & que vous n'avez pas bien entendu ce que vous avez promis. Gardez-vous d'imiter certaines Religieuses qui se contentent de promettre , & qui n'accomplissant pas ce qu'elles promettent , croyent en estre quittes en disant , qu'elles ne sçavoient pas bien ce qu'elles avoient promis. J'avouë que cela pourroit estre , puisqu'autant qu'il est

facile de promettre d'abandonner sa volonté à celle d'autrui, autant quand il en faut venir à l'effet, on trouve qu'il est difficile d'accomplir comme l'on doit cette promesse : car il est aisé de parler, mais il n'est pas aisé d'exécuter. Ainsi si elles ont crû qu'il n'y avoit point de difference entre l'un & l'autre, il paroist qu'elles n'entendoient pas ce qu'elles disoient. Faites-le donc comprendre, mes Sœurs, par de longues épreuves à celles qui feront profession dans cette Maison, afin qu'elles ne s'imaginent pas qu'il suffise de promettre sans estre obligé d'accomplir ce que l'on promet. Mais souvent nos Superieurs ne nous traitent pas avec rigueur, parce qu'ils connoissent nostre foble. Quelquefois mesme ils traitent les forts & les foibles d'une mesme sorte : Mais il n'en est pas icy de mesme ; car nostre Seigneur connoissant ce que chacun de nous est capable de souffrir, il accomplit sa volonté en celles qui ont la force de l'exécuter.

Je veux maintenant vous déclarer quelle est sa sainte volonté, ou du

moins vous en faire souvenir. Ne croyez pas que ce soit de vous donner des richesses, des plaisirs & des honneurs, ny toutes ces autres choses qui font la felicité de la terre. Il vous aime trop, & estime trop le present que vous luy faites pour vous en si mal récompenser. Mais il vous veut donner son Royaume, & vous le donner même dès cette vie. Or voulez-vous voir de quelle sorte il se conduit envers ceux qui le prient du fond du cœur que sa volonté soit faite en la terre comme au Ciel? demandez-le à son divin Fils: car il luy fit cette même priere dans le Jardin: & comme il la luy faisoit de toute la plénitude de sa volonté, voyez s'il ne la luy accorda pas en permettant qu'il fust comblé de travaux, de persecutions, d'outrages & de douleurs, jusques à perdre la vie en souffrant la mort sur une Croix.

Comment pouvez-vous donc mieux, mes Filles, connoistre quelle est sa volonté, qu'en voyant de quelle sorte il a traité celuy qu'il aimoit le mieux? Ce sont-là les presens & les faveurs

qu'il fait en ce monde : il les dispense à proportion de l'amour qu'il a pour nous. A ceux qu'il aime le plus, il en donne plus : & à ceux qu'il aime moins, il en donne moins, réglant cela selon le courage qu'il connoist estre en chacun de nous, & selon l'amour qu'il voit que nous luy portons. Il sçait que celuy qui l'aime beaucoup est capable de souffrir beaucoup pour l'amour de luy : & que celuy qui l'aime peu n'est capable de souffrir que peu. Car je tiens pour certain que nostre amour estant la mesure de nos souffrances, il peut porter de grandes ou de petites croix selon qu'il est grand ou petit.

Ainsi, mes Sœurs, si vous aimez Dieu veritablement, il faut que les assurances que vous luy en donnez soient veritables; & non pas de simples paroles de civilité & de compliment. C'est pourquoy efforcez-vous de souffrir avec patience ce qu'il plaira à sa divine Majesté que vous enduriez. Car si vous en usiez d'une autre sorte, ce seroit comme offrir un diamant, & en priant instamment de le

recevoir, le retirer lorsqu'on avanceroit la main pour le prendre. Ce n'est pas ainsi qu'il se faut mocquer de celuy qui a tant esté mocqué pour l'amour de nous : & quand il n'y auroit que ces mocqueries qu'il a souffertes, seroit-il juste qu'il en reçût de nous de nouvelles autant de fois que nous disons ces paroles du *Pater*, c'est à dire tres-souvent ? Donnons-luy donc enfin ce diamant que nous luy avons si souvent offert, qui est nostre volonté ; puisqu'il est certain que c'est luy-mesme qui nous l'a donnée afin que nous la luy donnions.

C'est beaucoup pour les personnes du monde que d'avoir un veritable desir d'accomplir ce qu'elles promettent. Mais quant à nous, mes Filles, il ne doit point y avoir de difference entre promettre & tenir, entre les paroles & les actions, puisque c'est en cela que nous témoignons que nous sommes veritablement Religieuses. Que s'il arrive quelquefois qu'après avoir non-seulement offert ce diamant, mais l'avoir mesme mis au doigt de celuy à qui nous l'offrons,

nous venions à le retirer, ce seroit estre si avarés après avoir esté si liberales, qu'il vaudroit mieux en quelque sorte que nous eussions esté plus retenuës à le donner, puisque tous mes avis dans ce Livre, ne tendent qu'à ce seul point de nous abandonner entierement à nostre Createur; de n'avoir autre volonté que sa volonté, & de nous détacher des creatures: qui sont toutes choses dont vous sçavez assez quelle est l'importance.

J'ajouâteray que ce qui porte nostre divin Maistre à se servir icy de ces paroles, c'est qu'il sçait l'avantage que ce nous est de rendre cette soumission à son Pere, puisqu'en les accomplissant elles nous menent par un chemin tres-facile à la divine fontaine dont j'ay parlé, qui est la contemplation parfaite, & nous fait boire de cette eau vive qui en découle: ce que nous ne sçaurions jamais esperer si nous ne donnons entierement à Nostre Seigneur nostre volonté pour en disposer comme il luy plaira.

C'est-là cette parfaite contemplation dont vous avez desiré que je vous

parlasse, & à laquelle, comme je l'ay dit, nous ne contribuons rien. Nous n'y travaillons point : nous n'y agissons point : & toute autre chose ne pouvant que nous détourner & nous troubler, nous n'avons seulement qu'à dire : *Vostre volonté soit faite* : accomplissez-la en moy, Seigneur, selon vostre bon plaisir. Si vous voulez que ce soit par des travaux, donnez-moy la force de les supporter, & je les attendray avec confiance : Et si vous voulez que ce soit par des persecutions, par des maladies, par des affronts, & par les miseres que cause la pauvreté, me voicy en vostre presence, mon Dieu & mon Pere, & je ne tourneray point la teste en arriere. Car comment le pourrois-je, puisque vostre divin Fils vous offrant ma volonté dans cette sainte priere où il vous offre celle de tous les hommes, il est bien juste que je tiene la parole qu'il vous a donnée en mon nom, pourveu que de vostre costé vous me fassiez la grace de me donner ce Royaume qu'il vous a demandé pour moy, afin que je sois capable de tenir cette parole.

» Enfin, mon Seigneur, disposez de
 » vostre servante selon vostre sainte vo-
 » lonté comme d'une chose qui est toute
 » à vous.

De l'O.
 raison de
 ravisse-
 ment.

O mes Filles, combien est grand l'avantage que nous recevons d'avoir fait ce don : Il est tel que pourveu que nous l'offrions de tout nostre cœur, il peut faire que le Tres-haut s'unisse à nostre bassesse, nous transforme en luy, & rende ainsi le Createur & la creature une mesme chose. Voyez donc je vous prie si vous serez bien récompensées ; & quelle est la bonté de ce divin Maistre, qui sçachant par quel moyen l'on peut se rendre agreable à son Pere, nous apprend ce que nous avons à faire pour luy plaire & pour gagner cette affection. Plus nous nous portons avec une pleine volonté à luy rendre nos devoirs, & faisons connoistre par nos actions que les assurances que nous luy en donnons ne sont pas feintes ; plus il nous approche de luy & nous détache de toutes les choses de la terre & de nous-mêmes, afin de nous rendre capables de recevoir de si grandes & de si cheres

faveurs. Car cette preuve de l'amour que nous luy portons luy est si agreable, qu'il ne cesse point de nous récompenser en cette vie, & nous réduit à ne sçavoir plus que luy demander, sans que neanmoins il se lasse jamais de nous donner. Ainsi ne se contentant pas de nous avoir rendus une mesme chose avec luy en nous unissant à luy, il commence à prendre en nous ses délices, à nous découvrir ses secrets, à se réjouir de ce que nous connoissons nostre bonheur, de ce que nous voyons, quoyqu'obscurément, quelles sont les felicitez qu'il nous reserve en l'autre vie. Enfin il fait que tous nos sentimens extérieurs s'évanouissent de telle sorte qu'il n'y a plus rien que luy seul qui nous occupe.

C'est-là ce que l'on appelle ravissement : & c'est alors que Dieu commence de témoigner tant d'amitié à cette ame, & de traiter si familièrement avec elle, que non-seulement il luy rend sa volonté, mais il luy donne la sienne ; & passe jusques à prendre plaisir qu'elle commande à son

tour, ainsi que l'on dit d'ordinaire, en faisant luy-mesme ce qu'elle desire, comme elle accomplit ce qu'il luy ordonne, & en le faisant d'une maniere beaucoup plus parfaite, parce qu'il est tout-puissant, parce qu'il fait tout ce qu'il luy plaist, & parce que sa volonté est immuable.

Quant à la pauvre ame, quoyqu'elle veuille, elle ne peut pas ce qu'elle veut : Elle ne peut pas mesme vouloir, sans que Dieu luy donne cette volonté : Et sa plus grande richesse consiste en ce que plus elle le sert, & plus elle luy est redevable. Il arrive mesme souvent que voulant payer quelque chose de ce qu'elle doit, elle se tourmente & s'afflige de se voir sujette à tant d'engagemens, d'embaras & de liens que la prison de son corps traîne avec elle. Mais elle est bien folle de s'en tourmenter, puisqu'encore que nous faisons tout ce qui dépend de nous, comment seroit-il possible que nous pussions payer quelque chose de ce que nous luy devons ? Car nous n'avons, comme je l'ay dit, rien à donner à Dieu que ce

que nous avons receu de luy : ainsi après avoir reconnu avec humilité l'impuissance où nous nous trouvons par nous-mêmes ; nous ne devons penser qu'à accomplir parfaitement ce que nous pouvons par la grace, qui est de luy consacrer toute nostre volonté. Tout le reste ne fait qu'embarasser une ame qu'il a mise en cet estat, & luy nuire plutôt que de luy servir.

Comprenez bien je vous prie, mes Sœurs, que je ne dis cecy que pour les ames que Nostre Seigneur a voulu unir à luy par une union & une contemplation parfaite. Car alors c'est la seule humilité qui peut quelque chose : non pas une humilité acquise par l'entendement ; mais une humilité procedante de la claire lumiere de la verité, qui nous donne en un moment cette connoissance de nostre neant, & de la grandeur infinie de Dieu que nostre imagination ne pourroit avec beaucoup de travail acquerir en beaucoup de temps.

J'ajoute icy un avis, qui est que vous ne devez pas vous imaginer de pouvoir arriver à ce bonheur par vos

soins & par vos efforts. Vous y travaillerez en vain; & la devotion que vous pourriez avoir auparavant se refroidiroit: N'employez donc pour ce sujet que la simplicité & l'humilité, qui peuvent seules vous y servir en disant: *vostre volonté soit faite.*

CHAPITRE XXXIII.

Du besoin que nous avons que Nostre Seigneur nous accorde ce que nous luy demandons par ces paroles: Donnez-nous aujourd'huy le pain dont nous avons besoin en chaque jour.

Sur ces
paroles:
*Donnez-
nous au-
jourd'huy
le pain,*
&c.

NOSTRE Seigneur, comme je l'ay dit, sçachant combien il nous est difficile d'accomplir ce qu'il promet en nostre nom, parce que nostre lâcheté est si grande que nous feignons souvent de ne pas comprendre quelle est la volonté de Dieu, sa bonté vient au secours de nostre foiblesse. Ainsi il demande pour nous à son Pere ce pain celeste, afin que l'ayant re-
ceu

ceu nous ne manquions pas de luy donner nostre volonté, parce qu'il fçait qu'autrement nous aurions grande peine à nous y refoudre, bien qu'il nous soit si avantageux de la luy donner, qu'en ce point confiste tout nôtre bonheur. Car si on dit à un riche voluptueux, que la volonté de Dieu est qu'il retranche l'excès de sa table pour pourvoir aux besoins des pauvres & les empescher de mourir de faim, il alleguera mille raisons pour interpreter cette obligation à sa fantaisie. Si on dit à un médifant que la volonté de Dieu est qu'il aime son prochain comme luy-mesme, il n'en demeurera jamais d'accord. Et si l'on presente à un Religieux qui aime la liberté & la bonne chere, qu'il est obligé de donner un bon exemple, puis-que ce n'est pas par de simples paroles qu'il doit accomplir ce qu'il a promis à Dieu en disant que sa volonté soit faite; mais qu'il le luy a promis & l'a juré, & que la volonté de Dieu est qu'il observe sa regle, laquelle il transgresseroit en donnant du scandale quoyqu'il ne la violast pas entie-

rement ; joint qu'ayant fait vœu de pauvreté il doit sincèrement la pratiquer, puisqu'il est sans doute que Dieu demande cela de luy : non-seulement ce Religieux ne changera pas ; mais à peine s'en trouvera-t-il qui en conçoivent le desir. Que seroit-ce donc si Nostre Seigneur ne nous en avoit pas luy-mesme montré l'exemple en se conformant parfaitement à la volonté de son Pere ? Certes il y en auroit tres-peu qui accomplissent cette parole qu'il luy a dite pour nous : *Vostre volonté soit faite.* Mais connoissant nostre besoin, son extrême amour luy fit faire en son nom & au nom de tous ses freres cette demande à son Pere : *Donnez-nous aujourd'huy le pain dont nous avons besoin en chaque jour.*

Au nom de Dieu, mes Sœurs, considérons attentivement ce que nostre saint & bon Maistre demande par ces paroles, puisqu'il ne nous importe pas moins que de la vie de nostre ame de ne les dire pas en courant, & de croire que ce que nous donnons n'est presque rien en comparaison de

ce que nous devons espérer de recevoir, si nous le donnons de tout nôtre cœur. Il me semble maintenant, autant que je le puis comprendre, que JESUS-CHRIST connoissant ce qu'il donnoit en nostre nom, combien il nous importe de le donner; & la peine que nous avons à nous y resoudre, parce que l'inclination qui nous pousse sans cesse vers les choses basses & passageres, fait que nous avons si peu d'amour pour luy, qu'il faut que l'exemple du sien nous réveille presque à toute heure; il crut devoir en cela se joindre à nous. Mais comme c'estoit une faveur si extraordinaire & si importante, il voulut que ce fust son Pere qui nous l'accordast. Car bien qu'ils ne soient tous deux qu'une mesme chose, & que n'ayant qu'une mesme volonté, il ne peut douter que son Pere n'agréast & ne ratifiast dans le Ciel tout ce qu'il feroit sur la terre: neanmoins son humilité entant qu'homme fut si grande, qu'il daigna se rabaisser jusques à luy demander la permission de se donner à nous, quoy qu'il scust qu'il l'aimoit tant qu'il pre-

noit en luy ses délices. Il n'ignoroit pas qu'en luy faisant cette demande il luy demandoit plus qu'il n'avoit fait en toutes les autres, parce qu'il sçavoit que les hommes non-seulement luy feroient souffrir la mort; mais que cette mort seroit accompagnée de mille affronts. & de mille outrages.

» O mon Seigneur & mon Maistre,
 » quel autre pere nous ayant donné son
 » fils, & un tel fils, pourroit après
 » avoir vû que nous l'aurions si mal-
 » traité, se résoudre à consentir qu'il
 » demeure encore parmi nous pour y
 » recevoir de nouveaux mépris & de
 » nouvelles indignitez? Certes, mon
 » Sauveur, le vostre seul en estoit capa-
 » ble: & ainsi il paroist que vous sça-
 » viez bien à qui vous faisiez cette de-
 » mande. O mon Dieu, mon Dieu,
 » quel est cet excès de l'amour du Fils:
 » & quel est cet excès de l'amour du
 » Pere?

Je ne m'étonne pas tant neanmoins de ce que fait JESUS-CHRIST nostre cher Maistre, puisqu'estant aussi fidelle qu'il est, & ayant dit à son Pere: *Que vostre volonté soit fai-*

te, il n'avoit garde de manquer à l'accomplir. Je ſçay qu'estant tout parfait il est exempt de nos defauts, & que connoissant qu'il accomplissoit cette volonté en nous aimant autant que luy-mesme, il ne voulut rien oublier pour l'accomplir dans toute sa plénitude, quoyqu'il luy en dult coûter la vie.

Mais quant à vous, ô Pere éternel, comment est-il possible que vous y ayez consenti ? Comment est-il possible qu'après avoir permis une fois que vostre Fils fust exposé à la fureur de ces ames barbares & dénaturées, vous souffriez qu'il le soit encore ? Comment est-il possible qu'après avoir vû de quelle sorte ces misérables l'ont traité vous permettiez qu'il reçoive à tous momens des injures toutes nouvelles ? Car qu'y a-t-il de comparable à celles que les heretiques luy font aujourd'huy dans ce tres-saint & tres-auguste Sacrement ? Ne voyez-vous pas de quelle sorte ces sacrileges le profanent ? Pouvez-vous souffrir leurs irreverences & tous les outrages qu'ils luy font ? Grand Dieu, comment

écoutez-vous donc cette demande de
vostre Fils , & comment pouvez-vous
la luy accorder ? Ne vous arrestez pas
à ce que luy inspire la violence de son
amour , puisque dans le dessein qu'il a
d'accomplir vostre volonté & de nous
procurer une faveur si signalée , il
s'exposera tous les jours à souffrir mil-
le outrages & mille injures. C'est à
vous , mon Createur , d'y prendre
garde. Car quant à luy il ferme les
yeux à tout , pour pouvoir estre nostre
tout par ses souffrances. Il est muet
dans ce qui regarde ses interests , &
n'ouvre la bouche qu'en nostre fa-
veur. Ne se trouvera-t-il donc per-
sonne qui entreprenne de parler pour
cet innocent Agneau que l'on ne sçau-
roit assez aimer ? Je remarque qu'il
n'y a que dans cette seule demande
qu'il repete les mesmes paroles. Car
après vous avoir prié de nous donner
ce pain de chaque jour , il ajoute :
Donnez-le nous aujourd'huy, Seigneur,
qui est comme s'il disoit , qu'après
nous l'avoir donné une fois vous con-
tinuiez durant chaque jour à nous le
donner jusques à la fin du monde.

Qu'un si grand excès d'amour vous attendrisse le cœur, mes Filles, & redouble vostre amour pour vostre divin Epoux. Car qui est l'esclave qui prenne plaisir à dire qu'il est esclave? & ne voyez-vous pas au contraire que la bonté de JESUS est telle qu'il semble qu'il se glorifie de l'estre?

O Pere éternel, qui peut concevoir ce quel est le merite d'une si profonde ce humilité, & quel trésor peut estre ce assez grand pour acheter vostre divin ce Fils? Quant à ce qui est de le vendre, ce nous n'en ignorons pas le prix, puis- ce qu'il a esté vendu pour trente deniers. ce Mais pour ce qui est de l'acheter, peut- ce il y avoir quelque prix qui soit assez ce grand? Comme participant de nostre ce nature il témoigne en cette occasion ce qu'il ne met nulle difference entre luy ce & nous: & comme maistre de sa vo- ce lonté il vous représente, que puisqu'il ce peut faire ce qu'il veut, il peut se don- ce ner à nous. C'est pourquoy il vous ce demande & nous permet de vous de- ce mander avec luy nostre pain, qui n'est ce autre que luy-mesme, pour témoigner ce par-là qu'il nous considere comme ce

» n'estant qu'une mesme chose avec luy,
 » afin que joignant ainsi chaque jour
 » son Oraison à nostre Oraison, la nô-
 » tre obtienne de vous les demandes que
 » nous vous ferons.

CHAPITRE XXXIV.

*Suite de l'explication de ces paroles
 du Pater : Donnez-nous aujour-
 d'huy le pain dont nous avons be-
 soin en chaque jour. Des effets que
 la sainte Eucharistie qui est le veri-
 table pain des ames, opere en ceux
 qui la reçoivent dignement.*

Sur ces
 mesmes
 paroles
 du Pater :
 Donnez-
 nous au-
 jourd'huy
 le pain,
 &c.

OR d'autant que ces mots de cha-
 que jour dont JESUS-CHRISTE
 se sert dans cette demande qu'il fait à
 son Pere, montrent ce me semble
 qu'il la luy fait pour toujours, j'ay
 consideré en moy-mesme, d'où vient
 qu'après les avoir dits il ajoûte en par-
 lant de ce pain : *Donnez-le nous au-
 jourd'huy*, & je veux vous dire ce qui
 m'est venu en l'esprit. Que si vous
 trouvez que ce n'est qu'une sottise, je
 n'auray

n'auray point de peine à en demeurer d'accord , puisque c'en est toujours une assez grande de me mesler de dire mes sentimens sur un tel sujet. Il me semble donc qu'il parle ainsi pour nous faire connoître que nous ne le posséderons pas seulement en la terre , mais que nous le posséderons aussi dans le Ciel , si nous sçavons profiter du bonheur d'estre icy-bas en sa compagnie , puisqu'il ne demeure avec nous que pour nous soutenir , nous aider & nous animer , afin comme je l'ay dit , que la volonté de son Pere s'accomplisse en nous.

Cette parole *aujourd'huy* , montre à mon avis la durée du monde , qui à parler veritablement ne doit estre considerée que comme un seul jour principalement pour ces malheureux qui se damnent , puisqu'il n'y aura plus de jour pour eux dans l'autre vie , mais seulement des tenebres éternelles. Or ce n'est pas la faute de Nostre Seigneur s'ils se laissent vaincre. Car il les encourage sans cesse jusques à la fin du combat , sans qu'ils puissent ny s'excuser ny se plaindre du Pere éter-

nel de leur avoir ravi ce pain celeste lorsqu'ils en avoient le plus de besoin. C'est ce qui fait dire par J E S U S-CHRIST à son Pere, que puisqu'il ne doit estre avec les hommes que durant un jour, il le prie de luy permettre de le passer avec ceux qui sont à luy, quoyque cela l'expose au mépris & aux irreverences des méchans; & que puisqu'il a bien voulu par son infinie bonté l'envoyer pour les hommes dans le monde, la fiennne ne luy peut permettre de les abandonner, mais l'oblige à demeurer avec eux pour augmenter la gloire de ses amis, & la peine de ses ennemis. Ainsi il ne luy demande icy ce pain sacré que pour un jour, parce que nous l'ayant une fois donné, il nous l'a donné pour toujourns.

Le Pere éternel, comme je l'ay dit, en nous donnant pour nourriture la sainte humanité de son Fils, il nous l'a donnée comme une manne où tout ce que nous sçaurions desirer se trouve, sans que nostre ame puisse craindre de mourir de faim, si ce n'est par la seule faute, puisque quelque goust

& quelque consolation qu'elle cherche dans ce tres-saint Sacrement elle l'y trouvera sans doute, & qu'il n'y aura plus ny peines ny persecutions qu'il ne luy soit facile de supporter si elle commence une fois à prendre plaisir de participer à celles que son Sauveur a souffertes.

Joignez, mes Filles, vos prieres à celles que vostre saint Epoux fait à son Pere, afin qu'il vous le laisse durant ce jour, & que vous ne foyez pas si malheureuses que de demeurer au monde sans luy. Representez-luy que c'est bien assez que pour temperer vôtre joye il veuille demeurer caché sous les accidens du pain & du vin; ce qui n'est pas un petit tourment pour les ames qui n'aimant que luy dans le monde, ne peuvent trouver qu'en luy seul leur consolation. Mais priez-le sur tout qu'il ne vous abandonne jamais, & vous mette dans la disposition dont vous avez besoin pour le recevoir dignement.

Quant au pain materiel & terrestre, vous estant abandonnées sincerement & sans reserve ainsi que vous avez

fait, à la volonté de Dieu, ne vous en mettez point du tout en peine. J'entens durant l'Oraison, puisque vous y estes occupées à des choses plus importantes, & qu'il y a d'autres temps dans lesquels vous pourrez travailler afin de gagner dequoy vivre. Mais alors mesme ce doit estre sans vous en trop soucier, & sans y attacher jamais vos pensées. Car quoy que ce soit bien fait de vous procurer par vostre travail ce qui vous est nécessaire, il suffit que le corps travaille, & il faut que l'ame se repose. Laissez ce soin à vostre divin Epoux : il veille sans cesse sur vos besoins; & vous ne devez pas craindre qu'il vous manque si vous ne vous manquez à vous-mesmes, en ne vous abandonnant pas comme vous l'avez promis à la volonté de Dieu. Certes, mes Filles, si je tombois maintenant dans cette faute par malice, comme cela ne m'est autrefois que trop souvent arrivé, je ne le prierois point de me donner du pain ou quelque autre chose capable de me nourrir & de soutenir ma vie; mais je le prierois plûtoft de me lais-

ser mourir de faim. Car pourquoy vouloir prolonger nostre vie si nous ne l'employons qu'à nous avancer chaque jour vers une mort éternelle ? Assurez-vous donc que si vous vous donnez veritablement à Dieu comme vous le dites, il ne manquera pas d'avoir soin de vous.

Vous estes à son égard comme un serviteur qui s'engageant à servir un maître se resout de le contenter en tout : & qu'il est à vostre égard comme un maître qui est obligé de nourrir son serviteur tandis qu'il demeure à son service : toutefois avec cette difference, que l'obligation de ce maître cesse lorsqu'il devient si pauvre qu'il n'a pas dequoy se nourrir & nourrir son serviteur : Au lieu qu'icy cela ne peut jamais arriver, puisqu'en prenant Dieu pour vostre maître vous avez un maître qui est infiniment riche. Or quelle apparence y auroit-il qu'un serviteur demandast tous les jours à son maître la nourriture dont il a besoin, puisqu'il sçait qu'estant obligé de la luy donner il n'a garde d'y manquer ? Son maître ne pourroit-il pas

avec raison luy dire , que si au lieu de s'occuper à le contenter & à le servir il employoit tout son soin en une chose aussi superfluë que de luy demander dequoy vivre , il ne luy seroit pas possible de se bien acquiter de son devoir. Ainsi , mes Sœurs , demande qui voudra ce pain terrestre : Mais quant à nous prions le Pere éternel de nous rendre dignes de luy demander nostre pain celeste. Demandons-luy , que puisque les yeux de nostre corps ne peuvent recevoir la consolation de le voir en cette vie où tant de voiles nous le couvrent , il se découvre aux yeux de nostre ame , & luy fasse connoistre qu'il est la nourriture qui soutient sa vie , & la nourriture de toutes la plus délicieuse.

Des effets
de l'Eucharistie
qui est le
pain des
ames.

Mais doutez-vous , mes Sœurs , que cette divine nourriture ne soutienne pas aussi nostre corps ? Non-seulement elle le nourrit , mais elle sert de remede à ses maladies. Je sçay que cela est veritable. Car je connois une personne sujette à de grandes infirmités , qui estant souvent travaillée de douleurs pressantes , lorsqu'elle al-

loit à la sainte table s'en trouvoit si entierelement déliuée après avoir communié, qu'il sembloit qu'on les luy eust arrachées avec la main. Cela luy arriuoit d'ordinaire : & ces maux n'étoient point des maux cachez, mais fort évidens, & qui à mon avis ne se pouuoient feindre. Or parce que les merueilles que ce pain sacré opere en ceux qui le reçoivent dignement sont assez connuës, je ne veux pas en rapporter plusieurs autres de cette mesme personne, que je n'ay pû ignorer, & que je sçay estre fort veritables. Nôtre Seigneur luy auoit donné une foy si vive, que lorsqu'elle entendoit dire à quelqu'un qu'il auroit souhaité d'être venu au monde dans le temps que JESUS-CHRIST Nostre Sauueur & tout nostre bien conuersoit avec les hommes, elle en rioit en elle-mesme, parce que croyant jouir aussi veritablement de sa presence dans la tres-sainte Eucharistie qu'elle auroit pû faire alors, elle ne comprenoit pas qu'on pust desirer davantage.

Je sçay aussi de cette personne, que durant plusieurs années, quoyqu'elle

ne fust pas fort parfaite, elle croyoit aussi certainement lorsqu'elle communioit que Nostre Seigneur entroit chez elle, comme si elle l'eust vû de ses propres yeux, & s'efforçoit d'exciter sa foy, afin qu'estant tres-persuadée que ce Roy de gloire venoit dans son ame, quoyqu'elle fust indigne de l'y recevoir, elle se desoccupast de toutes les choses exterieures autant qu'il luy estoit possible pour y entrer aussi avec luy. Elle tâchoit de recueillir en elle-mesme tous ses sens pour leur faire connoistre en quelque sorte le bien qu'elle possedoit, ou pour mieux dire afin qu'ils ne luy servissent point d'obstacle pour le connoistre. Ainsi elle se consideroit comme estant aux pieds de JESUS-CHRIST, où elle pleuroit avec la Magdeleine de mesme que si elle l'eust vû des yeux du corps dans la maison du Pharisien : & quoy qu'elle ne sentist pas une grande devotion, sa foy luy disant dans son cœur qu'elle estoit tres-heureuse d'estre là, elle s'y entretenoit avec son Epoux. Car si nous ne voulons nous-mesmes nous aveugler & renoncer à la lu-

miere de la foy , nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit alors au dedans de nous , parce que ce n'est pas une simple representation de nostre pensée , comme quand nous confiderons Nostre Seigneur en la Croix & en d'autres Mysteres de sa Passion où nous nous representons ce qui s'est passé ; mais c'est une chose presente , & une verité indubitable , qui fait que nous n'avons point besoin de sortir de nous pour aller bien loin chercher J E S U S - C H R I S T , puisque nous sçavons qu'il demeure en nous jusques   ce que les accidens du pain soient consumez par la chaleur naturelle. Ne serions-nous donc pas bien imprudentes , si nous perdions par nostre negligence une occasion si favorable de nous approcher de luy ?

Que si lorsqu'il estoit dans le monde le seul attouchement de ses habits guerissoit les maladies , pouvons-nous douter que pourveu que nous ayons une foy vive , il fera des miracles en nostre faveur lorsqu'il sera au milieu de nous , & qu'estant dans nostre maison il ne nous refusera pas nos de-

mandes ? Cette suprême Majesté est trop liberale pour ne payer pas ses hôtes liberalement quand ils le reçoivent avec l'honneur & le respect qui luy est dû. Si vous avez peine, mes Filles, de ne le pas voir des yeux du corps, considerez que ce n'est pas une chose que nous devons desirer ; parce qu'il y a bien de la difference entre le voir tel qu'il estoit autrefois sur la terre revestu d'un corps mortel, ou le voir tel qu'il est aujourd'huy dans le Ciel tout resplendissant de gloire. Car qui seroit celle de nous qui dans une aussi grande foiblesse qu'est la nostre seroit capable de soutenir ses regards : & comment pourrions-nous demeurer encore dans le monde, voyant que toutes les choses dont nous faisons icy tant de cas ne sont que mensonge & qu'un neant en comparaison de cette verité éternelle ? Une pechereffe telle que je suis envisageant une si grande Majesté, auroit-elle la hardiesse de s'en approcher après l'avoir tant offensé ? Mais sous les accidens du pain il se rabaisse & fait que j'ose traiter avec luy. De mesme que quand un

Roy se déguise, il semble que nous ayons droit de vivre avec luy avec moins de ceremonie & de respect qu'auparavant, & qu'il soit obligé de le souffrir puisqu'il a voulu se déguiser. Autrement, qui oseroit avec tant d'indignité, de tiédeur & de defauts s'approcher de JESUS-CHRIST? O qu'il paroist bien que nous ne sçavons ce que nous demandons quand nous demandons de le voir, & que la sagesse y a beaucoup mieux pourvû que nous ne sçaurions le desirer: ce voile qui le cache n'empeschant pas qu'il ne se découvre à ceux qu'il connoist en devoir faire un bon usage. Car encore qu'ils ne le voyent pas des yeux du corps, ils ne laissent pas de le voir, puisqu'il se montre à leur ame par de grands sentimens interieurs, & en d'autres manieres differentes.

Demeurez de bon cœur avec luy, mes Filles, & pour vous enrichir de ses graces ne perdez pas un temps si favorable qu'est celuy qui suit la sainte Communion. Considerez qu'il n'y en a point où vous puissiez faire un si grand progrès dans la pieté, & où

vostre divin Sauveur ait plus agreable que vous luy teniez compagnie. Prenez donc grand soin de vous recueillir alors, & de vous tenir près de luy : Et à moins que l'obeissance ne vous appelle ailleurs, faites que vostre ame demeure toute entiere en la presence de son Seigneur, parce qu'estant son veritable maistre il ne manquera pas de l'instruire, quoyqu'il le fasse d'une maniere qu'elle-mesme ne comprend pas. Mais si en détournant aussi-tost vos pensées de luy, vous manquez au respect que vous devez à ce Roy de gloire qui est au dedans de vous, ne vous plaignez que de vous-mesmes.

N'oubliez jamais, mes Sœurs, combien ce temps d'après la sainte Communion nous est favorable pour estre instruites par nostre Maistre : pour entendre dans le fond de nostre cœur ses paroles interieures : pour baiser ses pieds sacrez en reconnoissance de ce qu'il a daigné nous donner ses saintes instructions ; & pour le prier de ne se point éloigner de nous. Que si pour luy demander en un autre temps la mesme chose nous nous pre-

sentons devant une de ses Images, il me semble que lorsque nous l'avons luy-mesme present en nous, ce seroit une folie de le quitter pour s'adresser à son tableau, comme c'en seroit une sans doute, si ayant le portrait d'une personne que nous aimerions extrêmement, & cette personne nous venant voir, nous la quittions sans luy rien dire pour aller nous entretenir avec ce portrait. Mais sçavez-vous en quel temps cela n'est pas moins utile que saint, & que j'y prens un tres-grand plaisir? c'est quand Nostre Seigneur s'éloigne de nous, & nous fait connoistre son absence par les secheresses où il nous laisse. Alors ce m'est une telle consolation de considerer le portrait de celuy que j'ay tant de sujet d'aimer; que je desirerois de ne pouvoir jamais tourner les yeux sans le voir. Car sur quel objet plus saint & plus agreable pouvons-nous arrester nostre vûë que sur celuy qui a tant d'amour pour nous, & qui est le principe & la source de tous les biens? O que malheureux sont ces heretiques qui ont perdu par leur faute cette

consolation & tant d'autres!

Puis donc qu'après avoir reçu la tres-sainte Eucharistie vous avez au dedans de vous J E S U S - C H R I S T mesme, fermez les yeux du corps pour ouvrir les yeux de l'ame, afin de le regarder dans le milieu de vostre cœur. Car je vous ay déjà dit, je vous le redis encore, & je voudrois le dire sans cesse, que si vous vous y accoutumez toutes les fois que vous aurez communié, & vous efforcez d'avoir la conscience si pure qu'il vous soit permis de jouir souvent d'un si grand bonheur; ce divin Epoux ne se déguisera point de telle sorte qu'il ne se fasse en diverses manieres connoistre à vous à proportion du desir que vous aurez de le connoistre: & ce desir pourra estre tel qu'il se découvrira entierement à vostre ame.

Mais si aussi-tost après l'avoir reçu, au lieu de luy témoigner nostre respect nous sortons d'auprés de luy pour nous aller occuper à des choses basses, que doit-il faire? Faut-il qu'il nous en retire par force afin de nous obliger à le regarder, & qu'il se fasse

ensuite connoistre à nous? Non certes, puisque lorsqu'il se fit voir aux hommes à découvert & leur dit clairement qui il estoit, ils le traiterent si mal, & un si petit nombre crut en luy. C'est bien assez de la faveur qu'il nous fait à tous, de vouloir que nous sçachions que c'est luy-mesme qui est present dans cet adorable Sacrement. Mais il ne se découvre & il ne fait part de sa grandeur & de ses trésors qu'à ceux qu'il sçait le desirer avec ardeur, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient les veritables amis. Ainsi celui-là l'importune en vain de se faire connoistre à luy qui n'est pas si heureux que d'estre son ami, & de s'approcher de luy pour le recevoir, après avoir fait tout ce qui est en son pouvoir pour s'en rendre digne. Ces sortes de personnes lorsqu'elles vont à la sainte table une fois l'année, ont tant d'impatience d'avoir satisfait au commandement de l'Eglise, qu'ils chassent J E S U S-C H R I S T hors d'eux-mesmes aussi-tost qu'il y est entré; ou pour mieux dire, les affaires, les occupations, & les embarras du siecle

possèdent leur esprit de telle sorte qu'il semble que Nostre Seigneur ne sortira jamais assez tost à leur gré de la maison de leur ame.

CHAPITRE XXXV.

La Sainte continuë à parler de l'Oraison de recueillement. Et puis adresse sa parole au Pere éternel.

De l'Oraison de recueillement.

QUOY qu'en traitant de l'Oraison de recueillement j'aye déjà fait voir comme nous devons nous retirer au dedans de nous pour y estre seules avec Dieu, je n'ay pas laissé de m'étendre encore beaucoup sur ce sujet, parce que c'est une chose de grande importance C'est ce qui me fait ajoûter, mes Filles, que lorsque vous entendrez la Messe sans y communier, vous pourrez y communier spirituellement, parce que cette pratique sainte est extrêmement utile. Vous devez alors vous recueillir au dedans de vous tout de mesme que si vous aviez reçu le corps du Seigneur. Son amour s'imprime

prime ainsi merveilleusement dans l'ame, parce que nous preparant de la sorte à recevoir ses graces, il ne manque jamais de nous les donner & de se communiquer à nous en diverses manieres qui nous sont incomprehensibles. Car comme si durant l'hyver entrant dans une chambre où il y auroit un grand feu, au lieu de nous en approcher nous nous en tenions éloignées, nous ne pourrions nous bien chauffer, cela n'empescheroit pas que nous ne sentissions moins de froid que s'il n'y avoit point de feu. Il en arrive ainsi dans la maniere dont nous nous approchons de JESUS-CHRIST en la sainte Communion. Mais avec cette difference, qu'il ne suffit pas de vouloir s'approcher du feu pour en ressentir la chaleur : au lieu que si l'ame est bien disposée, c'est à dire, si elle a un veritable desir de perdre sa froideur, & de s'unir à JESUS-CHRIST comme à un feu qui doit répandre dans elle une ardeur divine, & qu'elle demeure ainsi quelque temps recueillie auprès de luy, elle se sentira toute échauffée durant plusieurs

heures : & une seule étincelle qui sortira de ce feu sera capable de l'embraser toute. Or il nous importe tant, mes Filles, d'entrer dans cette disposition que vous ne devez pas vous étonner si je le repete plusieurs fois.

Que s'il arrive que dans les commencemens cela ne vous réussisse pas, ne vous en mettez point en peine. Car il se pourra faire que le demon sçachant quel est le dommage qu'il en recevrait, vous représentera qu'il y a beaucoup plus de devotion à pratiquer d'autres exercices de pieté, & vous mettra dans un tel serrement de cœur que vous ne sçaurez de quel costé vous tourner. Mais gardez-vous bien si vous me croyez de discontinuer, puisque rien ne peut mieux faire connoître à Nostre Seigneur que vous l'aimez veritablement.

Souvenez-vous qu'il y a peu d'ames qui l'accompagnent, & qui le suivent dans les travaux ; & que si nous en souffrons quelques-uns pour luy il nous en sçaura bien récompenser. Considérez aussi qu'il y en a qui non-seulement ne veulent pas demeu-

rer avec luy , mais le chassent de chez eux. N'est-il pas juste que nous souffrions quelque chose afin qu'il connoisse que nous desirons de le voir ? Et puisqu'il n'y a rien qu'il ne souffre & qu'il ne veuille souffrir pour trouver une ame qui le reçoive & le retienne chez elle avec joye , faites que ce soit la vostre. Car s'il ne s'en trouvoit aucune qui se tint honorée de sa presence , son Pere éternel n'auroit-il pas raison de ne point permettre qu'il demeurast avec nous ? Mais il a tant d'affection pour ceux qui l'aiment , & tant de bonté pour ceux qui le servent , que connoissant les sentimens de son cher Fils , il ne veut pas l'empescher d'accomplir un ouvrage si digne de sa bonté , & dans lequel il témoigne si parfaitement quelle est la grandeur de son amour.

Dieu tout-puissant qui estes dedans les Cieux , il est sans doute que ne pouvant refuser à vostre Fils une chose qui nous est si avantageuse , vous luy accordez sa demande. Mais après qu'il a voulu avec tant d'affection vous parler pour nous , ne se trouvera-t-il

» point, comme je l'ay dit, quelques
» personnes qui veulent aussi vous par-
» ler pour luy ? Soyons ces personnes,
» mes Filles : & quoyqu'estant si mise-
» rables, ce seroit estre bien hardies de
» l'entreprendre ; ne laissons pas pour
» obeir à Nostre Sauveur qui nous com-
» mande de nous adresser à son Pere,
» de luy demander que puisque son Fils
» n'a rien oublié de ce qu'il pouvoit
» faire pour les hommes, en nous don-
» nant son divin corps dans cet auguste
» sacrifice, afin que nous puissions le
» luy offrir, non pas une seule fois,
» mais plusieurs ; il empesche qu'il n'y
» soit plus traité si indignement, &
» qu'il arreste le cours d'un mal si étran-
» ge, en faisant cesser les crimes de ces
» malheureux heretiques qui abattent
» les Eglises où cette adorable Hostie
» repose, massacrent les Prestres, &
» abolissent les Sacremens. S'est-il ja-
» mais, mon Dieu, rien vû de sem-
» blable ? Faites donc finir le monde,
» ou remediez à ces sacrileges. Il n'y a
» point de cœur qui les puisse suppor-
» ter, non pas mesme le nostre, quel-
» que mauvaises & quelque imparfaites

que nous soyons. Je vous conjure ce donc, ô Pere éternel, de ne point ce souffrir ces desordres. Arrêtez ce feu ce qui croist toûjours, puisque si vous le ce voulez vous le pouvez. Considérez ce que vostre divin Fils est encore au ce monde, & qu'il est bien juste que le ce respect qu'on luy doit fasse cesser des ce actions si abominables. Car comment ce son incomparable pureté peut-elle ce souffrir qu'on les commette dans l'E- ce glise, qui est la maison toute pure & ce toute sainte qu'il a choisie pour sa de- ce meure? Que si vous ne voulez, ô ce mon Dieu, faire cela pour l'amour ce de nous qui ne le meritons pas, fai- ce tes-le pour l'amour de luy. Car nous ce n'oserions vous supplier qu'il cesse ce d'estre avec nous, puisqu'il a obtenu ce de vous que vous l'y laisseriez durant ce tout ce jour, c'est à dire, durant tou- ce te la durée du monde, sans quoy que ce seroit-ce de nous? Tout ne periroit-il ce pas, puisque ce précieux gage est la ce seule chose qui soit capable de vous ce appaiser? Remediez donc, Seigneur, ce à un si grand mal. Il ne peut estre ar- ce resté que par un puissant remede: & ce

» ce remede ne peut venir que de vous ,
» Seigneur , qui ne manquez jamais de
» reconnoître ce que l'on fait pour l'a-
» mour de vous. Que je serois heureau-
» se si je vous avois rendu tant de ser-
» vices , qu'ayant quelque droit de vous
» importuner , je pusse vous demander
» pour récompense une si grande faveur !
» Mais hélas ! je suis bien éloignée d'ê-
» tre en cet estat , puisque ce sont peut-
» estre mes pechez qui vous ayant irrité
» ont attiré sur nous tous ces maux.
» Que dois-je donc faire , mon Crea-
» teur , sinon de vous presenter ce tres-
» sacré pain : vous le donner après l'a-
» voir reçu de vous ; & vous conjurer
» par les merites de vostre Fils de m'ac-
» corder cette grace qu'il a meritée en
» tant de manieres ? Ne differez pas
» davantage , ô Dieu tout-puissant , à
» calmer cette tempeste : ne souffrez pas
» que le vaisseau de vostre Eglise soit
» toujours agité de tant d'orages ; &
» sauvez-nous ; car nous perissons.

CHAPITRE XXXVI.

Sur ces paroles du Pater: Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé. Surquoy la Sainte s'étend fort à faire voir quelle folie c'est que de s'arrester à des pointilles d'honneur dans les Monasteres.

NOSTRÉ divin Maître voyant Sur ces paroles du Pater. Et pardonnez-nous nos offenses. que cette viande celeste nous rend toutes choses si faciles, que pourveu que nos pechez n'y apportent point d'obstacle, nous pouvons executer ce que nous avons dit à son Pere, que sa volonté s'accomplisse en nous, il ajoûte: *Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé.* Surquoy considerez je vous prie, mes Sœurs, qu'il ne dit pas, comme nous pardonnerons; afin de nous faire entendre que celuy qui vient de demander au Pere éternel un don aussi précieux qu'est le pain sacré du corps de son

Fils, & qui a soumis parfaitement sa volonté à celle de Dieu, doit avoir déjà pardonné aux autres tout ce qu'ils auroient pû commettre contre luy. C'est pourquoy il dit : *comme nous pardonnons*, pour faire voir que celui qui a une fois proferé cette parole : *que vostre volonté soit faite*, doit avoir déjà pardonné toutes les injures qu'il a reçues, ou au moins en avoir fait une ferme résolution dans son cœur.

Considérez comme les Saints se réjouissoient de souffrir des persecutions & des injures, parce qu'elles leur donnoient moyen d'offrir quelque chose à Dieu en mesme temps qu'ils luy demandoient tant de choses. Mais que fera une pauvre pecheresse telle que je suis, ayant eu si peu de sujets de pardonner, & ayant tant de besoin qu'on luy pardonne ? S'il se rencontre des personnes qui me ressemblent en cela, & qui ne comprennent pas de quelle consequence est cet avis, je les conjure, mon Sauveur, en vostre nom d'y faire une reflexion serieuse, & de mépriser ces bagatelles.

bagatelles à qui l'on donne le nom d'affronts, puisqu'en verité toutes ces pointilles d'honneur ressemblent proprement aux maisonnettes que les enfans font avec de la paille.

O mon Dieu, mon Dieu, si nous scavions bien ce que c'est que le point d'honneur, & en quoy en consiste la perte ! Je ne parle pas à vous, mes Sœurs, en disant cecy, puisque vous seriez bien malheureuses si vous ne compreniez pas encore cette verité : Mais je parle à moy-mesme du temps que je faisois cas de l'honneur sans scavoir ce que c'estoit, & que je me laissois ainsi emporter au torrent de la coûtume. Helas ! quelles estoient les choses qui me donnoient alors de la peine ? Que j'en ay de honte maintenant ; quoyque je ne fusse pas du nombre de celles qui s'arrestoient le plus à ces points d'honneur. Il paroist bien que je ne considerois pas quel est l'honneur veritable, puisque je ne tenois compte de l'honneur qui estant avantageux à nostre ame merite seul d'estre recherché. O que celuy qui disoit que l'honneur & le profit ne se

rencontrent point ensemble , avoir grande raison de parler ainsi ! Car bien que peut - estre il ne l'entendist pas de la sorte qu'il se doit entendre , il est vray neanmoins au pied de la lettre , que ce qui est utile à nostre ame ne peut jamais se rencontrer avec ce que le monde appelle honneur.

C'est une chose étonnante de voir le renversement qui est dans le siecle.

» Beni soyez-vous , mon Seigneur , de
 » nous en avoir retirées ; & faites-nous
 » s'il vous plaist la grace d'en estre tou-
 » jours aussi éloignées que nous le som-
 » mes maintenant. Car Dieu nous gar-
 de de ces Monasteres où se rencon-
 trent ces points d'honneur qui font
 que l'on rend à Dieu si peu d'hon-
 neur. Mais considerez , mes Sœurs ,
 que le demon ne nous a point oubliées,
 quelque retirées que nous soyons ;
 puisque mesme dans les Monasteres
 il invente des points d'honneur , &
 y établit des loix selon lesquelles on
 monte ou on descend par les differens
 degrez des Charges ainsi que les gens
 du monde , & où l'on met son hon-
 neur dans des choses si basses & si fri-

voles que je n'y sçauois penser sans étonnement. Que les sçavans se conduisent si bon leur semble selon les regles établies entr'eux ; car ce n'est pas à moy de juger s'ils ont raison. Celuy qui a enseigné la Theologie croiroit sans doute se rabaisser en montrant la Philosophie, parce que ce point d'honneur veut que l'on monte, & non pas que l'on descende. Et quand mesme on luy ordonneroit de le faire par obeïssance, il ne laisseroit pas d'estimer qu'on luy feroit tort, & ne seroit pas seul de cet avis ; D'autres soutiendroient aussi que ce seroit luy faire injure. En quoy le demon se joignant à eux, il leur inspireroit des raisons pour montrer que cela est fondé dans la Loy de Dieu.

Pour ce qui regarde les Religieuses, celle qui a esté Prieure ne doit plus à ce que l'on prétend estre employée à des Offices moins considérables. On prend garde aussi à celle qui est la plus ancienne : car on est exact à se souvenir de toutes ces choses : & on s'imagine mesme qu'il y a du mérite à le faire, sous prétexte que nos

Constitutions nous ordonnent d'y avoir égard. N'est-ce pas un juste sujet de rire, ou pour mieux dire de pleurer? Je sçay que nos Constitutions ne nous ordonnent point de ne pas garder l'humilité. Que si elles prescrivent quelque chose touchant l'égard qu'on doit avoir à celles qui sont plus anciennes, ce n'est qu'afin que tout soit dans l'ordre & bien réglé. Mais devons-nous estre plus soigneuses & plus exactes à observer nos Constitutions en ce qui regarde nostre propre estime, que nous ne le sommes à les pratiquer en tant d'autres choses que nous ne gardons peut-estre qu'assez imparfaitement? Ne mettons donc pas je vous prie nostre perfection à les observer en cecy. C'est aux autres à y prendre garde, & non pas à nous: mais le mal est que quoyqu'on ne monte pas au Ciel par ce chemin, nostre inclination nous porte si fort à monter, que nous ne pensons point à descendre.

O mon Sauveur, n'estes-vous pas tout ensemble & nostre maistre & nostre modelle? Ouy sans doute. Or

en quoy donc, mon divin Maistre, avez-vous établi vostre honneur ? L'avez-vous perdu en vous humiliant jusques à la mort ? Non certes ; mais au contraire cet abaissement a esté la cause & la source de l'honneur de tous les hommes. Helas ! mes Filles, je vous demande au nom de Dieu, de considerer que si nous prenons ce chemin nous n'arriverons jamais où nous prétendons d'aller, puisque nous nous égarerons dès l'entrée : & je prie de tout mon cœur Nostre Seigneur que nulle ame ne se perde par ce détestable point d'honneur sans sçavoir en quoy il consiste. Quoy ! pour avoir pardonné des choses qui n'estoient en effet ny une injure, ny un affront, ny rien du tout, nous croirons avoir fait quelque chose de considerable, & nous nous imaginerons que Dieu nous doit pardonner, parce que nous avons pardonné ? Portez la lumière, Seigneur, dans les tenebres de nostre ignorance : faites-nous connoistre que nous ne nous connoissons pas nous-mêmes ; que nous nous presentons à vous les mains vuides, & pardonnez-

nous nos fautes par vostre bonté & par vostre misericorde.

Il faut que JESUS-CHRIST ait merueilleusement estimé cet amour que nous nous devons porter les unes aux autres, puisque pour obliger son Pere à nous pardonner il auroit pû luy représenter d'autres considerations que celle-là. Il auroit pû luy dire : Pardonnez - nous, Seigneur, parce que nous faisons de fort grandes penitences : ou parce que nous prions beaucoup : ou parce que nous jeûnons tres-exactement : ou parce que nous avons tout abandonné pour l'amour de vous : ou parce que nous vous aimons de tout nostre cœur : ou parce que nous sommes prests de perdre la vie pour vostre service, & d'autres choses semblables. Mais il se contente de dire, parce que nous pardonnons. Dont la raison est peut-estre, que sçachant combien nous sommes attachez à ce miserable honneur, & qu'il n'y a rien à quoy nous ayons plus de peine à nous résoudre qu'à le mépriser, il croit ne pouvoir rien offrir de nostre part à Dieu son Pere qui

luy soit plus agreable.

Prenez donc garde, mes Sœurs, que ces paroles, *nous pardonnons*, font voir, ainsi que je l'ay dit, que Nostre Seigneur parle comme d'une chose déjà faite : & remarquez bien aussi que lorsque dans quelqu'une des occasions dont j'ay parlé, une ame au sortir de cette Oraison qui est la plus parfaite contemplation, ne se trouve pas dans une ferme résolution de pardonner, je ne dis pas ces bagatelles à qui on donne faussement le nom d'injures, mais de veritables injures, quelque grandes qu'elles puissent estre; elle ne doit pas beaucoup se fier en son Oraison, parce qu'une ame que Dieu a élevée jusques à luy par une Oraison si sublime, regarde toutes ces injures comme estant au dessous d'elle, se soucie aussi peu d'estre estimée que mesestimée : ou pour mieux dire, l'honneur luy cause plus de peine que le deshonneur; & elle trouve plus de plaisir dans les travaux que dans toutes les consolations de cette vie. Car comme Dieu l'a fait entrer dès icy-bas dans une veritable

possession de son Royaume, elle ne cherche aucune satisfaction dans le monde; parce que connoissant par sa propre experience l'avantage que ce luy est de souffrir pour luy, elle sçait que c'est par ce chemin qu'il faut marcher pour pouvoir regner avec plus de gloire: Et il n'arrive gueres que Dieu fasse des graces si extraordinaires à ceux qui n'ont point enduré avec joye de grands travaux pour l'amour de luy. C'est pourquoy, comme je l'ay dit, ceux des contemplatifs sont fort grands, à cause que Nostre Seigneur veut qu'ils soient proportionnez aux graces dont il les favorise.

Sçachez donc, mes Filles, que comme ces ames ont une parfaite connoissance du neant du monde, elles ne s'arrestent gueres dans ce qu'elles sçavent devoir passer en un moment. Et s'il arrive que d'abord quelque grande injure ou quelque déplaisir extraordinaire leur frappe l'esprit, elles ne commencent pas plûtoſt à le sentir, que la raison vient à leur secours, & dissipe leur peine par la joye de voir que Dieu leur offre cette occasion

d'obtenir de luy en un jour plus de graces & de faveurs qu'elles n'auroient pû en esperer en dix ans par les travaux qu'elles auroient soufferts par leur propre choix.

Je sçay que cela est fort ordinaire : car j'ay communiqué avec beaucoup de contemplatifs, qui n'estiment pas moins ces peines que d'autres estiment l'or & les pierreries, parce qu'ils sçavent que c'est le vray moyen de s'enrichir. Ces personnes sont si éloignées d'avoir en quoy que ce soit bonne opinion d'elles-mêmes, qu'elles sont bien-aïses que l'on sçache leurs pechez, & prennent mesme plaisir à les dire quand elles voyent que l'on fait cas d'elles. Elles ne sont pas aussi moins humbles en ce qui regarde la noblesse de leur race, à cause qu'elles sont tres-persuadées que cette gloire temporelle leur sera fort inutile pour gagner ce Royaume qui est éternel. Que si elles sont bien-aïses d'être d'une naissance illustre, c'est seulement lorsque cela peut servir à la plus grande gloire de Dieu. A moins que de cette consideration elles ont peine à souffrir

qu'on les estime davantage qu'elles ne pensent le devoir estre : & elles prennent mesme plaisir à desabuser ceux qui ont une créance d'elles plus favorable qu'elles ne voudroient. Ce qui procede à mon avis de ce que ceux à qui Dieu fait la grace de donner cette humilité & cette passion de le servir le plus parfaitement qu'il leur est possible, entrent dans un tel oubli d'eux-mesmes qu'ils sont insensibles à ces mauvais traitemens, & ne peuvent se persuader que les autres les prennent pour des injures. Mais cela ne se rencontre que dans les personnes de la plus haute vertu, & à qui Nostre Seigneur fait ordinairement la faveur de les approcher de luy par la contemplation parfaite.

Quant au premier point, qui est de se résoudre à souffrir des mépris & des injures quoyqu'on en ressent de la peine, j'estime que celuy à qui Dieu fait la grace d'arriver jusques à l'union, obtient en peu de temps ce bonheur ; & que s'il ne l'obtient pas, & ne se sent pas plus affermi dans la vertu au sortir de l'Oraison, il a sujet de

croire que ce qu'il prenoit pour union, au lieu d'estre une faveur de Dieu, n'est qu'une illusion du diable qui veut luy donner de la vanité. Il peut néanmoins arriver que lorsque Dieu ne fait que commencer à donner ces graces à une ame elle ne se trouve pas dans cette force dont j'ay parlé : mais je dis que s'il continuë à la favoriser de ses dons elle l'acquerra en peu de temps, sinon dans les autres vertus, au moins dans celle de pardonner les offenses.

Pour moy je ne sçaurois croire que Dieu estant comme il est non-seulement misericordieux, mais la misericorde mesme, une ame qui s'approche si fort de luy, & connoist par ce moyen son neant & le grand nombre de pechez qu'il luy a remis ; puisse avoir la moindre peine de pardonner à l'heure mesme, & se reconcilier avec celuy qui la offensée : parce qu'ayant devant les yeux les graces que Dieu luy a faites, & qui sont comme autant de preuves de la grandeur de son amour, elle ne sçauroit manquer ce me semble à se réjouir de rencontrer des occasions de luy donner quelques

marques du sien pour luy.

Je dis donc encore, que selon la connoissance que j'ay de plusieurs personnes que Dieu par une grace particuliere eleve à des choses surnaturelles en leur accordant cette Oraison ou cette contemplation dont j'ay parlé, quoyque l'on puisse remarquer en elles d'autres imperfections & d'autres fautes : toutefois pour ce qui regarde le pardon des offenses, je n'ay jamais vû qu'elles y ayent manqué, ny je ne croy pas qu'elles le puissent si ces faveurs viennent veritablement de Dieu. C'est pourquoy plus elles sont grandes, & plus ceux qui les reçoivent doivent prendre garde si elles produisent ces bons effets : & si elles n'en produisent aucun, beaucoup apprehender & croire qu'elles ne viennent pas de Dieu, puisqu'il ne s'approche jamais d'une ame sans l'enrichir en l'établissant dans la vertu. Car il est certain qu'encore que ces faveurs passent promptement, on le connoist avec le temps par les avantages & les bons effets qui en demeurent dans l'ame : Et ainsi comme nostre divin

Sauveur ſçait que l'effet de ces faveurs eſt le pardon des offenſes, il ne craint point de nous faire dire en termes exprés à ſon Pere : *ainſi que nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſé.*

CHAPITRE XXXVII.

De l'excellence de l'Oraiſon du Pater, & des avantages qui ſe rencontrent dans cette ſainte priere.

ON ne ſçauroit trop rendre graces à Dieu de la ſublime perfection qui ſe rencontre dans cette priere Evangelique qui nous a eſté enſignée par un Maïſtre ſi ſçavant & ſi admirable. Ainſi, mes Filles, il n'y a pas une de nous qui ne puiſſe ſ'en ſervir pour ſes beſoins particuliers. Je ne ſçaurois voir ſans étonnement que ce peu de paroles enferme de telle ſorte toute la contemplation & toute la perfection, qu'il ſemble que ſans avoir beſoin d'aucun Livre, il nous ſuffit de bien étudier cette priere ſi ſainte; puisſque Noſtre Seigneur nous

De l'ex-
cellence
de l'Orai-
ſon du
Pater.

y a enseigné dans les quatre premières demandes tous les differens degrés de l'Oraison & de la contemplation depuis les commencemens jusques à l'Oraison mentale, à l'Oraison de quietude, & à celle d'union. Tellement que si j'en estois capable, je pourrois en bâtissant sur un fondement si solide, faire tout un grand traité de l'Oraison. Mais dans la cinquième demande, Nostre Seigneur commence à nous faire connoistre quels sont les effets que produisent ces faveurs en nous, lorsqu'elles procedent veritablement de luy, ainsi que je l'ay déjà dit.

Considerant d'où pouvoit venir ce que J E S U S - C H R I S T n'a pas expliqué plus particulièrement des choses si obscures & si élevées pour les faire entendre à tout le monde, il me semble que c'est parce que cette priere devant estre generale pour pouvoir servir à tous, il n'a pas voulu davantage l'éclaircir, afin que tous se persuadant de la bien entendre, chacun pust en la disant demander ce qui seroit necessaire pour sa consolation &

pour ses besoins : & qu'ainsi les contemplatifs & ceux qui se donnent à Dieu sans reserve méprisant les choses perissables, luy demandent seulement les faveurs du Ciel que son extrême bonté veut bien donner icy-bas : Et que ceux qui sont encore dans les engagements du monde luy demandent le pain & les autres choses conformes à leur estat qu'ils peuvent justement luy demander pour eux, & pour leurs familles. Mais quant à ce qui est de donner nostre volonté à Dieu, & pardonner les offenses qui nous sont faites, ce sont deux choses à quoy tout le monde est obligé. Je demeure toutefois d'accord qu'il s'y rencontre du plus ou du moins. Les parfaits donnent parfaitement leur volonté, & pardonnent parfaitement : au lieu que nous autres, mes Sœurs, satisfaisons comme nous pouvons à ces devoirs. Car Nostre Seigneur est si bon qu'il reçoit tout en paiement : & il semble qu'il ait fait en nostre nom comme un pacté avec son Pere, en luy disant : Seigneur, faites s'il vous plaist cela : & mes freres feront cecy.

Or nous sommes bien assurées que Dieu ne manquera point de son costé ? Car y eut-il jamais un si bon payeur, & si liberal ? Il pourroit mesme arriver que disant une seule fois cette Oraison avec une intention tres-sincere de tenir ce que nous luy promettons, elle suffiroit pour le porter à nous combler de ses graces, parce qu'il aime tant la verité, & prend tant de plaisir que l'on traite avec luy sincerement, que lorsque nous agissons de la sorte, il nous accorde toujourns plus que nous ne luy demandons.

Mais comme ce Maistre admirable sçait que ceux qui demandent avec la perfection dont j'ay parlé, reçoivent de son Pere éternel des faveurs qui les élèvent à un tres-haut degré de bonheur : comme il sçait que ceux, ou qui sont parfaits, ou en chemin de le devenir, tiennent le monde sous leurs pieds, & ne craignent rien, parce que les bons effets que Dieu opere dans leurs ames les assurent qu'il est satisfait d'eux : Et enfin comme il sçait qu'estant saintement enyvrez de ces faveurs si extraordinaires qu'il leur fait
dans

dans l'Oraison, ils oublieroient aisément qu'il y a un autre monde & qu'ils ont des ennemis à combattre, il a soin de les avertir des perils qui les environnent.

O éternelle Sageſſe ! ô incomparable Maître ! Quel bonheur, croyez-vous, mes Filles, que ce vous est de ce qu'il n'est pas seulement tres-sage, mais qu'il apprehende tant pour nous qu'il détourne tous les perils qui nous menacent ? C'est le plus grand bien qu'une ame ſainte puiſſe deſirer dans le monde, & je ne ſçaurois aſſez l'exprimer par mes paroles, puiſque cette protection de Dieu est la plus grande aſſurance que nous puiſſions avoir ſur la terre.

Noſtre Seigneur ayant donc vû combien il importe à ces ames de les réveiller pour les faire ſouvenir qu'elles ont des ennemis qui les obligent à ſe tenir touſjours ſur leurs gardes ; & que plus elles ſont élevées, plus elles ont beſoin du ſecours de ſon Pere éternel ; puiſqu'en tombant elles tomberoient de plus haut : Et voulant d'ailleurs les délivrer des pieges où elles

s'engageroient sans y penser , il luy fait pour elles ces deux dernieres demandes si necessaires à tous ceux qui vivent encore dans l'exil de cette vie : *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation , mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XXXVIII.

Sur ces paroles du Pater : Et ne nous laissez pas succomber à la tentation ; mais délivrez-nous du mal. Et que les parfaits ne demandent point à Dieu d'estre délivrez de leurs peines. Divers moyens dont le demon se sert pour tenter les personnes Religieuses. Et de l'humilité , de la patience , & de la pauvreté.

Derniere
demande
du Pater.
Que les
parfaits
ne desi-
rent point
d'estre
délivrez
de leurs
peines.

PUISQUE nous faisons ces demandes , nous avons sujet de croire qu'elles nous sont fort importantes. Pour moy , mes Sœurs , je tiens que les parfaits ne demandent point à Dieu d'estre délivrez de leurs peines , de leurs tentations & de leurs combats , parce que ce leur sont des preuves in-

dubitables que leur contemplation & les faveurs qu'ils y reçoivent procedent de son esprit, & qu'ainsi au lieu d'apprehender ces travaux, ils les desirerent, ils les demandent, & ils les aiment. En quoy ils ressemblent aux soldats qui ne souhaitent rien tant que la guerre, parce qu'ils esperent d'y faire fortune, & que dans la paix n'ayant que leur solde ils ne sçauroient s'enrichir.

Croyez-moy, mes Filles, les soldats de JESUS-CHRIST qui sont les contemplatifs, ne voyent jamais trop tost à leur gré venir l'heure du combat. Ils craignent peu leurs ennemis visibles & découverts, & n'ont garde de s'enfuir devant eux; parce qu'ils sçavent que leurs forces estant impuissantes contre celles de Dieu qui les soutient, ils en demeureront toujours victorieux. Les seuls ennemis qu'ils apprehendent avec raison, & dont ils demandent à Dieu qu'il les délivre, sont ces ennemis cachez, ces demons qui combattent en trahison & avec finesse, qui se transforment en des Anges de lumiere, qui nous

font tomber dans leurs embusches, sans que nous nous en appercevions, & qui ne se laissent connoître qu'après avoir bû le sang de nostre ame & ravi ce que nous avons de vertu.

Artifices
du demõ
pour ten-
ter les
Religieu-
ses.

Nous devons souvent, mes Filles, demander à Dieu dans cette sainte priere qu'il nous délivre de ces ennemis secrets, & qu'il ne permette pas qu'estant trompées par leurs artifices nous succombions à la tentation; nous devons le prier qu'il nous découvre le venin dont ils veulent nous empoisonner, & qu'il dissipe les tenebres dont ils nous offusquent pour nous empescher de voir sa lumiere. Ce n'est donc pas sans raison que cet adorable Maistre nous apprend à faire cette demande qu'il adresse pour nous à son Pere; & vous devez remarquer, que ces malheureux esprits nous nuisent en plusieurs manieres. Car ne vous imaginez pas que le seul mal qu'ils nous procurent soit de nous persuader que ces douceurs & ces consolations qu'ils nous font malicieusement ressentir durant l'Oraison viennent de Dieu. Au contraire, c'est en quelque

forte à mon avis le moindre mal qu'ils nous puissent faire; & il pourra même arriver que ce nous sera un sujet de nous avancer, parce que dans l'ignorance que cela procede du demon, & dans la créance qu'il vient de Dieu, ce plaisir que l'on reçoit dans l'Oraison fait que l'on s'y occupe davantage; que se reconnoissant indigne de ces graces on en remercie sans cesse Dieu; qu'on s'estime plus obligé de le servir, & qu'on s'efforce de l'engager par une humble reconnoissance à ajouter de nouvelles faveurs aux premières.

Travaillez continuellement, mes Sœurs, pour acquérir l'humilité: Reconnoissez que vous n'êtes pas dignes de ces faveurs, & ne les recherchez point. Par ce moyen le diable au lieu de gagner des ames en perd beaucoup à mon avis de celles dont il croit pouvoir procurer la perte, & Dieu tire nostre bien du mal qu'il nous vouloit faire. Car le Seigneur est fidelle en ses promesses, & voyant que nostre intention dans l'Oraison est de le contenter & de le servir, il demeure

De l'humilité.

re satisfait de nous. Nous devons estre sur nos gardes, de peur que nostre ennemi n'affoiblisse nostre humilité par quelques pensées de vaine gloire, dont il faut bien prier Dieu qu'il nous délivre : & ne craignez pas, mes Filles, qu'il permette que vous receviez longtemps des consolations qui viennent d'un autre que de luy.

Le plus grand préjudice que le demon nous pourroit faire sans que nous nous en apperçussions, seroit de nous persuader que nous aurions des vertus que nous n'avons pas. Car au lieu que dans les douceurs & les consolations dont j'ay parlé, nous ne pouvons avoir d'autres pensées sinon que ces faveurs que nous croyons recevoir de Dieu nous obligent à le servir avec encore plus d'ardeur : icy il nous semble au contraire que c'est nous qui luy donnons & qui le servons, & qu'il est de sa bonté de nous en récompenser. Cette créance fait peu à peu un extrême tort, parce qu'elle diminue l'humilité, & porte à negliger d'acquiescer les vertus que l'on croit déjà posséder. Ainsi s'estimant estre en al-

surance, on tombe sans s'en appercevoir dans un piège d'où l'on ne sçauroit se retirer. Car encore que ce ne soit pas un visible peché mortel capable de précipiter l'ame dans l'enfer, il l'affoiblit de telle sorte qu'elle ne peut plus marcher dans ce chemin dont j'ay commencé à vous parler.

Je vous assure que cette tentation est tres-perilleuse : & j'en ay tant d'experience que je puis hardiment vous en parler, quoyque ce ne soit pas si bien que je le voudrois. Quel remede donc y a-t-il, mes Sœurs ? Jen'en trouve point de meilleur que celuy que nostre divin Maistre nous enseigne, qui est de prier dans cette Oraison son Pere éternel de ne permettre pas que nous succombions à la tentation. J'y en ajoûteray un autre. C'est que s'il nous semble que Nôtre Seigneur nous a donné quelque vertu, nous devons la considerer comme un bien que nous avons reçu de luy, & qu'il peut à toute heure nous oster, ainsi qu'il arrive souvent par l'ordre de la Providence. Ne l'avez-vous jamais éprouvé, mes Filles ?

Si vous dites que non, je n'en diray pas de mesme. Car quelquefois il me semble que je suis fort détachée; & lorsque j'en viens à l'épreuve, je trouve en effet que je la suis. D'autres fois je me trouve si attachée, & à des choses dont je me serois peut-estre moquée le jour precedent, que je ne me connois plus moy-mesme. Quelquefois je me sens avoir tant de cœur qu'il me semble que s'il s'offroit des occasions de servir Dieu, rien ne seroit capable de m'étonner: & en effet je trouve que cela est veritable dans quelques-unes. Mais le lendemain je me voy dans une telle lâcheté, que je n'aurois pas le courage de tuer une fourmy pour l'amour de luy si j'y rencontrois la moindre contradiction. Quelquefois je m'imagine que quoy que l'on pust dire à mon préjudice, & quelque murmure qui s'élevast contre moy, je le souffrirois sans aucune peine; & j'ay reconnu en diverses rencontres que je ne m'estois pas trompée, puisque j'en avois mesme de la joye. Et en d'autres temps les moindres paroles m'affligent si fort que je voudrois.

voudrois estre hors du monde, tant tout ce que j'y voy me déplaist. En tout cela je ne suis pas seule : car j'ay remarqué les mesmes choses en plusieurs personnes meilleures que moy, & je sçay qu'en effet elles se passent de la sorte.

Que s'il est ainsi, mes Sœurs, qui fera celuy qui pourra dire que son ame est enrichie des vertus, puisque dans le temps où l'on en a le plus de besoin on trouve que l'on n'en a point ? Gardons-nous donc bien de concevoir de telles pensées. Reconnoissons au contraire que nous sommes pauvres, & ne nous endettons pas sans avoir de quoy payer, en nous attribuant des vertus qui ne nous appartiennent point. Le trésor de nostre ame est dans les mains de Dieu & non dans les nostres ; & nous ne sçavons pas quand il luy plaira de nous laisser dans la prison de nostre pauvreté & de nostre misere sans nous rien donner. Que sçavons-nous si lorsque les autres nous tiennent pour bonnes & que nous croyons l'estre, il continuëra à nous faire part de ses graces : ou s'il ne voudra pas les

retirer comme estant un bien que nous ne possédons que par emprunt ; ce qui nous rendroit dignes d'estre mocquées de tout le monde , & particulièrement de ceux qui nous auroient eu en quelque estime ? Il est vray que pourveu que nous le servions avec humilité , il nous secourt enfin dans nos besoins : Mais si cette vertu ne nous accompagne & ne nous suit pas à pas , il nous abandonnera & nous fera en cela mesme une grande misericorde , puisque ce châtement nous apprendra que nous ne sçaurions trop estimer cette vertu , & que nous n'avons quoy que ce soit que ce qu'il nous donne par sa grace.

De la patience.

Voicy un autre avis que je vous donne. Le demon nous persuade quelquefois que nous avons une vertu ; comme par exemple la patience , parce que nous nous nous resolvons de la pratiquer ; parce que nous faisons souvent des actes du desir que nous avons de souffrir beaucoup pour Dieu , & parce qu'il nous semble que ce desir est veritable. Ainsi nous demeurons fort satisfaites à cause que le demon

vous aide à nous confirmer dans cette créance. Mais gardez - vous bien , je vous prie, de faire cas de ces sortes de vertus , de penser les connoistre , si ce n'est de nom ; & de vous persuader que Dieu vous les a données jusques à ce que vous le sçachiez par expérience. Car il pourra arriver qu'à la moindre parole que l'on vous dira & qui ne vous plaira pas , toute cette patience prétendue s'évanouïra. Quand vous aurez beaucoup souffert , rendez alors graces à Dieu de ce qu'il commence à vous instruire dans cette vertu , & efforcez-vous de continuer à souffrir avec grand courage , puisque ces souffrances font voir qu'il veut que vous luy payiez la patience qu'il vous a donnée par l'exercice de cette mesme patience , en ne la considerant que comme un dépost qu'il vous a mis entre les mains.

Voicy un autre artifice du demon. De la
 Il vous represente que vous estes pau- pauvreté;
 vre , & il a en cela quelque raison ;
 soit parce que vous avez fait vœu de
 pauvreté comme tous les Religieux ,
 ou parce que vous desirez dans vostre

cœur de la pratiquer, ainsi qu'il arrive aux personnes qui s'adonnent à l'Oraison. Ces deux choses étant supposées, l'une que le Religieux s'estime pauvre comme ayant fait vœu de l'estre; & l'autre que le seculier qui est dans la pieté se croit pauvre aussi, parce qu'il desire de l'estre: voicy ce que tous deux disent: Je ne desire rien: & si je possède quelque chose, c'est parce que je ne sçauois m'en passer: car je dois vivre pour servir Dieu, qui veut que nous ayons soin de la santé de nostre corps, & mille choses semblables que cet ange de tenebres transformé en Ange de lumiere inspire, & qui en apparence sont bonnes. Ainsi il persuade que l'on est veritablement pauvre, que l'on a veritablement la vertu de pauvreté, & que par ce moyen tout est fait. Mais cela ne se pouvant connoistre que par les effets, il faut venir à l'épreuve. On jugera par les œuvres si le seculier est vraiment pauvre: car s'il a trop d'inquietude pour le bien, il le fera bien-tost voir; soit en desirant plus de revenu que la nécessité n'en

demande ; soit en prenant plus de serviteurs qu'il n'en a besoin ; soit dans l'occasion d'un procès pour quelque chose de temporel , ou soit qu'un pauvre Fermier manque à le payer. Car il n'en aura pas moins d'inquietude que si autrement il n'avoit pas dequoy vivre. Comme on ne manque jamais de s'excuser , je ne doute point que cette personne ne réponde que ce qu'il fait en ces rencontres n'est que pour empêcher que faute de soin son bien ne se perde. Mais je ne prétens pas qu'il l'abandonne : je dis seulement qu'il en doit prendre soin sans empressement. Que si cela réüffit , à la bonne-heure. Sinon , qu'il prenne patience : car celuy qui est véritablement pauvre fait si peu de cas de toutes ces choses , qu'encore qu'il y ait des raisons qui l'obligent d'en prendre soin il ne s'en inquiete point , parce qu'il croit ne pouvoir jamais manquer du nécessaire ; & que quand mesme il luy manqueroit , il ne s'en soucieroit pas beaucoup. Il considere cela comme l'accessoire , & non pas comme le principal ; & ses pensées s'élevant plus

haut, il ne s'occupe à des choses si basses que par contrainte.

Pour ce qui est des Religieux ou des Religieuses qui sont pauvres, ou qui au moins le doivent estre puisqu'ils en ont fait le vœu, il est vrai qu'ils ne possèdent rien en propre; mais c'est souvent parce qu'ils n'ont rien. Que s'il se rencontre qu'une personne leur veuille donner, ce sera une grande merveille s'ils jugent que ce don leur soit superflu. Ils sont bien-aïses de mettre en reserve quelque chose. S'ils peuvent avoir des habits d'une fine étoffe, ils ne pensent point à en demander d'une plus grossiere; & ils veulent toujours avoir quelque petite chose qu'ils puissent vendre ou engager, quand ce ne seroit que des livres, afin que s'il leur arrive une maladie ils aient dequoi se faire mieux traiter qu'à l'ordinaire.

Helas pecheresse que je suis! Est-ce donc là ce que nous avons promis à Dieu lors que nous lui avons promis de renoncer à tous les soins de nous-mêmes pour nous abandonner entièrement à sa conduite, quoi qui puisse

nous en arriver ? Si nous avions tant de prévoyance pour l'avenir , n'auroit-il pas mieux valu nous assurer quelque revenu que nous aurions pû posséder sans distraction & sans trouble ? Or quoique cela se puisse faire sans péché , il est bon de remarquer nos imperfections , afin que voyant qu'il y a beaucoup à dire que nous ne possédions cette vertu de la sainte pauvreté , nous la demandions à Dieu & nous efforcions de l'acquérir ; au lieu que nous ne nous en métrions pas beaucoup en peine si nous nous imaginions de l'avoir déjà , & demeurerions dans cette fausse persuasion ; ce qui seroit encore pis.

Il en est de mesme de l'humilité. Il nous semble que nous ne nous soucions point de l'honneur , ni de quoi que ce puisse estre : Mais s'il arrive qu'on nous blesse en la moindre chose , on voit aussi-tost & par nos sentimens & par nos actions que nous ne sommes point du tout humbles. Que si au contraire il s'offre quelque chose qui soit honorable & avantageux , on ne le rejette non plus que ces pauvres

De l'hu
milité.

imparfaits dont j'ai parlé ne rejettent point ce qui leur est profitable : Et Dieu veuille que l'on ne travaille pas même à le procurer. On a si souvent ces mots en la bouche : Je ne desire rien : Je ne me soucie de rien ; comme en effet on le pense ainsi ; qu'à force de le dire on se confirme de telle sorte dans cette créance qu'on ne le met pas en doute.

Il importe donc extrêmement de veiller sans cesse sur soi-même pour découvrir cette tentation , tant dans les choses dont je viens de vous parler qu'en plusieurs autres , puisque chacun sçait que lors que nôtre Seigneur nous donne véritablement une seule de ces vertus , il semble qu'elle attire après elle toutes les autres. A quoi j'ajoute, qu'encore que vous croyiez les avoir, vous devez craindre de vous tromper, parce que celui qui est vraiment humble doute toujours de ses vertus propres, & croit celles des autres incomparablement plus grandes & plus véritables que les siennes.

CHAPITRE XXXIX.

Avis pour resister à diverses tentations du demon, & particulièrement aux fausses humilitez, aux penitences indiscrettes, & à la confiance de nous-mêmes qu'il nous inspire.

GARDEZ-VOUS aussi, mes Filles, de certaines humilitez accompagnées d'inquietude que le demon nous met dans l'esprit, en nous representant la grandeur de nos pechez : car il trouble par là les ames en plusieurs manieres, jusques à faire qu'elles se retirent de la Communion, & discontinuent de faire Oraison en particulier comme s'en jugeant indignes : & ainsi lors qu'elles s'approchent de la sainte Eucharistie, elles employent à considerer si elles y sont bien ou mal préparées, le temps qu'elles devroient employer pour recevoir des faveurs de Dieu. Cela passe même jusques à une si grande extremité, qu'il leur semble qu'à cause qu'elles

De la
fausse h
milité.

sont si imparfaites , Dieu les a tellement abandonnées qu'elles ne peuvent presque plus se confier en sa miséricorde. Toutes leurs actions quelque bonnes qu'elles soient leur paroissent pleines de peril : tous leurs services passent dans leur esprit pour inutiles : & elles tombent dans une telle défiance qu'elles perdent entierement le courage de faire aucun bien , parce qu'elles condamnent en elles , comme mauvaises , les mêmes choses qu'elles louient dans les autres comme bonnes.

Remarquez je vous prie , mes Filles , mais avec grand soin , ce que je vai maintenant vous dire & que je sçai par experience. Il pourra arriver que cette opinion d'être si imparfaites & si mauvaises , pourra dans un temps être une humilité & une vertu , & dans un autre temps une tres-forte tentation. L'humilité quelque grande qu'elle soit n'inquiete point l'ame , ne l'agite point , ne la trouble point ; mais au contraire elle est accompagnée de paix , de plaisir & de douceur. Car quoi que l'on se voye estre une grande pecheresse ; que l'on connoisse clairement

qu'on est digne de l'Enfer ; que l'on avouë de meriter d'estre en horreur à tout le monde , que l'on s'en afflige , & que l'on n'ose presque implorer la misericorde de Dieu : neanmoins si cette humilité est veritable , cette peine est accompagnée de tant de douceur & de satisfaction que l'on ne voudroit pas ne l'avoir point. Non seulement comme je l'ai dit , elle n'inquiete ni ne trouble pas l'ame ; mais elle lui donne une plus grande liberté & une plus grande paix , & la rend plus capable de servir Dieu : au lieu que cette autre peine la presse , l'agite , la tourmente & lui est presque insupportable. Je croi que le demon prétend par là nous persuader que nous avons de l'humilité , & en mesme temps nous faire s'il lui étoit possible perdre la confiance que nous devons avoir en Dieu.

Lors que vous serez en cet état, détournez le plus que vous pourrez vôtre pensée de la vûë de vôtre misere , & portez-la à considerer combien grande est la misericorde de Dieu ; quel est l'amour qu'il nous porte , & ce

qu'il lui a plû de souffrir pour nous. Il est vrai que si c'est une tentation, vous ne pourrez faire ce que je dis, parce qu'elle ne vous laissera point en repos, & ne vous permettra de penser qu'à ce qui vous donnera de la peine. Encore sera-ce beaucoup si vous pouvez vous appercevoir que c'est une tentation.

Des pe-
nitences
indiscre-
tes,

Le demon se sert du mesme artifice lors que pour nous donner sujet de croire que nous faisons plus que les autres, il nous porte à embrasser des penitences indiscrettes. Que si quand cela arrive vous manquez à le découvrir à vôtre Confesseur ou à vôtre Supérieure: ou si lors qu'ils vous disent de cesser de faire ces penitences, vous les continuez encore, c'est une tentation manifeste. Efforcez-vous donc de leur obeir, quelque peine que cela vous donne, puisque c'est en quoi consiste la plus grande perfection.

Qu'il
faut tou-
jours se
défier de
soi mê-
me,

Ce dangereux ennemi nous attaque par une autre tentation tres-perilleuse, en nous mettant dans une certaine assurance qui nous fait croire que nous ne retournerons jamais plus à nos fautes.

tes précédentes , ni à aimer les plaisirs du monde. Ainsi nous disons alors que nous le connoissons trop pour en faire cas ; que nous sçavons que tout passe ; & que nous trouvons beaucoup plus de satisfaction à servir Dieu. Si cela arrive dans les commencemens c'est un fort grand mal , parce que cette assurance porte les ames à ne point craindre de se rengager dans les occasions de pecher , & est cause qu'elles tombent ; Et Dieu veuille que cette seconde chute ne soit pas pire que la première. Car le demon voyant que ces personnes sont capables de servir aux autres , & par consequent de lui nuire, il fait tous ses efforts pour les empêcher de se relever. C'est pourquoi quelques faveurs que vous receviez de nôtre Seigneur , & quelques gages qu'il vous donne de son amour , ne vous tenez jamais si assurées que vous ne soyez toujours dans la crainte , puisque vous pouvez retomber encore ; & fuyez avec soin les occasions qui seroient capables de vous engager dans ce malheur.

Communiquez toujours autant qu'il

vous sera possible ces graces & ces fa-
veurs à quelque personne dont vous
puissiez recevoir lumiere & conduite,
sans luy rien cacher de tout ce qui
vous arrive. Et quelque élevée que
vostre contemplation puisse estre , aïez
toûjours soin de la commencer & de
la finir par la connoissance de vous-
mesme. Que si cette Oraison vient de
Dieu , vous vous conduirez presque
toûjours de la sorte quand bien vous
ne le voudriez pas & que je ne vous
donnerois point cet avis , parce qu'el-
le est toûjours accompagnée d'humili-
té & augmente nostre lumiere pour
nous faire connoistre le peu que nous
sommes. Je n'en dirai pas ici davan-
tage : vous trouverez assez de livres
qui pourront vous en instruire , & je
ne vous en ai parlé qu'à cause de l'ex-
perience que j'en ai , & des peines où
quelquefois je me suis veuë. Car enfin
quoi que l'on puisse vous dire pour
vous assurer , vous ne pourrez jamais
vous mettre dans une entiere assurance.

99 Que pouvons-nous donc faire , ô
99 mon Dieu , sinon de recourir à vous ,
99 & vous prier de ne pas permettre que

ces ennemis de nostre salut nous fa-
 sent tomber dans les pieges qu'ils nous
 dressent ? Lors que leurs efforts nous
 sont connus nous pouvons avec vostre
 assistance les repousser : Mais quant
 à leurs trahisons , qui pourra les dé-
 couvrir si vous ne les luy faites connoi-
 stre ? Nous avons , mon Dieu , sans
 cesse besoin de vous appeller à nostre
 aide : Dites-nous donc quelque chose,
 Seigneur , pour nous rassurer & pour
 nous instruire. Vous sçavez qu'il y en
 a peu qui marchent par ce chemin : &
 il y en aura encore moins si l'on ne
 peut y marcher sans estre dans des ap-
 prehensions continuelles.

C'est une chose étrange que les hom-
 mes ne considerant pas que le demon
 tente & trompe encore plus les ames
 qui ne sont point dans l'exercice de
 l'Oraison que non pas celles qui y sont,
 ils s'étonnent davantage de voir un
 seul de ceux qui marchent par ce
 chemin & dont la vie avoit paru sain-
 te , tomber dans l'illusion , que d'en
 voir cent mille qui étant hors de ce
 chemin sont trompez par cet esprit
 malheureux , & vivent dans des pe-

chez & des desordres publics, en marchant dans une voye que l'on ne sçau-
roit douter qui ne soit tres-mauvaise.
Mais ils ont raison ; puisqu'entre ceux
qui recitent le *Pater noster* en la ma-
niere que j'ay dit, il y en a si peu qui
soient trompez par l'artifice du malin
esprit, qu'il y a sujet de s'en étonner
comme d'une chose extrêmement rare.
Car il est ordinaire aux hommes de ne
remarquer point ce qu'ils voient à tout
moment, & de s'étonner au contraire
de ce qu'ils ne voient presque jamais,
joint que les demons ont tant d'inte-
rest d'imprimer cet étonnement dans
leur esprit, parce qu'ils sçavent qu'une
seule ame arrivée à la perfection seroit
capable de leur en faire perdre beau-
coup d'autres en les délivrant de leur
servitude. Cela dis-je est si étonnant
que je ne m'étonne pas qu'on s'en
étonne, puisque si ce n'est par leur fau-
te, ceux qui marchent dans ce chemin
de l'Oraison n'ont pas moins d'a-
vantage sur les autres, que ceux qui re-
gardent le combat des Taureaux de
dessus un échaffaut, en ont sur ceux qui
étant au milieu de la place sont exposez
aux

DE LA PERF. Ch. XXXIX. 401
aux coups de leurs cornes. C'est une
comparaison qu'il me souvient d'avoir
ouï faire sur ce sujet , & qui me sem-
ble fort juste.

Ne craignez-donc point, mes Sœurs,
de marcher par ce chemin , ou pour
mieux dire , par l'un de ces chemins
de l'Oraison : Car il y en a plusieurs;
les uns se trouvant bien d'aller par l'un,
& les autres par un autre. Croyez-
moi , c'est une voye extrêmement seu-
re : & vous serez beaucoup plutôt dé-
livrées des tentations lorsque vous vous
approcherez de nostre Seigneur par
l'Oraison , que quand vous serez éloi-
gnées de luy. Priez-le donc de vous
la donner , & demandez-la luy en di-
sant comme vous faites tant de fois le
jour le *Pater noster*.

CHAPITRE XL.

Que l'amour & la crainte de Dieu joints ensemble sont un puissant remede pour resister aux tentations du demon. Quel sera à la mort, le malheur de ceux qui n'auront pas aimé Dieu, & le bonheur de ceux qui l'auront aimé.

Resister
aux ten-
tations
du de-
mon par
l'amour
& par la
crainte de
Dieu.

O Mon cher Maistre, donnez-nous quelque moyen de nous garantir des embûches de nos ennemis dans une guerre si perilleuse. Celui que sa divine Majesté nous donne, mes Filles, & dont nous pouvons user hardiment, est de conserver toujours l'amour & la crainte. L'amour nous pressera de marcher : & la crainte nous fera prendre garde où nous marcherons, afin de ne tomber pas dans un chemin où tant de choses nous peuvent faire broncher, ainsi quē sont presque tous ceux où l'on marche dans cette vie : Ce sera là le vray moyen de ne pouvoir estre trompées.

Vous me demanderez peut-estre à quoy vous pourrez connoistre que vous possédez ces grandes vertus , & vous aurez raison de le demander , puisqu'il est certain que vous ne sçauriez en estre entierement assurées. Car si vous l'estiez d'avoir un veritable amour de Dieu , vous le seriez aussi d'estre en grace. Il y en a neanmoins , mes Filles , des marques si évidentes , qu'il semble que les aveugles mesmes les peuvent voir : Elles ne sont ni secretes ni cachées ; mais font tant de bruit , que quand vous ne le voudriez pas , vous ne sçauriez ne les point entendre. Le nombre de ceux qui possèdent en perfection ces deux qualitez est si petit , qu'ils se font aisément remarquer par leur rareté , & d'autant plus connoistre , que plus ils demeurent dans le silence & dans le secret. Cet amour & cette crainte de Dieu sont comme deux places fortes d'où l'on fait la guerre au monde & au demon. Ceux qui aiment Dieu veritablement , aiment tout ce qui est bon , veulent tout ce qui est bon , favorisent tout ce qui est bon , loüent tout ce qui est bon , se joignent

toujours avec les bons , les soutiennent , les défendent , & n'aiment que la vérité & les choses dignes d'estre aimées.

Car croyez-vous que ceux qui aiment Dieu véritablement puissent aimer ni les vanitez , ni les plaisirs , ni les richesses , ni les honneurs , ni toutes les autres choses du monde ? Croyez-vous qu'ils puissent avoir des contestations , des disputes , de la jalousie , & de l'envie ? Helas comment cela se pourroit-il faire , puisque toute leur passion est de contenter celui qu'ils aiment : puisqu'ils brûlent de desir de se rendre dignes d'estre aimez de lui ; & puisqu'ils donneroient leur vie avec joye s'ils croyoient par ce moyen lui pouvoir plaire davantage ? Lors que l'amour que l'on a pour Dieu est véritable , il est impossible de le cacher. Voyez-en des exemples dans saint Paul & dans sainte Magdeleine. L'un parut visiblement blessé de l'amour de Dieu dès le troisiéme jour ; & l'autre dès le premier jour. Car l'amour a des degrez differens , & se fait connoistre plus ou moins selon qu'il est plus ou moins

fort. S'il est petit , il ne se fait connoistre que peu. S'il est grand , il se fait beaucoup connoistre. Mais par tout où il y a de l'amour de Dieu , soit qu'il soit grand ou qu'il soit petit , il se fait toujours connoistre. S'il est grand, par de grands effets : S'il est petit , par de petits.

Pour revenir à ce que je disois touchant la marque à laquelle on peut juger si les contemplatifs sont trompez par les illusions du demon , il est certain qu'il n'y a jamais en eux peu d'amour. Ou ils ne sont point de vrais contemplatifs , ou leur amour est tres-grand ; & ainsi il se fait connoistre en une infinité de manieres. C'est un grand feu qui ne sçauroit manquer à jeter beaucoup de lumiere : & à moins que cela , ces contemplatifs doivent marcher avec une grande défiance d'eux-mesmes : croire qu'ils ont sujet de craindre : travailler à en découvrir la cause : recourir à l'Oraison : pratiquer l'humilité ; & prier Dieu de ne permettre pas qu'ils succombent à la tentation. Car je voi beaucoup de sujet d'apprehender que nous ne soyons ten-

tez lors que nous ne sentons pas en nous cet amour de Dieu qui est la marque de la véritable piété. Mais pourvû que vous marchiez toujours dans l'humilité : que vous vous efforciez de connoître la vérité de ce qui se passe dans vous : que vous vous teniez soumises à vostre Confesseur ; & que vous lui ouvriez vostre cœur avec une entière sincérité, vous devez croire que le Seigneur est fidelle , qu'il ne vous manquera point : & que vostre esprit estant éloigné de toute malice & de tout orgueil , quelques frayeurs que le demon vous puisse causer & quelques pièges qu'il vous puisse tendre , il vous donnera la vie par les mêmes moyens qu'il vouloit vous donner la mort.

Que si vous sentez en vous cet amour de Dieu dont j'ai parlé , & qu'il soit accompagné de la crainte dont je vai parler , réjouissez-vous & soyez tranquilles nonobstant toutes ces fausses terreurs par lesquelles le demon s'efforcera de vous troubler , & qu'il fera que les autres vous donneront , afin de vous empêcher de jouir d'un si grand bien. Car voyant qu'il ne peut

plus esperer de vous gagner , il tâchera au moins de vous nuire en quelque sorte , & à ceux qui auroient pû tirer beaucoup d'avantage de la creance qu'ils auroient que Dieu par son infini pouvoir , fait ces faveurs si extraordinaires à une miserable creature. Ce que je dis parce que l'oubli où nous sommes quelquefois de ses anciennes misericordes , nous persuade que cela est impossible.

Or pensez-vous qu'il importe peu au demon de nous jeter dans ces craintes ? Il fait ainsi deux maux tout ensemble : L'un que ceux qui en entendent parler n'osent s'exercer à l'Oraison , de peur d'estre aussi trompez : L'autre qu'il y en auroit sans cela beaucoup davantage qui s'approcheroient de Dieu par le desir d'estre tout à lui , voyant comme je l'ay dit , qu'il est si bon qu'il ne dédaigne pas de se communiquer à des pecheurs. Cecy est si veritable que je connois quelques ames qui estant encouragées par cette consideration ont commencé de s'occuper à l'Oraison , & ont reçû en peu de temps de si grandes faveurs de

Dieu , qu'elles font devenuës veritablement contemplatives. Ainsi , mes Sœurs , lors que vous en verrez quelqu'une entre vous à qui nostre Seigneur fera de semblables graces : remerciez-l'en extrêmement , mais ne vous imaginez pas neanmoins qu'elle soit en assurance. Au contraire , assistez-la encore davantage par vos prières , puisque nul ne peut estre assuré durant qu'il est encore engagé dans les perils d'une Mer agitée d'autant de tempestes qu'est cette vie.

Vous n'aurez donc pas peine à connoistre cet amour lorsqu'il sera veritable : Et je ne comprends pas comment il pourroit demeurer caché. Car si l'on dit qu'il est impossible de dissimuler celui que l'on porte aux creatures , & qu'il se découvre d'autant plus qu'on s'efforce davantage de le couvrir (quoi que j'aye honte d'user de cette comparaison , puisque l'amour qu'on a pour elles n'estant fondé que sur un neant , il ne merite pas de porter le nom d'amour) comment pourroit-on cacher un amour aussi violent qu'est celuy que l'on a pour Dieu , un amour si juste ,

un amour qui croist toujours , parce qu'il découvre incessamment mille nouveaux sujets d'aimer sans pouvoir jamais en découvrir aucun de ne pas aimer , & enfin un amour dont le fondement & la récompense est l'amour d'un Dieu , qui pour faire que nous ne puissions douter qu'il ne nous aime, nous l'a témoigné par tant de travaux & de douleurs , par l'épanchement de tant de sang , & par la perte même de sa propre vie ?

Helas mon Sauveur ! Que celui qui a éprouvé ces deux amours en discerne bien la différence ! Je supplie votre divine Majesté de nous la faire connoître avant que nous sortions de cette vie. Car quelle consolation ne nous sera-ce point à l'heure de nostre mort , de voir que nous allons estre jugées par celui que nous aurons aimé sur toutes choses ? Nous luy porterons alors sans crainte la cedula où ce que nous luy devons sera écrit : & nous ne considererons pas le Ciel comme une terre étrangere , mais comme nostre véritable patrie , puisqu'elle a pour Roy celui que nous avons tant aimé,

& qui nous a tant aimées ; cet amour ayant cet avantage sur tous les amours du monde , que pourveu que nous aimions nous ne pouvons douter que l'on ne nous aime.

Quel sera à la mort le malheur de ceux qui n'auront pas aimé Dieu,

Considérez , mes Filles , combien est grand le bonheur d'avoir cet amour , & quel malheur c'est de ne l'avoir pas , puisque ne l'ayant point on tombe entre les mains de ce tentateur , entre ces mains si cruelles , entre ces mains si ennemies de toute sorte de bien , & si amies de toute sorte de mal. Où en fera donc reduite cette pauvre ame , lors qu'au sortir des travaux & des douleurs de la mort , elle se trouvera entre ces mains barbares & impitoyables ; & qu'au lieu de jouir de quelque repos après tant de peines, elle sera précipitée dans l'abîme de l'Enfer , où une horrible multitude de serpens l'environneront de toutes parts ? Quel terrible & épouvantable lieu ! Quel déplorable & infortuné séjour ! Que si les personnes qui aiment leurs aises , & qui sont celles qui courent le plus de fortune de tomber dans ce malheur , ont peine à souffrir ici-bas du

rant une seule nuit une mauvaise hôtellerie ; quelle sera à vostre avis la peine qu'elles souffriront à passer toute une éternité dans cette affreuse demeure ? Ne désirons donc point , mes Filles , de vivre à nostre aise : nous sommes fort bien comme nous sommes : les incommoditez de la vie presente se peuvent comparer à une nuit qui se passe dans un mauvais giste. Louïons Dieu de ce que nous souffrons ; & efforçons-nous de faire penitence tandis que nous sommes en ce monde.

O combien douce sera la mort de celui qui aura fait penitence de tous ses pechez , puisqu'il se pourra faire que n'allant point en purgatoire , il commencera presque dès cette vie à entrer dans la gloire des bienheureux , & qu'ainsi estant affranchy de toutes sortes de craintes , il jouïra d'une entiere paix. Ne seroit-ce pas , mes Sœurs , une grande lâcheté , de n'aspirer point à ce bonheur , puisqu'il n'est pas impossible de l'acquérir ? Au moins demandons à Dieu que si nostre ame en quittant ce corps doit estre dans la souffrance , ce soit en un lieu où nous

l'endurions volontiers , où nous espé-
rions qu'elle finira , & où nous ne crai-
gnions point que nostre divin Epoux
cesse de nous aimer , ny qu'il nous pri-
ve de sa grace. Prions-le de nous la
donner en cette vie , afin de ne point
tomber en tentation sans nous en ap-
percevoir & sans le connoistre.

CHAPITRE XLI.

*Continuation du discours de la crainte
de Dieu. Qu'il faut éviter avec soin
les pechez veniels dont il y a de
deux sortes. Que lors qu'on est af-
fermi dans la crainte de Dieu , on
doit agir avec une sainte liberté ,
& se rendre agreable à ceux avec
qui l'on a à vivre : ce qui est utile
en plusieurs manieres.*

QUE je me suis étenduë sur ce su-
jet ! Mais non pas tant nean-
moins que je l'aurois désiré. Car qu'y
a-t-il de plus agreable que de parler
d'un tel amour ; & que sera-ce donc
que de l'avoir ? O Seigneur , mon

Dieu, donnez-le moy s'il vous plaist : ce
 faites-moy la grace de ne point sortir ce
 de cette vie jusques à ce que je n'y desi- ce
 re plus quoy que ce soit, & qu'hormis ce
 vous je sois incapable de rien aimer. ce
 Faites mesme, s'il vous plaist, que je ce
 n'use jamais de ce terme d'aimer sinon ce
 pour vous seul, puis qu'excepté vous ce
 rien n'estant solide, on ne pourroit rien ce
 bâtir sur un tel fondement qui ne tom- ce
 bast aussi-tost par terre. ce

Je ne sçay pourquoy nous nous éton-
 nons d'entendre dire : Celui-là me
 paye mal du plaisir que je luy ay fait,
 ou, cet autre ne m'aime point. En ve-
 rité je ne sçauois m'empescher d'en
 rire : Car qui est-ce donc qu'il vous
 doit pour vous le payer ? Et sur quoy
 vous fondez-vous pour prétendre qu'il
 vous aime ? Cela doit au contraire vous
 faire connoître quel est le monde, puis-
 que cet amour mesme que vous luy
 portez deviendra le sujet de vostre
 tourment & de vostre inquietude, lors
 que Dieu vous ayant touché le cœur
 vous aurez un regret sensible d'avoir
 ainsi esté possédé de ces basses affe-
 ctions qui ne sont que des jeux de pe-
 tits enfans.

De la
crainte
de Dieu.

Je viens maintenant à ce qui regarde la crainte de Dieu, quoique j'aye un peu de peine de ne point dire quelque chose de cet amour du monde dont j'ay tant de connoissance, & que je voudrois vous faire connoistre pour vous en délivrer entierement. Mais il faut que je le laisse parce qu'il me feroit sortir de mon sujet.

Celui qui a la crainte de Dieu s'en apperçoit facilement; & ceux qui traitent avec luy n'ont pas peine à le remarquer. Vous devez sçavoir néanmoins que cette crainte n'est pas si parfaite au commencement, si ce n'est en quelques personnes à qui nostre Seigneur, comme je l'ai dit, fait de tres-grandes graces en fort peu de temps, & qu'il élève à une Oraison si sublime qu'on voit sans peine qu'ils sont remplis de cette divine crainte. Mais à moins de cette effusion de graces qui enrichit d'abord une ame de tant de vertus, cette crainte ne croist que peu à peu, & s'augmente chaque jour. On ne laisse pas néanmoins de la remarquer bien-tost par les signes qu'en donnent ces ames, soit en renonçant au

peché , soit en évitant les occasions d'y tomber , soit en fuyant les mauvaises compagnies , & autres choses semblables. Mais quand une personne est arrivée jusques à la contemplation , qui est le principal sujet dont je traite icy , comme elle ne sçauroit dissimuler son amour pour Dieu , elle ne sçauroit non plus cacher sa crainte , non pas même en l'exterieur. Ainsi quelque soin qu'on apporte à l'observer, on la trouve toujourns veillante sur ses actions , & nostre Seigneur la conduit de telle sorte par la main , pour parler ainsi , qu'il n'y a point d'occasion où elle voulust pour quoy que ce fust commettre seulement un péché veniel de propos délibéré : car quant aux mortels elle les apprehende comme le feu.

Ce sont-là , mes Sœurs , les illusions que je desire que nous apprehendions beaucoup. Prions Dieu continuellement qu'il ne permette pas que les tentations soient si violentes qu'elles nous portent à l'offenser , mais proportionnées aux forces qu'il nous donne pour les surmonter ; puisque pourveu que nostre conscience soit pure ,

elles ne sçauroient nous nuire que fort peu , ou point du tout. Voilà donc quelle est cette crainte que je desire qui ne nous abandonne jamais , comme estant la seule qui nous est utile.

O quel avantage c'est , mes Filles , que de n'avoir point offensé Dieu ! Les demons qui sont ses esclaves , demeurent par ce moyen enchaînez à nostre égard. Car il faut que toutes ses creatures luy obeïssent de gré ou de force : mais avec cette difference que ce que les demons font par contrainte , nous le faisons d'une pleine volonté. Tellement que pourveu qu'il soit satisfait de nous , il y aura toujourns une barriere entre eux & nous , qui malgré toutes leurs tentations & tous leurs pieges les empeschera de nous nuire.

Des pe-
chez ve-
niels.

Cet avis est si important que je vous prie de le graver dans vostre cœur , & vous en souvenir toujourns jusques à ce que vous vous sentiez estre dans une si ferme resolution de ne point offenser Dieu que vous perdiez plutôt mille vies que de faire un peché mortel , & que vous apportiez un extrême soin de n'en point commettre de veniels.

lorsque vous vous en appercevrez. Car quant à ceux qui se commettent par inadvertance, qui peut estre capable de s'en garantir ? Or il y a deux sorte d'avertance, si l'on peut user de ce terme : l'une accompagnée de reflexions ; & l'autre qui est si soudaine que le peché veniel est presque plûtoſt commis que l'on ne s'en est apperçû. Dieu nous garde des fautes qui se commettent avec cette premiere avertance quelque legeres qu'elles paroissent. J'avouë ne comprendre pas comment nous pouvons estre assez hardies pour offenser un si grand Seigneur quoyqu'en des choses legeres, & sçachant comme nous le sçavons, que rien n'est petit de ce qui peut estre desagreceable à une si haute Majesté qui a sans cesse les yeux arrestez sur nous. Car ce peché ne peut ce me semble estre qu'un peché prémedité, puisque c'est comme qui diroit : Seigneur, bien que cela vous déplaise je ne laisseray pas de le faire. Je sçay que vous le voyez, & ne puis douter que vous ne le voulez pas ; mais j'aime mieux suivre mon desir que non pas vostre volonté. Quoy ! l'on osera

faire passer cela pour une chose de neant ? Je suis d'un sentiment bien contraire : car je trouve que c'est non-seulement une faute ; mais une tres-grande faute.

Je vous conjure donc , mes Sœurs, si vous desirez d'acquérir cette heureuse crainte de Dieu dont je parle , qui vous importe de tout , de repasser souvent dans vostre esprit pour l'enraciner dans vos ames quel peché c'est de l'offenser. Mais jusques à ce que vous l'ayez acquise , marchez toujours avec une extrême circonspection : évitez toutes les occasions & toutes les compagnies qui ne peuvent vous aider à vous approcher plus près de Dieu : prenez garde en tout ce que vous faites de renoncer à vostre propre volonté : ne dites rien qui ne puisse édifier ceux qui vous écoutent ; & fuyez tous les entretiens dont Dieu ne sera pas le sujet.

Il faut beaucoup travailler pour imprimer de telle sorte cette crainte dans nostre ame qu'elle y soit comme gravée , & si nous avons un veritable amour de Dieu , nous pourrons bientôt l'acquérir. Que si nous reconnois-

sons en nous une ferme resolution de ne vouloir pour rien du monde offenser un si grand Maistre , encore que nous tombions quelquefois nous ne devons pas nous décourager ; mais tâcher d'en demander aussi-tost pardon à Dieu , & reconnoistre que nous sommes si foibles & avons si peu de sujet de nous fier à nous-mêmes , que lors que nous sommes le plus resolu à faire le bien , c'est alors que nous devons avoir moins de confiance en nos propres forces , & ne l'établir qu'en Dieu seul.

Ainsi quand nous'avons sujet de croire que nous sommes dans ces dispositions , nous n'avons pas besoin de marcher avec tant d'apprehension & de contrainte , parce que nostre Seigneur nous assistera , & que nous nous accôûterons à ne le point offenser. Il faut au contraire agir avec une sainte liberté lors qu'on traite avec les personnes à qui l'on sera obligé de parler, bien qu'elles fussent distraites ; parce que ceux-là même qui auparavant que vous eussiez acquis cette veritable crainte de Dieu auroient esté pour

Agir
avec une
sainte li-
berté.

vous un poison qui auroit contribué à tuer vôtre ame , pourront souvent vous aider à aimer Dieu d'avantage, & à le remercier de vous avoir délivrées d'un peril qui vous est si nuisible. Tellement qu'au lieu d'augmenter leur foiblesse , vous la ferez diminuer peu à peu par la retenuë que leur donnera vôtre présence , & leur respect pour vostre vertu.

Je ne sçauois me lasser de rendre graces à nostre Seigneur , en considérant d'où peut venir qu'il arrive souvent que sans qu'un serviteur de Dieu dise une seule parole, il empêche qu'on ne parle contre sa divine Majesté. Je m'imagine que c'est de même que lors que nous avons un amy; on n'ose, quoy qu'il soit absent , rien dire à son préjudice en nostre présence , parce que l'on sçait qu'il est nostre amy. Ainsi lors que l'on connoist qu'une personne pour basse & pour vile qu'elle soit en elle-même est en grace , & par consequent aimée de Dieu , on la respecte & l'on a peine à se résoudre de luy donner un déplaisir aussi sensible que celuy qu'elle recevroit de voir offenser son

Seigneur. Je n'en sçay point d'autre raison ; mais cela arrive ordinairement.

Je vous exhorte , mes Filles , à fuir la gêne & la contrainte , parce que l'ame qui s'y laisse aller se trouve par là indisposée à toute sorte de bien , & tombe quelquefois dans des scrupules qui la rendent inutile à elle & aux autres. Que si demeurant gênée de la sorte , elle ne tombe pas dans ces scrupules ; quoyqu'elle soit bonne pour elle-même , elle sera incapable de servir à d'autres pour les faire avancer dans la piété , parce que cette contrainte est si ennemie de nostre nature qu'elle nous intimide & nous effraye. Ainsi quoy que ces personnes soient persuadées que le chemin que vous tenez est meilleur que celuy où elles marchent , l'apprehension de tomber dans ces gesnes & ces contraintes où elles vous voyent leur fera perdre l'envie qu'elles avoient d'y entrer.

Cette contrainte où vous seriez produiroit aussi un autre mal ; c'est que voyant les autres marcher par un différent chemin , en traitant librement

avec le prochain pour contribuer à son salut : quoique cette maniere d'agir soit plus parfaite ; vous vous imaginerez qu'il y auroit de l'imperfection , & condamneriez comme un défaut & un excès la joye toute sainte que ces personnes feroient paroistre dans ces rencontres : ce qui est perilleux , principalement en nous qui n'avons nulle science , & qui par conséquent ne sçavons pas discerner ce qui se peut faire sans peché : Outre que c'est estre dans une tentation continuelle & fort dangereuse , parce qu'elle va au préjudice du prochain. Et joint aussi que c'est tres-mal fait de s'imaginer que tous ceux qui ne marchent pas comme vous dans ce chemin de contrainte ne sont pas dans la bonne voye. A quoy l'on peut ajoûter un autre inconvenient , qui est que dans certaines occasions où vostre devoir vous obligeroit de parler , cette crainte scrupuleuse d'exceder en quelque chose vous retiendroit , ou vous feroit peut-estre dire du bien de ce dont vous devriez témoigner avoir de l'horreur.

Tâchez-donc , mes Filles , autant

que vous le pourrez sans offenser Dieu, de vous conduire de telle sorte envers toutes les personnes avec qui vous aurez à vivre qu'elles demeurent satisfaites de vostre conversation ; qu'elles desireroient de pouvoir imiter vostre maniere d'agir , & que la vertu leur paroisse si belle & si aimable dans vos entretiens, qu'au lieu de leur faire peur , elle leur donne du respect & de l'amour.

Cet avis est tres-important aux Religieuses. Plus elles sont saintes , & plus elles doivent s'efforcer de témoigner de la douceur & de la bonté envers leurs Sœurs. C'est pourquoi lors que leurs discours ne sont pas tels que vous le desireriez : quoique cela vous donne beaucoup de peine , gardez-vous bien de le témoigner , & de vous éloigner d'elles. Par ce moyen elles vous aimeront , & vous leur seront utiles : ce qui nous oblige à prendre un extrême soin de plaire à tous ceux avec qui nous avons à traiter , mais principalement à nos Sœurs.

Tâchez , mes Filles , de bien comprendre cette importante verité , que Dieu ne s'arrête pas tant à de petites

Contre
les scrupules,

choses que vous vous l'imaginez ; & qu'ainsi vous ne devez point vous gêner l'esprit , parce que cela pourroit vous empescher de faire beaucoup de bien. Ayez seulement , comme je l'ay dit , l'intention droite , & une volonté déterminée de ne point offenser Dieu, sans laisser accabler vostre ame par des scrupules : puisqu'au lieu de devenir saintes par ce moyen vous tomberiez en beaucoup d'imperfections où le demon vous pousseroit insensiblement, sans , je le repete encore , que vous fussiez utiles ni aux autres ni à vous-mêmes , ainsi qu'autrement vous l'aurez pû estre.

Vous voyez-donc comme par le moyen de ces deux choses l'amour & la crainte de Dieu , nous pouvons marcher sans inquietude dans ce chemin ; mais non pas sans prendre garde à nous , puisque la crainte doit toujours aller la premiere. Car il est impossible d'estre en cette vie dans une entiere assurance : & cette assurance nous seroit même tres-dangereuse , ainsi que nostre divin Maistre nous l'enseigne, puisqu'il finit son Oraison à son Pere
par

par ces paroles qu'il ſçavoit nous devoir eſtre tres-utiles : *Mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XLII.

*Sur les dernieres paroles du Pater :
Mais délivrez-nous du mal.*

CE fut ce me ſemble avec beaucoup de raiſon que le Seigneur de nos ames fit cette priere à ſon Pere : *Et délivrez-nous du mal.* C'eſt-à-dire , délivrez-nous des perils & des travaux de cette vie , puisſque nous courons ſans ceſſe fortune de tomber. Et que pour lui il fit aſſez voir combien il eſtoit las de vivre lorsqu'il dit dans la Cene à ſes Apoſtres : *J'ay deſiré de tout mon cœur de faire cette Cene avec vous.* Car cette Cene eſtant la dernière qu'il devoit faire , il paroît aſſez par là combien la mort qu'il alloit ſouffrir lui étoit agreable. Et maintenant ceux qui ſont âgés de cent ans , non-ſeulement ne ſe laſſent point de vivre , mais voudroient bien ne mourir jamais. Il

est vray, je l'avouë, que nous ne passons pas nostre vie dans une si grande pauvreté, de si grands travaux, & de si grandes souffrances que nostre divin Redempteur a passé la sienne. Car qu'est-ce que toute sa vie a esté sinon une mort continuelle, puisque le cruel supplice que les Juifs devoient lui faire souffrir, & qu'il avoit toujourns devant les yeux, estoit le moindre de ses tourmens? Sa grande douleur estoit de voir son Pere offensé en tant de manieres, & tant d'ames se perdre malheureusement. Que si ce seroit un tres-grand sujet d'affliction à une personne qui auroit de la charité: de quelle sorte la charité sans bornes de nostre Seigneur n'en étoit-elle point touchée? Ainsi n'avoit-il pas grande raison de prier son Pere de le délivrer de tant de peines pour le faire jouir d'un repos éternel dans son Royaume dont il estoit le veritable heritier? C'est pourquoy il ajoûte ces paroles: *Ainsi soit-il.* Ce qui estant un terme dont on se sert quand on finit un discours, il me semble qu'il veut signifier par là que son intention est de demander pour nous à

son Pere de nous délivrer pour jamais de toute sorte de mal. Ainsi je prie Dieu d'exaucer cette priere en ma faveur , puisque je ne m'acquitte point de ce que je luy dois , & que peut-estre je m'endette chaque jour de plus en plus. Mais ce qui m'est insupportable , Seigneur , est de ne pouvoir savoir assurément si je vous aime , & si mes desirs vous sont agreables.

O mon Createur & mon Maistre , délivrez-moy donc de tout mal : ayez la bonté de me conduire en ce bienheureux sejour où toutes sortes de biens abondent. Car que peuvent attendre icy-bas ceux à qui vous avez donné quelque connoissance du neant du monde , & qui ont une foy vive de la felicité que le Pere Eternel leur reserve dans le Ciel ?

Cette demande faite avec une pleine volonté , & un desir ardent de jouir de Dieu , sert d'une grande marque aux Contemplatifs pour s'assurer que les faveurs qu'ils reçoivent dans l'Oraison viennent de Dieu. Ainsi ceux qui possèdent un si grand bien ne scauroient prendre trop de soin de le

conserver. Il est vray que je desire comme eux de mourir ; mais non pas pour la mesme raison qu'eux : & je le dis afin qu'on connoisse la difference qu'il y a entre eux & moy. Car ayant si mal vécu jusques à cette heure ; je crains de vivre plus long-temps , & suis lasse de tant de travaux.

Il ne faut pas s'étonner que ceux qui goûtent les faveurs de Dieu souhaitent d'en jouir pleinement ; & que s'ennuyant de demeurer dans une vie où tant d'embarras les empêchent de posséder un si grand bien , ils desirerent de se voir dans cette bienheureuse patrie où le Soleil de Justice les éclairera éternellement. Cette pensée leur fait paroistre tout ce qui est icy-bas comme couvert de tenebres ; & je m'étonne qu'ils y puissent vivre. Car comment peut estre content celuy à qui Dieu a commencé de faire goûter quelque chose de la felicité de son Royaume , où l'on ne vit plus par sa propre volonté , mais par celle de ce grand & de ce souverain Monarque ?

O combien excellente doit estre cette autre vie , puisqu'on n'y peut ja-

mais desirer la mort par l'esperance d'estre plus heureux ! & combien est differente la soumission que nous avons en ce monde à la volonté de Dieu , & celle que les Saints y ont en l'autre ! Il veut que nous aimions la verité : & nous aimons le mensonge. Il veut que nous aimions ce qui est éternel : & nous aimons ce qui est fragile & perissable. Il veut que nous aimions les choses grandes & élevées : & nous aimons les choses petites & basses. Il veut que nous aimions ce qui est certain , & nous aimons ce qui est douteux & incertain.

Certes , mes Filles , tout n'est que folie & que vanité , excepté de prier Dieu qu'il nous délivre pour jamais de toute sorte de mal. Et quoyque nôtre desir ne soit pas accompagné d'une grande perfection , ne laissons pas de nous efforcer de faire une demande si importante. Car pourquoy craindre de demander beaucoup , puisque celuy à qui nous demandons est Tout-puissant ? Et n'y auroit il pas de la honte à ne demander qu'un denier à un Empereur ? Afin donc de ne nous point

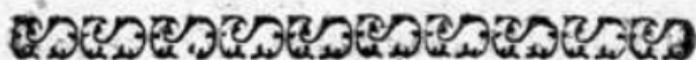
tromper dans les demandes que nous faisons à Dieu : soumettons-nous entièrement à sa volonté, après lui avoir donné la nostre ; & attendons avec patience tout ce qu'il lui plaira de nous donner. Je le prie que sa volonté soit toujours accomplie en moy, & que son nom soit à jamais sanctifié dans le Ciel & sur la terre. Ainsi soit-il.

Voyez, mes Sœurs, de quelle sorte nostre Seigneur m'a tirée de peine en vous enseignant & à moi le chemin dont j'avois commencé à vous parler, & en me faisant connoître quelle est la grandeur & l'excellence de ce que nous demandons lors que nous faisons cette sainte & admirable priere. Qu'il soit beny éternellement ; puisqu'il est vray qu'il ne m'estoit jamais venu dans l'esprit que cette divine Oraison enfermast d'aussi grands secrets que ceux que vous avez remarquez, & qu'elle enseignast tout le chemin que l'ame doit faire depuis son premier commencement jusques à s'abîmer en Dieu même, & boire tant qu'elle veut dans cette source d'eau vive, qui se rencontre à la fin de ce chemin. Aussi est-il

vray qu'après avoir achevé de parler de cette priere , je ne sçauois passer plus avant. Et je pense , mes Sœurs , que Dieu a voulu par là nous faire comprendre combien grande est la consolation qu'elle enferme. Elle est telle que les personnes mêmes qui ne sçavent pas lire pourroient s'ils l'entendoient bien y trouver tant d'avantage , qu'ils en tireroient tout ensemble & beaucoup d'instruction , & un grand soulagement dans leurs peines..

Apprenons-donc , mes Filles , à nous humilier en considerant avec quelle humilité nostre bon Maistre nous enseigne ; & priez-le de me pardonner la hardiessé que j'ay prise de parler de choses si relevées , puisque la seule obeissance me l'a fait faire. Sa divine Majesté sçait que j'en estois incapable , si elle ne m'eust appris ce que j'avois à vous dire. Remerciez-la , mes Sœurs , de cette grace qu'il ne m'a sans doute accordée qu'en consideration de l'humilité avec laquelle vous avez desiré cela de moy , & voulu estre instruites par une personne aussi miserable que je suis. Si le Pere Présenté Dominique

Baignez mon Confesseur , à qui je donneray cet écrit avant que vous le voyiez , juge qu'il vous puisse estre utile & qu'il vous le mette entre les mains , je n'auray pas peu de consolation de celle que vous en recevrez. Mais s'il trouve qu'il ne soit pas digne d'estre vû , vous vous contenterez , s'il vous plaist , de ma bonne volonté , puisque j'ay obeï à ce que vous m'avez ordonné ; & je me tiendray tres-bien payée de la peine que j'ay prise de l'écrire : je dis de l'écrire , n'en ayant certainement eû aucune pour penser à ce que je devois dire. Benissons & loüons à jamais nôtre Seigneur , de qui seul procede tout le bien que nous pensons , que nous disons , & que nous faisons. Ainsi soit-il.



T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus en ce Volume.

- CHAP. I. **D**Es raisons qui ont porté la Sainte à établir une observance si étroite dans le Monastere de saint Joseph d'Avila. page 1
- CHAP. II. Que les Religieuses ne doivent point se mettre en peine de leurs besoins temporels. Des avantages qui se rencontrent dans la pauvreté. Contre les grands bastimens. p. 7
- CHAP. III. La Sainte exhorte ses Religieuses à prier continuellement Dieu pour ceux qui travaillent pour l'Eglise. Combien ils doivent estre parfaits. Priere de la Sainte à Dieu pour eux. p. 18
- CHAP. IV. La Sainte exhorte ses Religieuses à l'observation de leur Regle. Que les Religieuses doivent ex-

T A B L E

- trémement s'entr'aimer. Eviter avec grand soin toutes singularitez & partialitez. De quelle sorte on se doit aimer. Des Confesseurs. Et qu'il en faut changer lorsqu'on remarque en eux de la vanité.* p. 10
- CHAP. V.** *Suite du mesme sujet. Combien il importe que les Confesseurs soient sçavans. En quels cas on peut changer; Et de l'autorité des Supérieurs.* p. 48
- CHAP. VI.** *De l'amour spirituel que l'on doit avoir pour Dieu, & pour ceux qui peuvent contribuer à nostre salut.* p. 57
- CHAP. VII.** *Des qualitez admirables de l'amour spirituel que les personnes saintes ont pour les ames à qui Dieu les lie. Quel bonheur c'est que d'avoir part à leur amitié. De la compassion que mesme les ames les plus parfaites doivent avoir pour les foibles d'autrui. Divers avis touchant la maniere dont les Religieuses se doivent conduire. Et avec quelle promptitude & severité il faut réprimer les desirs d'honneur & de preference,* p. 66

DES CHAPITRES.

CHAP. VIII. *Qu'il importe de tout de se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu. De l'extrême bonheur de la vocation Religieuse. Humilité de la Sainte sur ce sujet. Qu'une Religieuse ne doit point estre attachée à ses parens.* p. 83

CHAP. IX. *Combien il est utile de se détacher de la trop grande affection de ses proches. Et que l'on reçoit plus d'assistance des amis que Dieu donne que l'on n'en reçoit de ses parens.* p. 89

CHAP. X. *Qu'il ne suffit pas de se détacher de ses proches si on ne se détache de soy-mesme par la mortification. Que cette vertu est jointe à celle de l'humilité. Qu'il ne faut pas preferer les penitences que l'on choisit à celles qui sont d'obligation, ny se flater dans celles que l'on doit faire.* p. 95

CHAP. XI. *Ne se plaindre pour de legeres indispositions. Souffrir les grands maux avec patience. Ne point apprehender la mort : & quel bonheur c'est que d'assujettir le corps à l'esprit.* p. 104

T A B L E

- CHAP. XII.** *De la necessité de la mortification interieure. Qu'il faut mépriser la vie, & assujettir nostre volonté. Quelle imperfection c'est que d'affecter les préeminences, & remède pour n'y pas tomber.* p. 110
- CHAP. XIII.** *Suite du discours de la mortification. Combien il importe de déraciner promptement une mauvaise coûtume, & fuir le desir d'estre estimé. Qu'il ne faut pas se haster de recevoir les Religieuses à faire profession.* p. 121
- CHAP. XIV.** *Bien examiner la vocation des filles qui se presentent pour estre Religieuses. Se rendre plus facile à recevoir celles qui ont de l'esprit. Et renvoyer celles qui ne sont pas propres à la Religion, sans s'arrester à ce que le monde peut dire.* p. 131
- CHAP. XV.** *Du grand bien que c'est de ne se point excuser encore que l'on soit repris sans sujet.* p. 135
- CHAP. XVI.** *De l'humilité. De la contemplation. Que Dieu en donne tout d'un coup à certaines ames une connoissance passagere. De l'applica-*

DES CHAPITRES.

tion continuelle que l'on doit avoir à Dieu. Qu'il faut aspirer à ce qui est le plus parfait. p. 143

CHAP. XVII. Que toutes les ames ne sont pas propres pour la contemplation. Que quelques-unes y arrivent tard, & que d'autres ne peuvent prier que vocalement. Mais que celles qui sont véritablement humbles, se doivent contenter de marcher dans le chemin par lequel il plaist à Dieu de les conduire. p. 156

CHAP. XVIII. Des souffrances des contemplatifs. Qu'il faut toujours se tenir prest à exécuter les ordres de Dieu. Et du mérite de l'obeissance. p. 165

CHAP. XIX. De l'Oraison qui se fait en méditant. De ceux dont l'esprit s'égare dans l'Oraison. La contemplation est comme une source d'eau vive. Trois proprietes de l'eau comparée aux effets de l'amour de l'ame avec Dieu dans la contemplation. Que cette union est quelquefois telle, qu'elle est cause de la mort du corps. Ce qu'il faut tâcher de faire en ces rencontres. p. 176

T A B L E

CHAP. XX. *Qu'il y a divers chemins pour arriver à cette divine source de l'Oraison : & qu'il ne faut jamais se décourager d'y marcher. Du zele que l'on doit avoir pour le salut des ames, En quel cas une Religieuse peut témoigner de la tendresse dans l'amitié : & quels doivent estre ses entretiens.* p. 196

CHAP. XXI. *Que dans le chemin de l'Oraison rien ne doit empescher de marcher toujourns. Mépriser toutes les craintes qu'on veut donner des difficultez & des perils qui s'y rencontrent. Que quelquefois une ou deux personnes suscitées de Dieu pour faire conoistre la verité, prévalent pardessus plusieurs autres unies ensemble pour l'obscurcir & pour la combattre.* p. 205

CHAP. XXII. *De l'Oraison mentale. Qu'elle doit toujourns estre jointe à la vocale. Des perfections infinies de Dieu. Comparaison du mariage avec l'union de l'ame avec Dieu.* p. 216

CHAP. XXIII. *Trois raisons pour montrer que quand on commence à s'adonner à l'Oraison, il faut avoir*

DES CHAPITRES.

- un ferme dessein de continuer. Des assistances que Dieu donne à ceux qui sont dans ce dessein.* p. 225
- CHAP. XXIV. *De quelle sorte il faut faire l'Oraison vocale pour la faire parfaitement. Et comme la mentale s'y rencontre jointe : Surquoy la Sainte commence à parler du Pater noster.* p. 232
- CHAP. XXV. *Qu'on peut passer en un instant de l'Oraison vocale à la contemplation parfaite. Difference entre la contemplation & l'Oraison qui n'est que mentale. Et en quoy cette derniere consiste. Dieu seul dans la contemplation opere en nous.* p. 239
- CHAP. XXVI. *Des moyens de recueillir ses pensées pour tâcher de joindre l'Oraison mentale à la vocale.* p. 244
- CHAP. XXVII. *Sur ces paroles du Pater : Notre Pere qui estes dans les Cieux. Et combien il importe à celles qui veulent estre les veritables filles de Dieu, de ne point faire de cas de leur noblesse.* p. 255
- CHAP. XXVIII. *La Sainte continuë à expliquer ces paroles de l'Oraison*

T A B L E

- Dominicale* : Nostre Pere qui estes dans les Cieux. Et traite de l'Oraison de recueillement. p. 263
- CHAP. XXIX.** *La Sainte continue dans ce Chapitre à traiter de l'Oraison de recueillement.* p. 276
- CHAP. XXX.** *Comment il importe de sçavoir ce que l'on demande par ces paroles du Pater : Que vostre nom soit sanctifié. Application de ces paroles à l'Oraison de quietude que la Sainte commence d'expliquer, & montre que l'on passe quelquefois tout d'un coup de l'Oraison-vocale à cette Oraison de quietude.* p. 285
- CHAP. XXXI.** *De l'Oraison de quietude qui est la pure contemplation. Avis sur ce sujet. Difference qui se trouve entre cette Oraison & l'Oraison d'union, laquelle la Sainte explique. Puis revient à l'Oraison de quietude.* p. 294
- CHAP. XXXII.** *Sur ces paroles du Pater : Vostre volonté soit faite en la terre comme au Ciel. La Sainte reparle sur ce sujet de la contemplation parfaite qui est l'Oraison d'union. Ce qui se nomme aussi Revis-*

DES CHAPITRES.

sement.

P 313

CHAP. XXXIII. *Du besoin que nous avons que Nostre Seigneur nous accorde ce que nous luy demandons par ces paroles : Donnez-nous aujourd'huy le pain dont nous avons besoin en chaque jour.*

p. 328

CHAP. XXXIV. *Suite de l'explication de ces paroles du Pater : Donnez-nous aujourd'huy le pain dont nous avons besoin en chaque jour. Des effets que la sainte Eucharistie qui est le veritable pain des ames, opere en ceux qui la reçoivent dignement.*

P. 336

CHAP. XXXV. *La Sainte continuë à parler de l'Oraison de recueillement. Et puis adresse sa parole au Pere Eternel.*

p. 352

CHAP. XXXVI. *Sur ces paroles du Pater : Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé. Surquoy la Sainte s'étend fort à faire voir quelle folie c'est que de s'arrester à des pointilles d'honneur dans les Monastères.*

P. 359

CHAP. XXXVII. *De l'excellence du*

T A B L E

- Pater, & des avantages qui se rencontrent dans cette sainte priere. P. 373
- CHAP. XXXVIII. Sur ces paroles du Pater : Et ne nous laissez pas succomber en tentation ; mais délivrez-nous du mal. Et que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrez de leurs peines. Divers moyens dont le demon se sert pour tenter les personnes Religieuses. Et de l'humilité, de la patience, & de la pauvreté. P. 378
- CHAP. XXXIX. Avis pour résister à diverses tentations du demon, & particulièrement aux fausses humilités, aux penitences indiscrettes, & à la confiance de nous-mêmes qu'il nous inspire. P. 393
- CHAP. XL. Que l'amour & la crainte de Dieu joints ensemble sont un puissant remede pour résister aux tentations du demon. Quel sera à la mort, le malheur de ceux qui n'auront pas aimé Dieu, & le bonheur de ceux qui l'auront aimé. P. 402
- CHAP. XLI. Continuation du discours de la crainte de Dieu. Qu'il faut

DES CHAPITRES.

éviter avec soin les pechez veniels dont il y a de deux sortes. Que lors qu'on est affermi dans la crainte de Dieu, on doit agir avec une sainte liberté, & se rendre agreable à ceux avec qui l'on a à vivre : ce qui est utile en plusieurs manieres. p. 412

CHAP. XLII. *Sur les dernieres paroles du Pater : Mais délivrez-nous du mal.* p. 423

Fin de la Table.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
TEL: 773-936-3200
WWW.CHICAGO.EDU

CHICAGO, ILL.

~~K. L. G. G. G.~~

12 jun. 802. Denf



MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa
de Jesús.

Número.....	2316	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	117	Precio de adquisición.	»
Tabla.....	6	Valoración actual.....	»



2316.

CHÉMIN

DE LA

PERFECT

